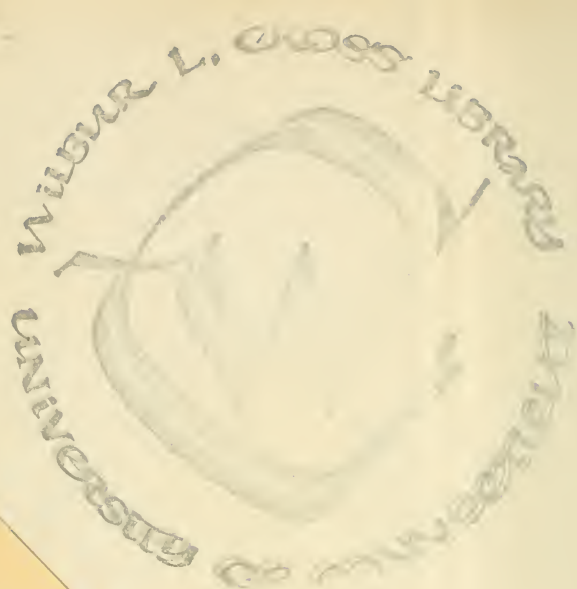
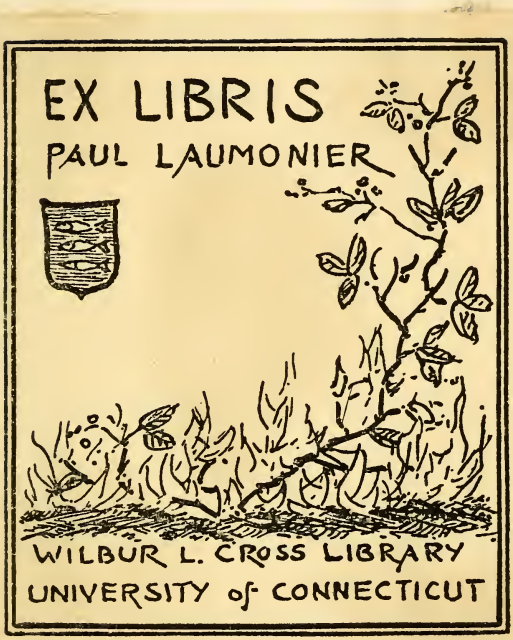


~~843.912~~
~~Or5c~~

BOOK 843.912.OR5C c.1
ORLIAC # CHANTELOUP

3 9153 00014609 4


EX LIBRIS
PAUL LAUMONIER
WILBUR L. CROSS LIBRARY
UNIVERSITY of CONNECTICUT

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/chanteloupladuch00orli

221

JEHANNE D'ORLIAC

Chanteloup

La Duchesse de Choiseul

et Chérubin

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
PARIS — 9, rue Antoine-Chantin, 9 — PARIS
3e mille.

Chanteloup,
La Duchesse de Choiseul
et Chérubin

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dans notre monde, *roman.*

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Vers lui, *roman.*
Un grand blessé, *roman.*
Madeleine de Glapion demoiselle de Saint-Cyr, *roman* (couronné par l'Académie Française).
Un cœur d'homme, *roman.*
Une courtisane, *roman.*
Le jardin des autres, *roman.*
Le cahier des charges, *essais.*

VERS

Les murmures, les Chants, les Cris...
XX fables pour grandes et petites personnes.

THÉATRE

François Villon, *1 acte en vers.*
Joujou tragique, *3 actes en prose.*
Pulcinella, *3 actes en vers.*
Les roses d'Auteuil, *1 acte en vers.*
Les Chiffonniers, *4 actes en prose.*
Tu reviens..., *1 acte en vers.*

FQ
2629
.R4
C5
1922

JEHANNE D'ORLIAC

Chanteloup
La Duchesse de Choiseul
et Chérubin

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS
PARIS — 9, rue Antoine-Chantin, 9 — PARIS

843.912
Ou5d

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires *sur Velin spécial*

des Papeteries LAFUMA,

numérotés à la presse de 1 *à* 10.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1922, by J. FERENCZI ET FILS.

3/7/67

LES PALANTIDES

...Ce sont les filles de Pallas. Les femmes de Sagesse, où tout au moins de Pensée qui mène à elle; celles qui vouent leur vie, ou le meilleur de leur vie, l'essentiel, le profond, aux travaux des muses. Elles en ont l'aptitude, le pouvoir ou seulement le goût. Ce goût suffit à parfumer leurs jours, à les sublimer. Si elles ont encore à brûler des mauvaises choses en leur cœur, ce seul désir de raison ou de raisonnement est une garantie de rédemption. Toute production de l'esprit demande du recueillement. Se recueillir c'est descendre au fond de soi, toujours plus loin. Si des

couches intermédiaires entravent l'arrivée, elles seront traversées un jour, elles seront percées.

Qui se recueille parvient forcément au fond commun des âmes : à la vérité dans la bonté et le pardon.

Les Palantides sont des nonnes. Même perdues au milieu du tumulte du monde, elles ont leur cloître intérieur où elles se promènent en tuniques blanches. Même toutes sonores de l'orgueil de leur gloire acquise ou espérée, elles connaissent dans le silence, l'humilité de ceux qui cherchent, s'efforcent, comparent. Qu'il faut mal les connaître pour douter de leur pureté, de leur pureté profonde, qui brille, éclatante ou chétive encore, au fond de leur nef pleine d'ombre. Ne soyons pas dupes des mots d'esprit. Ils peuvent être drôles (c'est leur danger), ils ne sont pas vrais. Il est dommage qu'un Paul Morand, dans son livre d'une si séduisante amertume, ait écrit dans sa Nuit Catalane :

« — *Femme de lettres?*

« — *Non, je la crois chaste.* »

Ce « non » fait rire. Un « oui » eût fait penser. C'eût été plus digne de lui.

Il est plus dommage encore de trouver dans le « Journal » de Marie Leneru cette phrase malheureuse, où plutôt d'une malheureuse :

« Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je n'ai pas choisi cette carrière, que je n'en ai jamais eu le « gobisme » ; qu'elle me paraît toujours un peu ridicule. »

J'avais noté, pour m'en attrister, cette honte de sa supériorité dans la Triomphatrice. *J'ai cru que c'était une ruse de femme pour la critique en majorité masculine et hostile au talent féminin. Ce n'était pas une attitude, c'était une conviction. Tant pis, et c'est dommage pour la grande morte. Une couronne ne se porte pas comme un chapeau; un sceptre comme une ombrelle. Marie Leneru s'est trompée. Ses infirmités, qui amoindrissaient sa vie physique, intensifiaient sa vie spirituelle. Elle n'a pas compris son avantage, et c'est manque d'expérience. Normale, elle serait revenue où elle était restée. Elle serait « revenue » et c'est justement ce voyage dont elle avait nostalgie. Mais elle aurait dû se renseigner. Même si les lettres ne sont pour certaines qu'une revanche, si elles deviennent une conso-*

lation, les doit-on moins bénir que le voile qui abrite une douleur inconsolée, ou la charité qui comble un cœur dépourvu? Une peine qui devient un chant; une plainte qui se fait complainte, ont trouvé leurs ailes, elles libèrent les âmes d'où elles s'échappent, elles font plus, en s'envolant elles iront bercer le désespoir de beaucoup qui n'ont pas eu le pouvoir ou le courage de s'exprimer. Elles sont une victoire.

Les Palantides ont raison de chanter, car ce qu'elles disent, nul homme ne pourrait le trouver. Nos domaines ne sont pas opposés mais différents. Nous pouvons bien fixer ensemble les mêmes choses, nous n'en verrons pas le même visage.

La partie est gagnée d'ailleurs de toujours. Mais en négligeant sa spiritualité, l'humanité perd le sens des forces occultes, qui se vengent d'elle par des surprises redoutables. Les calculs des matérialistes, des opportunistes, sont déjoués par des « hasards » qui les accableraient moins s'ils les avaient seulement soupçonnés.

« Honneur à la femme sur terre et dans le ciel, disait Pythagore avec les initiés. Elle nous fait comprendre cette grande femme la nature,

Qu'elle en soit l'image sanctifiée, et qu'elle nous aide à remonter par degré jusqu'à la grande âme du monde, qui enfante, conserve, renouvelle; jusqu'à la divine Cybèle qui traîne le peuple des âmes dans son manteau de Lumière. »

Celle qui « enfante » et celle qui « renouvelle » la mère et la muse. Theoclea, qui fut l'inspiratrice. Diotime qui donna au Banquet la révélation suprême de l'amour. Toutes les Palantides qui, à travers les âges, traînent le peuple des âmes dans leur manteau de lumière. Les savantes et les inspirées. Les femmes docteurs comme Bittizzia Gozzadina ou Cornara, de l'école de Padoue. Les Précieuses comme Camille, Diane, Lucrèce, filles de Jean Morel, seigneur de Grigny, que les poètes de la Pléiade ont aimées et chantées. Astronome comme Hypathie. Leur liste ne finirait pas. Le comte Léopold Ferri, qui mourut à Padoue en 1847, laissa une bibliothèque uniquement composée de livres de femmes. Il y avait 32.000 volumes.

— C'est beaucoup, s'écrierait Candide.

— Ce n'est pas trop, et ce n'est pas tout. Dire, redire, contredire, les femmes en ont le droit,

comme les hommes, et cela fait le grand murmure sonore de la terre, le murmure ininterrompu des siècles, qui demeure au-dessus des tombes muettes et oubliées. S'il n'y avait pas ces chants passant d'un rang à l'autre des générations qui défilent interminablement... ces chants de marche, comment marquerions-nous le pas?... sans ces chants qui colorent la monotonie des étapes... ces chants alternés des hommes et des femmes s'opposant et se mêlant tour à tour comme dans les chœurs classiques!...

Les Palantides, filles de Pallas, ont leur patronne chrétienne. C'est sainte Radegonde, reine de Neustrie, qui, au sixième siècle, méprisa la couronne pour se retirer dans un cloître. Non un cloître de pénitence et d'oraison, mais un cloître de travail et de pensée. Elle fit élever aux portes de Poitiers le monastère devant abriter celles que sollicitaient la méditation des livres sacrés ou profanes.

« Voyez l'arche qui se bâtit près de nous contre le déluge des passions et contre les orages du monde. »

C'est là, qu'entre Agnès, sa compagne préfé-

rée, et Venantius Fortunatus, poète érudit, elle parlait des choses de l'esprit durant les repas composés de viandes et de légumes arrosés de miel, servis dans des plats d'argent, de jaspe et de cristal.

« Sainte Radegonde, priez pour celles qui ont compris comme vous, que Marie a choisi la meilleure part. »

*
**

Les Palantides comptent dans leurs chœurs beaucoup de beaux poètes, plus de romancières de mérite, peu d'historiennes. Est-ce doute de leurs facultés critiques? Peur des jugements des chartistes? L'histoire est une science. La science est une poésie. Il faut induire, donc imaginer. Avec des matériaux épars, et fragmentaires, assembler... édifier ce qui n'était que ruines dans les lierres. Mais l'histoire est plus que l'histoire, elle est la source commune de nos émois particuliers. Nous dépendons, en nos réactions personnelles, des actions publiques. Serions-nous les mêmes si Clovis ne s'était pas fait chrétien à Tol-

biac? Si la vierge lorraine n'avait pas bouté les Anglais hors de France? Si Louis XV n'avait pas aimé la Pompadour? Le passé répand en nous ses mille vagues. Mais dans cet assaut des siècles sur nos âmes, chacun est saisi par un fait, un visage particulier, et là encore une femme n'élira pas ce qu'un homme eût choisi. L'histoire est un roman, dont les mémoires et les chroniques nous fournissent les noms et le thème.

« *Il n'y a pas, à proprement parler, de personnages historiques en poésie, dit Gœthe. Seulement, quand le poète veut représenter le monde qu'il a conçu, il fait à certains individus qu'il rencontre dans l'histoire, l'honneur de leur emprunter leurs noms, pour les appliquer aux êtres de sa création.* »

Ce principe, dans sa franchise brutale, est absolu. Nous sommes attirés par les personnages qui nous ressemblent ou auxquels nous voudrions ressembler. Leurs actions violentes nous vengent de notre lâche passivité. Ils osèrent... Ils nous délivrent. Le secret de nos sympathies est dans nos possibilités inavouées. Nous comprenons que Guillaume Apollinaire ait écrit « La Rome des Bor-

gia »; et pourquoi Huysmans se complut dans l'histoire de sainte Lydwine. Le « François d'Assise » d'Arvède Barine et de Joergensen dénonce leurs âmes. Maurice Barrès a bien dit en affirmant: « Saint-Just, c'est Marie Lenéru. » Je sais bien ce qui me passionna dans Mme Maintenon de « Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr » et dans la « Duchesse de Choiseul ». Sans être César, chacun de nous dans sa vie eut à passer le Rubicon. Pour mieux être compris de tous, Christ a gravi le Calvaire.

Il m'aurait plu de trouver quelque part, en Poitou, le portrait de Marie-Pauline de Lezardière. Elle devait être une singulière figure, la jeune fille savante qui faisait ses délices en 1771 *des formules de Marculphe, des Capitulaires, des lois des peuples barbares, et eut l'ambition de combler une lacune laissée par Montesquieu dans l'Esprit des lois. Combien devait-elle être curieuse, celle qui, contre la volonté des siens, passa sa jeunesse, en ce singulier travail, dans la jubilation de son âme sans tendresse.*

*
**

Les femmes peuvent écrire l'histoire, puisque elles sont capables de la faire. Il faut se rappeler l'amazone Hypsicratée suivant Mithridate fugitif à travers le Caucase, après le désastre de Nicopolis, et se souvenant — seule fidèle à sa défaite en lui rattachant avec pitié sa cuirasse — qu'elle était femme autant que guerrière. Il faut naturellement toujours nommer Jehanne d'Arc. Parmi les politiques de génie, qui oublie Blanche, la mère de notre saint Louis? Isabelle, que les Castillans, en respect de sa bravoure et de son autorité, nommaient leur « Roi »? Il faut relire la page de Montluc où il parle avec ravissement des dames Siennoises, dont il veut immortaliser le courage.

« ...Car, à la vérité, vous êtes dignes d'immortelles louanges, si jamais dames le furent... Au commencement de la belle résolution que ce peuple fit de défendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se départirent en trois bandes. La première était conduite par la signora Forte-

guerra et toutes celles qui la suivaient aussi ayant son accoutrement en façon de nymphe, court et montrant le brodequin. La seconde était la signora Piccolomini, vêtue de satin incarnadin et sa troupe de même livrée. La troisième était la signora Livia Fausta, vêtue de blanc comme aussi était sa suite...

« Ces trois escadrons étaient composés de 3.000 dames gentilsfemmes et bourgeoises. Leurs armes étaient des pics, des fascines et en cet équipage firent leur montre et allèrent commencer les fortifications. Elles avaient fait un chant en l'honneur de la France. »

Ceux qui visitèrent l'exposition des Maréchaux purent s'étonner de voir sous un portrait de femme délicieusement blonde et délicate ces mots écrits : « Monsieur de Balagny »... Erreur? Non. Cette image n'est pas celle du maréchal, mais de sa femme, « qui posséda, dit la notice, la vaillance dont manqua son mari. » Le « chef » ce fut elle. Tandis que lui capitulait lâchement, elle prit le commandement de la garnison de Cambrai et soutint contre les Espagnols un siège où elle fut tuée (1691).

Nous n'avons pas à rappeler les exploits de nos

infirmières de 1914-18 dont les noms sont gravés sur les stèles d'honneur des champs de bataille. Sont-elles les dernières à avoir « fait » l'histoire? En voici une plus récente encore. Je trouve son nom dans un journal de ces dernières semaines. Le relèvement de la Hongrie humiliée et pantelante est dû à Cécile de Tormay, romancière, dont Mme Marcelle Tinayre a traduit : « Au pays des Pierres. » Elle raconte elle-même à l'interviewer qui le répète :

« *...J'ai voulu ranimer l'énergie de mes compatriotes. J'ai été dans les quartiers de la ville... J'ai été dans les campagnes, chez les paysans. Portes et fenêtres closes. C'était au temps du bolchevisme, et ma tête était mise à prix. J'ai dit : « La Hongrie n'est pas morte. Pour nous relever, nous avons besoin de trois moyens puissants : l'amour de la patrie, la foi en Dieu, l'ardeur au travail. » On m'a écouté d'abord avec étonnement, puis on m'a comprise. Ce que je disais, d'autres ont été le répétant. J'étais seule d'abord. Bientôt, nous avons été dix, nous avons été cent, aujourd'hui nous sommes plus de 100.000 unies dans une même foi. Nous avons entraîné les hommes.*

Les travaux des champs ont été repris avec une ardeur telle, que les paysans ont travaillé même la nuit au clair de lune. L'industrie, le commerce, se sont réorganisés, nous avons réparé une partie des ruines, causées par le bolchevisme. Le nationalisme est plus ardent que jamais. »

Que Cécile de Tormay soit louée, Palantide capable de participer à l'histoire et de l'écrire ensuite. Elle est un exemple, elle est un symbole, pour ses sœurs de lettres, fières de leur rôle possible, conscientes de leur mission certaine.

*
**

Vénus demanda un jour à Cupidon, raconte le poète Lucien, pourquoi il n'avait jamais percé les muses de ses flèches :

« *Je les respecte, ma mère, répondit l'Amour, car elles sont respectables, toujours en méditation, toujours occupées de quelque chant... mais je m'approche d'elles, séduit par leurs mélodies.* »

Il s'approche... et de cette présence, les livres des femmes gardent un charme singulier. Les muses ne sont pas séduites par l'amour?... mais

l'amour par elles est charmé. Il sait qu'il ne fera pas d'elles ses jouets inconscients et vite brisés, car elles peuvent lui échapper : la solitude ne les effraye pas, qu'elles peuvent remplir de leurs travaux. Mais il s'assied à leur côté et ses petites ailes ouvertes baignent d'une ombre transparente la page où leur main trace les lignes que le cœur a dictées.

Qu'au seuil de ces feuilles d'histoire, je forme aussi le vœu, pour moi et mes sœurs palantides, de nous voir... « respectées » *puisque nous ne voulons que faire le bien et dire le vrai...*

CHANTELOUP, LA DUCHESSE DE CHOISEUL ET CHERUBIN

I

Cave, viator, cave, sacra humus est...

Ce premier vers de l'épitaphe de Ronsard à Saint-Cosme chante en moi dans mes promenades sur le coteau de Chanteloup. Cette terre est sacrée où pourtant le laboureur, le vigneron, le moissonneur passent et peinent avec le seul souci de la récolte, et du ciel qui la fait belle ou décevante :

Cave, viator, cave, sacra humus est...

Des ombres se meuvent dans le crépuscule.

Tout vibre ici d'un passé glorieux. Il y a plus que des vignes, et plus que des moissons, il y a encore, dans ces remous du sol, un château tout entier qui demeure englouti aux vagues des sillons.

S'il faut laisser à l'oubli ceux qui ne nous enrichissent d'aucun exemple, nous devons servir la survivance des beaux visages étincelants des vertus qui font notre culte et sont notre envie. Ceux qui, de leurs jours, ont tressé une destinée pleine de fierté, d'élégance et de bonté, nous devons relever leurs pas dans la poussière; dresser leur forme, en dessiner les contours d'une main pieuse, qui deviendra plus ferme pour modeler ensuite notre âme selon les immuables lois de la beauté qu'il faut atteindre.

Cave, viator...

C'est en novembre que j'aime parcourir le coteau célèbre, vers lequel la pensée bouillonnante d'un siècle finissant s'orienta, parce que d'illustres seigneurs y fixèrent leur résidence. « De Chanteloup... A Chanteloup... Que se fait-il à

Chanteloup?... » Les adresses, les mémoires, les pamphlets, les louanges du dix-huitième siècle sont marqués de ce nom, comme Versailles marqua ceux du dix-septième. C'est par ici que passa le regard de la France jusque là capté par le roi, détourné de lui par la renommée bruyante du ministre exilé, avant de se porter, désormais désintéressé d'un seul, sur la force nouvellement consciente des masses.

Chanteloup est le cap que doubla la France, avant de cingler vers ce monde nouveau qu'elle n'a pas encore fini d'explorer. La royauté, au flanc de ce coteau, échoua, comme un navire sans mâture. Ailleurs, partout, il y a des écrits, il y a des mots, ici il y a *acte*. Un duc et pair, premier ministre, soutient un Parlement rebelle, encourage des philosophes hostiles, refuse de baisser le front devant la maîtresse de son maître. Chassé, il fait le vide à la cour, entraînant à sa suite la noblesse, la dignité, la magnificence même d'une cour délaissée, ruinée, méprisée... La Révolution n'avait qu'à naître, son berceau était préparé par le duc de Choiseul.

A son excuse, nous devons bien dire que ce

fut sans qu'il l'ait voulu. Il se dressait contre une favorite, c'est la monarchie qu'il renversa. Il eût été bien surpris du résultat de son imprudence et, comme tous, l'eût payée de sa tête s'il avait vécu.

Ce qui frappe dans ces ouvriers inconscients, c'est l'ignorance totale des effets de leurs gestes les plus déterminés. Quoi de plus royaliste que le Parlement? Nous le voyons, stupéfaits, mettre en question tout ce qui était admis, respecté comme un dogme. Les droits de l'homme sont dans toutes les théories parlementaires. Les droits du roi suspectés dans toutes ses remontrances. Il a mis un *pourquoi* devant toutes les volontés royales. La Révolution a répondu.

Qui était plus aristocrate que Voltaire, le chef des encyclopédistes? Et qui, plus monarchiste que Choiseul?

Que l'étude du passé est féconde! Devant nous, se dressent les causes et les effets concordants, logiques dans une rigoureuse justice. Ce qui fait l'apparent chaos des choses du présent, particulières ou sociales, c'est notre courte vue n'apercevant qu'un fragment de l'édifice éternel. Pour avoir confiance en l'avenir, fixons le passé.

Fixons-le bien davantage encore pour nous convaincre que nous sommes bien plus des ouvriers ignares que des architectes prévoyants.

Voyez-les, tous ceux qui passent ici arrogants et légers, sûrs d'eux-mêmes, sûrs de leur fortune, sûrs du droit de leur naissance, sûrs de tout ce qui n'est pourtant déjà en leurs mains qu'une ombre que le soleil tournant leur ravit. C'est Lauzun pétillant et amoureux; il est Lauzun encore, plus tard il sera Biron, le compagnon de La Fayette en Amérique, le général des armées républicaines, le décapité de la place de la Nation.

Sa maîtresse la plus aimée et la dernière, c'est cette Mme de Coigny qui chante sur la frégate de la pièce d'eau. Elle chante... elle chante!...

Plus tard, un peu plus tard, c'est elle qui, venant à l'Assemblée où son amant devait parler, exprima à son amie Diane de Polignac des opinions qui déplurent à l'abbé Maury : « Faites taire ces deux sans-culottes », dit-il. Le mot fit carrière.

Vaudreuil aussi chante, qui exigea de la reine par son amie Polignac des faveurs qui exaspérèrent le peuple.

Un passant chétif regarde à l'écart et n'adhère à aucun jeu, c'est Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, l'amoureux éperdu de la justice en Dieu qui le fait un des plus dangereux apôtres de la justice parmi les hommes.

C'est en novembre que j'aime parcourir les lieux d'un tel prodige. Au printemps, ce n'est qu'une campagne riante. En été, une campagne prospère. Les pampres et les moissons revêtent le sol de somptueux tapis qui m'en cachent la structure. Mais quand la dernière feuille est tombée du dernier cep, quand la charrue passe sur la terre rase, alors m'apparaissent nettes les lignes de l'ancien domaine. De la Pagode aux pavillons d'entrée, dans l'écartement des douves rondes, on peut voir la place exacte des anciens murs, du parc, des jardins, comme on devine la forme d'un mort sous le linceul qui le couvre. De tous les coins de Touraine où les débris de tant de grandeurs ont été dispersés, je les rappelle et les rassemble. Là-bas, les colonnes de la galerie, ici dans le ciment d'une masure un moellon sculpté; ailleurs des balcons forgés qui ornent des façades indignes. Dans telle maison l'argenterie aux armes

ducales; dans telle autre, les peintures magistrales écrasées par des plafonds trop bas.

Chaque année la Pagode et ses entours sont envahis par les boutiques volantes, les chevaux de bois, les mirlitons et les flons-flons. Des papiers sales jonchent le sol, des gars bruyants gravent leurs noms obscurs sur la pierre glorieuse.

Chaque semaine, des chasseurs s'assemblent aux carrefours, simulant les anciennes chevauchées élégantes.

Détournons les yeux de ces parodies lamentables. La noblesse s'est gardée aux traits des paysans qui ont ici d'étranges beautés. Ce sont eux les fils de princes qui occupèrent leurs loisirs. La noblesse de leur travail se renforce de la noblesse de leur sang riche d'une double sève.

Cave, viator...

Je ne veux que passer, faire halte... interroger les ombres, et parmi toutes ces illustres, la plus petite de taille, la plus touchante, la plus grande de cœur : celle de Louise-Honorine Crozat, du-

chesse de Choiseul, à qui ces lieux surtout appartiennent.

Elle y promena sa tristesse, elle y connut sa tentation, elle y trouva son apaisement. Elle fut l'exemple des épouses, le modèle des stylistes. De ses lettres, on pourrait extraire un livre de pensées aussi belles que celles de Vauvenargues; des ironies aussi aiguës que celles de Chamfort. Elle vécut ici l'aventure touchante dont Beaumarchais illustra la plus gracieuse scène de son théâtre. C'est à son ombre que j'attache mes pas.

Est-ce un hasard, si ce visage plein de douceur a élu pour cadre ce paysage moiré? Est-ce pour l'avoir si pieusement évoqué que je confonds leur charme? Nous possédons la maison que nous méritons. Dans le peu de liberté que nous laisse le destin, nous arrêtons notre choix sur ce qui nous ressemble. Les origines de Louise Crozat l'appelaient en Gascogne; sa vie, à la cour; son cœur ici la retint. Dès qu'elle connut la Touraine, elle y revint, elle y resta; tous les jours passés ailleurs furent pour elle des jours d'exil.

Dans une de ses comédies, Mme de Genlis fait dire à un de ses personnages qui désire le calme :

« On ne l'y trouve point, il faut l'y apporter. »

Cela dépend de la campagne, et du tourment qu'on lui confie. « Dans la solitude, il faut prendre garde au choix qu'on fait de sa compagne », répond Chateaubriand. Les conseils des bois et la sagesse des cultures exaspèrent certains remords, mais ils effacent tous chagrins. La vastitude d'un horizon et le silence obstiné des choses, assignent à la peine sa proportion, et sa durée, dont la courbe est vite fléchissante. La rapidité des saisons nous enseigne à considérer comme dérisoires nos éphémères désespoirs, confondus si vite à la souveraine indifférence de la terre.

La terra molle e lieta et dilettosa...

chantée par Le Tasse était celle qui convenait à l'âme dolente de la petite duchesse. Elle demanda à l'amitié de la consoler de l'amour; elle noya de tendresse un cœur fait pour l'ardeur; elle éteignit de silence un esprit crépitant d'étincelles.

Les pays ont un sexe, semble-t-il. Telles provinces aux couleurs vigoureuses, aux masses mus-

clées, fortes et sévères, sont viriles. La Savoie est virile. D'autres, en la variété de leurs aspects âpres et tendres, offrent l'image d'une heureuse union. La Touraine est toute femme, et exclusivement femme française, de ce type long et sinueux fait de grâce et d'intelligence dont Jean Goujon a immortalisé la beauté. Des coteaux aux vallées les lignes descendent en courbes longues comme les épaules, comme les hanches d'une Diane. Dans l'atmosphère flotte un sourire qui vous conquiert et vous convainc dès le premier colloque. Léonard l'a fixé aux lèvres du Précurseur qu'il peignit ici même, dans le château de Clou, sur les rives de l'Amasse. Ce sourire, il devait plus encore illuminer le paysage de cette Pomone disparue qu'il nomma au « triple voile », comme devant être l'allégorie même de ce ciel aux clartés toujours atténuées de brumes d'argent. Un écho en subsiste en celle de Melzi du musée de Berlin où l'on voit une femme en bonnet du pays offrir des fruits à la déesse heureuse.

Ce sourire, il brille encore sur le visage ravi de la Vierge au coussin vert peint à Chaumont par Andréa Solario pour les cordeliers de Blois. On

comprend que ce soit en ce vaste horizon qu'Abraham de Brosse ait fixé les lois de la perspective. On aime enfin que Passelo le Mercoliano ait, à Château-Gaillard, acclimaté l'oranger, et Henri IV le mûrier du sud.

Quelle douceur et quelle suavité en ce fertile jardin! La Touraine est féminine, les femmes l'ont aimée comme une sœur, les rois l'ont aimée comme une amante.

Les femmes l'ont aimée, elle leur appartint, tel un bijou pour elles orfévré. Louise de Savoie fut usufruitière de la baronnie d'Amboise. Marie d'Anjou eut pour douaire le duché de Touraine; Marie Stuart l'a possédé par contrat. Elle faillit être la principauté de la princesse des Ursins. La duchesse de Choiseul en fut la dernière fée bienfaisante.

Les rois l'ont aimée, elle fut le berceau de leurs amours. Agnès Sorel, la Vallière, les deux Babou, Gabrielle d'Estrées naquirent en Touraine.

Luce intellectuale piena d'amore...

dit Dante à Béatrice.

Lumière intelligente pleine d'amour, redirons-nous à la province élue en contemplant la vallée du haut de ce coteau qui est une élévation sans être une altitude.

Des tours à pignons aigus percent les verdures : c'est Reugny où vécut La Vallière; c'est Négron où Françoise d'Aubigné-Scarron passa en ses seize ans; c'est Prey où soupira Cassandre.

Est-ce à cause de ces survivances que Choiseul décida du choix de son domaine? Le duc était homme de cour. Les séjours de Marly, de Fontainebleau, de Versailles, suffisaient à son appétit de verdure. La duchesse est lasse; tout la convie à la solitude; c'est *elle* qui voulut Chanteloup.

Que ce nom est joli, Chanteloup : *Cantus lupi.* Est-ce que le voisinage de la forêt rendait fréquentes les visites des loups? et terrifiants le hurlement de leurs rondes nocturnes? Ce ne sont pas les loups qui rôdent; c'est le vent qui tournoie. Aujourd'hui comme jadis, la bise d'hiver siffle et râle comme une bête amoureuse ou blessée. Il semble que tous les arbres de la forêt crient ensemble en tendant au clair de lune leurs branches avides comme des bras. Glissant aux ardoises

des toitures, se coupant aux angles des murs, le tourbillon s'engouffre dans la vallée creuse, remonte et s'éloigne en un sabbat qui souvent épouvanta mes veillées solitaires.

Il y eut d'abord ici une maison de campagne que posséda Lefranc, intendant des turcies et levées de la Loire. Deux petites tours en lisière de la route accédaient à la gentilhommière. Elle passa à Louis de Bultz, puis à la princesse des Ursins.

On sait l'ascendant que celle-ci avait pris sur Philippe V. Elle s'en servit pour retarder la paix de 1713 par l'idée chimérique d'obtenir une principauté dans les Pays-Bas qu'elle voulait ensuite échanger contre la Touraine. Belle illusion qui se fondit dans l'exil de Rome. Chanteloup resta à d'Aubigny, son intendant. C'est à sa fille, la marquise d'Armentières, que Choiseul l'acheta.

Ce nom n'est mentionné dans les *Mémoires* du duc de Luynes qu'à l'occasion d'un sermon fait devant le roi en 1738. C'était le père Jouvenet, cordelier, qui prêchait. Il fut si ému dans le temps du compliment, qu'il s'en trouva mal et vomit deux fois sur les assistantes qui étaient au bas de

la chaire. « La robe de Mme d'Armentières s'en est un peu sentie », dit-on.

L'acquisition se fit le 24 février 1761. Le duc ne vint dans sa terre que le 17 mai 1764, tandis que le roi partait à Saint-Hubert pour trois jours. Le passage de la duchesse est marqué bien plus tôt, le 5 août 1761. Depuis ce jour, elle ne cesse de revenir. Agrandir le château, l'orner, l'embellir, fut son amusement. Il est vraiment son fief et son bien, dont elle espère l'oubli et la paix promise aux âmes de bonne volonté.

⁂

Nous pouvons imaginer la duchesse de Choiseul par les portraits qui restent d'elle : un Boucher appartenant au marquis de Marmier, un pastel au duc de Fitz-James, un dessin de Carmontelle à Chantilly. La petite figure est ronde avec des contours délicats. La peau est fine et transparente, les yeux sont un peu souriants, un peu voilés, comme ceux qui ont l'habitude de retenir leurs larmes. On a décrit avec ravissement sa peti-

tesse charmante, ses proportions parfaites, sa timidité émouvante. Une délicatesse exquise était répandue sur toute sa personne faite d'esprit sans affectation. Le chagrin l'avait amollie sans l'aigrir. Son soin était d'ailleurs de fortifier sans cesse son courage sans nuire à sa tendresse :

« Je n'ai pas de remèdes à vous donner contre les peines du cœur, dit-elle, et si j'en avais, je vous les refuserais. Conservez votre sensibilité, c'est la source de tous les plaisirs et le seul dédommagement à bien des peines. Mais il faut savoir en jouir, le seul art est de s'y livrer entièrement. »

S'y livrer et cependant se contrôler, nuance difficile à saisir. Compatissante, elle sait réserver sa dignité. Amoureuse, elle contient un élan qui sera mal accueilli. Affectueuse, elle dissimule sa confiance.

« Je lui montre qu'elle me plaît, sans laisser voir qu'elle me console », dit-elle de son amie de Coigny.

Intransigeante sur l'honneur, incapable de lâcheté mondaine, sa réserve lui donne une certaine apparence de froideur. C'est ce qui déçoit et agace un peu ceux qui se flattaient de la conquê-

rir. Mme du Deffand en montre un certain dépit:

« Souvenez-vous de ce que je vous écrivis, qu'elle *savait* qu'elle m'aimait, mais qu'elle ne le *sentait* pas. Elle est de même sur toute chose. Tout en elle est principe, règle ou habitude. La nature ne parle point. »

Si, la nature parle, mais elle lui assigne des limites. Elle dit : « Si je savais une prière à adresser à Dieu, je lui dirais tous les matins : « Mon « Dieu, gardez-moi de l'humeur que je pourrais « avoir et de celle que je pourrais causer. »

C'est donc qu'elle en sent la mauvaise fermentation à certaines heures de déception et de rancœur. Bien des choses en elle crieraient si elle ne les bâillonnait pas. Mais elle sait que notre appel est rarement entendu. Ce qui semble nous répondre n'est que l'écho de nos cris répercutés sur un rocher. Aussi la douce femme se console-t-elle de l'amour qu'elle ne reçoit pas par celui qu'elle donne. Son mari est sa passion amoureuse; Barthélemy sa passion amicale; tous deux, jusqu'à sa tombe, accompagneront ses pas. Les autres, qui se sont heurtés à son inflexibilité souriante, doivent accuser leur malchance, non sa froideur.

Le seul qui en mourut peut-être ne peut que la louer en expirant par elle.

Si ce cœur aux vibrations secrètes fut peu connu, cet esprit fut unanimement loué. Elle voit juste et dit vrai. Elle sait beaucoup, elle devine le reste. Modeste et timide, elle hésite avant de parler, puis de la plus jolie voix du monde, elle exprime la plus jolie chose, du mot le plus exact, comme en s'excusant d'avoir dit ce qu'il lui aurait plu davantage d'entendre. Cela sans prétention, en sorte qu'on pourrait lui appliquer le mot de Talleyrand sur sa mère : « Elle ne voulait que plaire et perdre ce qu'elle disait. »

Comment tant de perfection, trop de perfection, dirai-je, à vingt-cinq ans, vint-elle se cacher en Touraine, s'évader de la cour, fuyant sa propre maison? Comment cette plume put-elle tracer ces lignes qui semblent le conseil d'une vieille expérience :

« Avec de l'esprit, des livres, trois ou quatre personnes qui aient le sens commun, et un projet à suivre, on ne doit pas s'ennuyer. »

Est-ce là tout son idéal? Comment en a-t-elle

pu tracer la limite si près d'elle, si loin des autres? Voltaire lui dit :

« ...Mais tout est bien, pourvu qu'on attrape le bout de la journée. Qu'on soupe, qu'on dorme, le reste est vanité des vanités, comme dit l'autre. »

Il a soixante-dix ans, elle n'en a pas trente. Elle est en ce temps l'héritière la plus riche de Paris, la femme d'un ministre tout-puissant, l'homme le plus séduisant du royaume. Toute autre en eût été enivrée, elle n'en est même pas émue.

« Je n'ai pas connu des biens de convention... Je ne souffre pas de mal imaginaire. »

Elle n'a pas les goûts de son temps, les illusions de son âge, les erreurs de son sexe. Cette petite femme, jolie comme une poupée, a un esprit de philosophe, une culture d'abbesse. Elle est inadaptée. Elle n'a pas l'âge de ses années, la vanité de sa condition. Elle n'est pas duchesse, elle est femme, et femme non d'un ministre, mais d'un homme qui lui plaît...; et femme non du dix-huitième, mais d'un siècle encore à naître où il sera permis d'être soi-même, sans se plier aux préjugés et aux usages qui paralysent les instincts. Elle a une âme de bourgeoise, un cœur de bergère. Elle

comprend qu'elle n'est pas comprise. Elle se referme sur elle-même. Elle comprend même que ses qualités lui nuisent, elle se tient sur la défensive.

« Vous êtes la pierre de touche qui fait connaître aux autres leur juste valeur, par la différence qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir qu'il y a de vous à eux », lui dit Mme du Deffand.

Ce sont des comparaisons qui nuisent beaucoup à ceux qui en ont le bénéfice. On les estime, on ne les aime pas. On ennuie par sa vertu, on humilie par sa supériorité, l'admiration fatigue. La duchesse le sait, aussi elle emploie bien des précautions pour se faire pardonner ses qualités. Née avec ce que les autres s'efforcent d'acquérir, elle s'excuse de son élection auprès de ceux qui la louent :

« Si j'ai acquis quelque chose, je ne le dois ni aux préceptes, ni aux livres, mais à quelques disgrâces. Peut-être l'école du malheur est-elle la meilleure de toutes quand les malheurs ne sont pas de nature à avilir l'âme, ou quand l'âme n'est pas de nature à se laisser avilir. »

Ainsi, en dénonçant le prix que lui coûtent ses

avantages, elle espère se les faire pardonner. Mais les envieux ne jalousent-ils pas jusqu'à la souffrance, quand ils la voient parer un visage sans comprendre que le leur n'en serait qu'enlaidi? Notre âme est le creuset qui transforme la vie. La même épreuve est pour l'un une souillure, pour l'autre une parure, et toute chose acquiert ou perd son prix selon la main qui la dresse au soleil.

Louise-Honorine Crozat du Châtel naquit en 1740. Elle était petite-fille du financier Crozat, curieux personnage à la douteuse origine. Il avait commencé par être laquais, puis commis de Penautier, trésorier des Etats du Languedoc. Il devint bientôt caissier, et s'enrichit aux aventures de mer et de banque. Plein de bagout, d'esprit et d'adresse, il est le vrai *Figaro* dont il ne restait qu'à tracer la vivante image. Il obtint du régent la charge de trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il remboursa aux héritiers de l'avocat général Chauvelin. Ayant acheté en Bretagne la seigneurie du Châtel, berceau de Tanneguy, il en adopta le nom. Il était l'homme le plus riche de Paris. Quand le duc d'Orléans prit en mains les rênes du

royaume, il voulut venger la nation malheureuse, à la misère de laquelle les traitants insultaient par un luxe effréné. Il établit une chambre de justice pour la recherche et la punition de ceux qui avaient commis des abus. Ce fut une sorte d'impôt sur les bénéfices. La liste des gens taxés donna 160 millions. Dans le quatrième rôle de novembre, figure le nom d'Antoine Crozat qui dut payer 6.600.600 livres. C'est dire sa richesse.

En ce temps-là comme aujourd'hui, les vieux noms aimaient l'argent neuf. C'est ainsi que Mlle Crozat épousa pour son malheur le comte d'Evreux, troisième fils du duc de Bouillon. Avec la dot, le mari acheta trente arpents de jardins et marais entre la Ville-l'Evêque et la porte Saint-Honoré, où il fit bâtir l'hôtel qu'acheta la Pompadour et qui est aujourd'hui l'Elysée. Deux des fils Crozat furent : l'un le président de Tuigny, l'autre le baron de Thiers. Ce dernier, marié à Mlle de Laval-Montmorency, eut deux filles qui épousèrent le marquis de Béthune et le duc de Broglie.

L'aîné des Crozat, Louis du Châtel, s'allia en 1722 à Mlle de Gouffier, dont il eut deux filles,

la duchesse de Gontaut et la duchesse de Choiseul.

Figaro a bien établi sa famille.

Je pense savoir avec certitude que c'est la duchasse de Choiseul qui voulut Chanteloup. Je crois maintenant saisir ce qui l'attira en Touraine.

Il y avait à Amboise un couvent de cordeliers dont il reste quelques bâtiments en voie de disparaître. Au-dessus de la chapelle Saint-Jean en était une autre dédiée à Notre-Dame de Pitié. Là, se voyait une belle sépulture de marbre noir portant un gisant de marbre blanc sous lequel on lisait :

Cy gist Messire Guillaume Gouffier, Seigneur de Boissy, de Bonnivet et d'Oiron, premier chambellan du roi Charles VII, et depuis gouverneur du roi Charles VIII, lequel trépassa en cette ville d'Amboise le 23e jour de mai 1495. *Priez pour lui.*

Ses armes étaient à l'entrée de la chapelle, écartelées de Montmorency. Dans la même chapelle s'élevait le mausolée du marquis de Boissy,

fils de Louis de Gouffier et de Claude-Eléonore de Lorraine. C'est une pyramide de marbre noir assise sur un socle de pierre et surmontée d'un cœur de bronze doré. Sur le mur, une plaque de cuivre portait cette inscription :

POUR LE CŒUR DE MR LE MARQUIS DE BOISSY

Je compte dans ma race une suite d'ayeux,
Du vieux sang de Gouffier souverain d'Aquitaine,
Ma vertu me donnait une place certaine,
D'être né d'une tige illustre en demi-dieux.
Mon épée a gravé ma gloire en mille lieux.
Tous les pays du Rhin, de Flandre, de Lorraine,
Savent bien si je fus soldat et capitaine.
Digne du lit d'honneur où je dors glorieux.
La valeur et l'adresse à mon sang naturelles,
N'ont jamais soutenu ni combats ni querelles
Ni choc des ennemis que mon bras n'ait vaincu;
J'ai bravé la fortune et surmonté l'envie,
Passant que puis-je plus? Vois comme j'ai vécu
Et juge de ma mort par l'état de ma vie.

COLARDEAU.

La duchesse de Choiseul vint à Chanteloup confier sa peine à ses morts lointains. C'est du gisant qui mérita si hautaine épitaphe qu'elle tient la noblesse de son âme. Elle est plus que petite-fille d'un laquais, elle porte en ses veines le sang des Gouffier, « souverains d'Aquitaine ». Pourtant elle ne saurait renier son autre origine. Elle prit au vieil Antoine son intelligence, sa lucidité, son sens précis des êtres et des choses. Elle résume deux races et réalise l'harmonie souhaitée et rencontrée avec bonheur dans cette figurine précieuse qui ne pourrait que nous émouvoir et qui nous instruit.

A l'origine de son mariage elle dut sa tristesse. Choiseul, encore comte de Stainville, était lié à l'armée avec Gontaut. Il devint l'amant adoré de la femme de son ami. Elle eut bientôt un fils qui fut le célèbre Lauzun. Il n'est pas besoin du témoignage de Talleyrand ni des médisants qui appelaient Gontaut « l'eunuque blanc » pour deviner que cet enfant était de Stainville. Il suffit de comparer dans les dessins de Carmontelle, toujours un peu caricaturaux, les profils de l'un et de l'autre. On s'explique aussi le dévouement de

Gontaut pour Choiseul : il le remerciait de lui avoir donné un fils. La jeune mère mourut. Avant de partir, elle appela sa sœur, âgée de onze ans, et pour assurer la fortune de son amant elle lui fit jurer de l'épouser. Ce qui fut fait quatre ans plus tard : Louise-Honorine apportait en dot 120.000 livres de rente, elle avait quinze ans, lui trente et un. A l'ombre de cet amour et de cette mort, elle ne fut pour son mari qu'un moyen de fortune. C'est un amant qu'elle recevait en héritage, elle le prend comme tel, la première désharmonie de leur ménage vient de là. De bonne heure, elle comprit qu'elle ne devait pas attendre de lui autre chose qu'une protection un peu dédaigneuse, une affection à peine tendre. Elle mit son bonheur dans la joie d'aimer, ne pouvant avoir celui d'être aimée.

Celui à qui était dédiée cette ferveur la méritait-il? S'il n'était pas Choiseul, c'est-à-dire une des figures centrales de ce siècle étincelant, faudrait-il même s'y attarder? C'est l'amour qui importe, et non l'aimé. Tout être est intéressant par ce qu'il provoque, plus que par ce qu'il fait. Nous *figurons* plus que nous ne sommes. Un nom est

représentatif ou ne l'est pas. Notre seule apparition est un acte et déclenche une série d'événements et de sentiments; avant même qu'un de nos gestes ait affirmé. C'est pour cela qu'à distance, il nous est impossible de juger. Quand nous lisons une vie, nous nous étonnons de l'impression qu'elle produisit. Le merveilleux d'un visage échappe au lecteur et frappait le spectateur. C'est pourquoi la légende d'un homme est plus vraie que son histoire.

Qui regarde un portrait de Choiseul est déçu. La séduction qu'il exerça est absolument inexplicable. Il est petit, la tête est ronde, le front large et dégarni, les cheveux roux. Les yeux sont inquiétants par leur strabisme qui trouble le regard. La lèvre est épaisse, sensuelle, ironique. Mais sa main est fine. Il a un peu de ventre, mais son mollet est bien fait. Ses mots sont vifs, acérés, moqueurs; il rit toujours, il est *le méchant* de Gresset. En dépit de ses traits, ses façons sont pleines de grâce. Il parle bien, nettement, justement, il persuade, sans être lui-même convaincu. Prompt à recevoir une impression, il est prêt à la perdre. Il viole volontiers sa promesse, parce que sa parole n'est pour

lui qu'un mot de plus. Il va vite, il veut aller loin et sacrifie quiconque lui est un embarras ou un retard. Il en pousse un autre si cela lui chante. Il flatte les petits pour négliger les grands, il est un ambitieux. L'ambitieux est un ascensionniste qui se fait souvent porter par les ânes.

Non, il n'est pas méchant; il est léger, il est indifférent. La haine et la vengeance lui sont inconnues, parce qu'elles demandent de la continuité, de la fidélité, et que Choiseul est infidèle. Il s'emporte facilement et revient vite. Il est indiscret. Il ne se confie pas, il se trahit. Il vole un conseil et sait oublier de qui il le tient. Il est courageux, il risque. D'un geste familier, il claque des doigts et passe. Souverainement généreux, prodigue, il pense, il croit et veut qu'on sache, qu'il y a entre lui et les autres hommes une distance infranchissable. Il ne s'abaisse jamais à des moyens mesquins, à des intrigues vulgaires :

« Je suis plus heureux qu'intrigant, la vertu de ma vie le prouve. » Il sait sa chance et en joue, il sait son charme et en use. Naître à propos est déjà une grâce du ciel, naître où il faut en est une autre. Il a l'opportunité du caractère, l'esprit de

l'heure. Cette question que Mazarin et plus tard Talleyrand posaient à ceux qu'ils voulaient employer est la première et seule importante peut-être : « Avez-vous de la chance? »

Choiseul était heureux et rendait heureux autour de lui.

« Jamais, dit Gleichen, je n'ai connu un homme qui ait su comme lui répandre dans son entourage la joie et le contentement. Quand il entrait dans un salon, il fouillait dans sa poche et semblait en tirer une abondance intarissable de gaieté. »

C'est pourquoi son travail facile plaisait au roi. Il l'entretenait avec légèreté des choses sérieuses auxquelles lui-même n'accordait pas d'ailleurs plus d'importance que cela. Admirable courtisan, il variait ses ressources pour plaire. Etourdi, malicieux, optimiste, il avait le coup d'œil sûr, l'esprit prompt, l'intelligence étincelante. Il ne s'attardait pas aux détails. Il avait le cœur sec et un réalisme impitoyable. De plus, il méprisait les hommes et adorait les femmes. Il ne voulait s'arrêter à rien de désagréable et ne supportait aucune douleur, même la sienne. Il faisait le mal et le bien

avec la même grâce souveraine, qui les confond. Il perdit le Canada, la Nouvelle-Ecosse, le Sénégal, Minorque, une partie des Antilles; mais il dit en signant le traité qui nous excluait d'Amérique :

« Parfait, nous partons, ce sera bientôt le tour de l'Angleterre. » Et il claque des doigts, content.

Par exemple, il acquiert la Corse qui se cherchait un maître. Il termine la querelle de la bulle *Unigenitus*, dont tout le monde a par-dessus la tête. Il restaure la marine, trouvant l'opinion toute prête à l'approuver après l'incurie du ministère Fleury sur ce point. S'il fit une politique autrichienne, ce fut pour plaire à la favorite.

En tout il est désintéressé. Il mange 4 millions à sa femme, refuse de toucher les 200.000 francs de dépenses secrètes aux affaires étrangères et 100.000 francs pour chevaux et chariots de guerre. Il perd un million pour avoir oublié de faire signer au roi la remise de ses dettes avant son exil. Tandis que, ruiné, il se voit enlever son commandement des Suisses, il rit encore, ce qui arrache à ses ennemis ce cri de rage : « Il n'est

donc pas moyen de rendre cet homme-là malheureux? » Non, il n'y a pas moyen.

Choiseul est le nom d'un village de France de la Haute-Marne. Issu des anciens comtes de Langres, puissants au onzième siècle, son aïeul Charles est une première épreuve de ce que le duc sera. Chargé par Henri IV d'une mission délicate, il s'en tire avec une adresse digne de son descendant. Gabrielle d'Estrées trompait le roi avec Bellegarde. Henri ordonne à Choiseul d'aller les surprendre et de tuer l'amant. L'envoyé se rend au logis de l'infidèle et fait beaucoup de bruit en arrivant, de sorte que lorsqu'il entre il ne trouve personne. La mère du duc est une Bassompierre. Nous savons ce que fut le maréchal ami de Henri IV, ennemi de Richelieu, colonel des Suisses et Grisons comme son petit-fils, et comme lui infatigable amoureux. Avant d'être enfermé à la Bastille, il eut le temps de brûler 6.000 lettres d'amour. C'est aussi à une histoire de femme que notre duc dut sa fortune. La famille de Choiseul était en disgrâce déjà près du

feu roi. Le comte de Stainville est, sinon ignoré, du moins méconnu à la cour.

« Je commençais à m'accoutumer à l'idée d'être l'objet de l'aversion du roi. C'était un état qui me plaisait assez. »

A un voyage à Marly, on s'aperçut que Louis XV s'intéressait à Mme de Choiseul-Romanet, parente de Stainville. Poussée par Mmes d'Estrade et d'Argenson, elle était sur le point d'évincer la favorite. Stainville, qui l'apprend, voit avec effroi une femme de son nom tenir une charge qui, pour être considérable, n'en est pas plus considérée. Il lui conseille de s'éloigner. Elle résiste. Il se fait donner par ruse une lettre du roi à elle écrite et menace de s'en servir si elle persiste. Il obtient enfin le départ de Mme de Romanet. La Pompadour sut reconnaître un tel service, la fortune de Choiseul était faite. Il a d'abord l'ambassade de Rome, puis celle de Vienne. Il devint par la suite lieutenant-général du royaume, ministre des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, duc et pair, gouverneur de Touraine. J'en passe. Celui que Catherine de Russie appelait le cocher de l'Europe la condui-

sait avec des rênes faites des rubans de la robe d'une favorite. « J'avais une sorte de malaise intérieur de ne pouvoir pas confier les motifs qui engageaient Mme de Pompadour à me marquer de l'intérêt, mais je pensais que l'ambassade de Rome n'était pas un emploi au-dessus de ce que je pouvais prétendre très raisonnablement, et que par conséquent je n'avais pas d'explication à donner au public sur un événement qui me paraissait fort simple. » Son orgueil rassure sa conscience.

Ainsi par son mariage avec Mlle Crozat il acquérait la richesse; par sa liaison avec la marquise, il acquérait la faveur. La vie s'offrait à lui sous les auspices de l'amour. Il pouvait braver la fortune, il avait ce qu'elle aime : la manière.

Choiseul séduit, Choiseul charme, il est « vivant ». Il est doué suprêmement de ce dynamisme qui est la force et le danger de ces sortes d'êtres. La vie intérieure paralyse. Elle est une puissance, mais latente, elle n'actionne pas. Celui qui a des scrupules, des bontés, des pitiés, des regrets, celui qui s'attarde, contemple et réfléchit, que fait-il de la vie rapide? Mais le bouillant

cerveau qui s'empare de la réalité fugace, en saisit l'utilité, en oriente le mouvement, quitte à se tromper, celui-là sert la vie et sert à la vie. Il faut aimer ces êtres courageux, qui osent et risquent. S'ils errent et trébuchent, songeons avec Pope : « Il n'est pas donné à la médiocrité de s'élever à ces fautes. »

Les vivants sont les ailes du moulin, qui s'ébattent joyeuses dans l'azur, et sans lesquelles le grain ne pourrait être moulu pour la faim des hommes.

Ce siècle a vu plusieurs de ces figures significatives. Il y eut cette Pompadour qui lit, aime, joue la comédie, bâtit des palais, stimule les artistes, emploie un monde d'ouvriers, s'intéresse à l'Ecole Militaire et à la fabrication de la porcelaine, écrit des « babillets » grossiers ou délicats, grave avec Gray, intrigue avec Choiseul, mange des millions et meurt à quarante-trois ans ne laissant qu'un chien, un singe, un perroquet à Buffon, et trente-sept louis dans le tiroir de sa table. Comme elle refit le nœud d'épée au maréchal de Saxe, elle attache au siècle sa grâce la plus sé-

duisante. Sans la Pompadour, il manquerait une rose au jardin français.

Un autre « vivant », Law, dont on a dit tant de mal, qui en fit tant, et dont finalement on a repris la théorie sinon le système, en le changeant de nom. Il a créé le mouvement, la circulation; il déplace l'argent, en prend aux seigneurs, en donne aux laquais, éveille les appétits, déchaîne les convoitises, amorce réellement la Révolution, et avant tout autre crée la liberté commerciale qui est la plus nécessaire à un Etat. Par lui les blés circulent à l'intérieur, la houille arrive d'Angleterre, le sucre des Antilles. Les nègres employés à la Martinique étaient 15.000, ils montent à 72.000; la flotte monte de 16 à 30 vaisseaux. Par lui, le port de Lorient prospère. Il se prodigue, il dépense, il est beau, riche, ruiné..., il vit :

« C'est l'usage de la monnaie, dit-il, qui a tiré les hommes de la barbarie. Sans la monnaie, pas de commerce, et plus on augmente la quantité de monnaie, plus on multipliera les échanges. Plus le numéraire se meut rapidement, plus il rend de services. Une même somme passant par la main

de dix négociants les enrichit à tour de rôle et enrichit la nation. »

Autre « vivant », Beaumarchais. Bien fait, rieur, musicien, brocanteur, auteur, armateur, il décide l'expédition d'Amérique, la soutient, en dénonce le côté pratique, édite Voltaire, s'enrichit, se ruine, secoue les somnolences. Amant, mari, ami parfait, il faisait dire à son ennemi : « Je le hais comme on aime une maîtresse. »

Et Voltaire, quel perturbateur, quel animateur!...

Choiseul est « vivant », c'est pourquoi on l'aime, c'est pourquoi sa femme l'adore. Son sang court plus vite près de lui...; il lui plaît, car elle n'approuve que l'ardeur; elle serait ardente, si on le lui permettait.

« Les cœurs froids sont réprouvés, je ne sais s'ils brûleront dans l'autre monde, mais je suis sûre qu'ils sont gelés dans celui-ci. Ils sont morts avant que de naître. La vie est dans le feu. La jeunesse brûle pour le plaisir, le cœur sensible pour l'amour, les ambitieux pour la gloire, les gens vertueux pour l'honneur. Ceux qui, dans quelque genre que ce soit, ont acquis quelque cé-

lébrité, ceux qui des siècles les plus reculés ont transmis leurs noms jusqu'à nous, étaient tous embrasés de ce feu divin. »

Il lui plaît, mais comme elle souffre, étant étrangère à ce feu et ne sachant où réfugier un cœur dont personne ne comprend et n'admet la fidélité, anomalie dans la nature, exception douloureuse dans ce siècle.

Quel siècle! on n'en réalisera jamais toute l'audacieuse immoralité. Toutes les aristocraties s'avilissent : celle du sang dans la prostitution, celle de la pensée dans « l'esprit », celle du cœur dans les plaisirs. Il faut consulter la « Bibliothèque des petits maîtres pouvant servir à l'histoire du bon ton et de la bonne compagnie, au Palais-Royal, chez la petite Lolo, marchande de galanterie et de frivolité ». Il faut lire le *Cercle* de Poinsinet pour avoir une idée du vide absolu des cervelles mondaines et de l'insignifiance de cette vie. Ce ne sont plus des humains, ce sont des *fantoccini*, dont on aimait les représentations sur le boulevard, avec une folie égale à celle des soupers.

Comme on mange au dix-huitième siècle! On

ne prend même plus la peine de prier à un repas, les grandes maisons ont table ouverte, on dîne les lundis et mercredis chez Mme Geoffrin; les vendredis chez les Necker; tous les soirs chez les Choiseul. Marie Leczinska disait : « Que faire quand on s'ennuie? il faut bien se donner des indigestions, c'est toujours là une occupation. »

Elle quittait sa tête de mort qu'elle appelait *sa Belle Mignonne* et qui était, dit-on, celle de Ninon de Lenclos, pour courir à son dîner de vingt-neuf plats. Montaigne songeait qu'il n'est pas de peine qu'une heure de lecture n'ait consolée, mais Montesquieu rappelle les soupers qui faisaient ses délices et qu'aucune lecture ne pouvait remplacer. Les financiers sont les héros de la marchandise; héros est le mot, car il y a combat et l'aristocratie nobiliaire eût écrasé l'artistocratie de l'argent si celle-ci ne lui eût opposé une table somptueuse. « Les cuisiniers combattaient les généalogistes. »

Il faut remarquer la survivance de leur victoire : pour une poire qui s'appelle « duchesse », combien de mets se nomment encore « financière »! En dehors de cette réalité délectable,

tout est suspecté, raillé, ironisé. Julie de Lespinasse partage le monde en trois classes : les trompeurs, les trompés et les trompettes. Galiani appelle le courage « une immense peur », et la vertu « l'envie de bien faire ». Sénac de Meilhan avoue que rien n'a d'effet sur lui comme « vrai », mais comme bien trouvé. Il faut avoir de l'esprit toujours et en tous lieux, et la princesse de Poix, dans les douleurs de l'enfantement, interrompt ses cris pour dire : « Faut-il tant souffrir pour faire un petit Poix? »

La démoralisation mondaine suit la démoralisation sociale. Cette langue trotte-menu marque le rythme des vies. On fait des vers, pas de poésie; Newton la taxe de niaiserie ingénieuse. Montesquieu rit des poètes lyriques, qui font de leur art une harmonieuse extravagance. La musique profonde a la même déconsidération. Les sombres harmonies de Bach sont à beaucoup insupportables. « Sonate, que me veux-tu? » déclame Fontenelle. L'amour meurt de n'avoir plus de langage pour l'exprimer. Quant à l'amour conjugal, on ne peut en imaginer l'extravagance. Lisons *le Préjugé à la mode* ou plus vite cette

lettre à une dame anglaise datée de 1755, année du mariage de la duchesse de Choiseul :

Comment, il y a six mois que le sacrifice vous lie et vous aimez encore votre mari? La marchande de modes a le même faible pour le sien, mais vous êtes marquise... Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre mari est absent, et pourquoi vous parez-vous quand il revient? Empruntez donc le code de la parure moderne, vous y lirez qu'on se pare, pour un amant, pour le public ou pour soi-même. Garderez-vous longtemps cet air de réserve si déplacé dans le mariage? En vérité, madame, on vous perdrait de réputation. Vous allez aux Tuileries les jours d'opéra, et au Palais-Royal les autres jours. Vous faites pis, on vous y voit le matin. On croirait que vous cherchez la promenade pour vous bien porter. Que faisiez-vous dans votre paroisse à 10 heures du matin? Déjà habillée? Est-ce dans sa paroisse qu'une femme de condition entend la messe ? Est-il bien vrai que vous assistiez aux vêpres? Le marquis de X... vous en accuse, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pourrait

vous passer quelques sermons, mais jamais ceux qui convertissent. Une jolie femme est faite pour de jolis sermons; ils s'annoncent par le prix des chaises, et il est ignoble de s'édifier pour deux sous.

A trente ans, une femme de cette époque a tout fait, tout vu, elle n'a qu'à garder une certaine élégance dans l'indécence, et à finir dévote.

Le décor aide étrangement à la légèreté des mœurs. Le brocart se retrousse aux portières; les amours jouent au-dessus des portes, les lustres sont de cristal de Bohême, la vaisselle de Saint-Germain, les murs sont frisés de rocailles, les meubles ont une audace de coloris qui enchante. Ceux de Marly ne sont-ils pas de damas vert sur de la menuiserie lilas clair? A l'ébène de Boulle, Crescent substitue le placage de bois de rose et d'amarante. Aux angles rient les ornementations simiesques, dignes des épigrammes de Piron et de Nivernais. Messonnier rompt la symétrie et se sert des modèles dédaignés : coquilles, nuages, feuilles de chou...

Les robes sont amples et flottantes, couleurs

d'eau et de feu, comme celles du ballet des *Eléments* de Lalande. On peut se rappeler la robe de Mme de Mailly garnie de plumes multicolores. Celle de la duchesse de Choiseul au mariage de son neveu Lauzun : satin bleu garni de martre couverte d'or et de diamants, dont chaque pierre brillait sur une étoile d'argent entourée de paillettes d'or.

Les hommes ont les mêmes élégances. Ils portent des tabatières ornées, des cannes précieuses, des boucles de diamants aux souliers. Le roi, à la réception de Méhémet Effendi, avait un habit de feu chargé de pierreries. Le père de Choiseul, envoyé du grand-duc de Toscane, était vêtu de drap d'argent brodé d'or et doublé de martre.

Une immense gouache de Blarenberghe nous montre le duc ministre dans sa somptueuse demeure, faisant les honneurs de sa célèbre galerie de tableaux.

Dans tout ce luxe, il y a le va-et-vient des petits compagnons inférieurs. C'est Sophilette, la chatte de Mlle de Lespinasse; Brillante, celle de la maréchale de Luxembourg; les angoras de Mme de Mirepoix, et ceux de Mme du Deffand

dessinés par Cochin; le chien de la Pompadour gravé par Gray, la chienne de Beaumarchais qui portait à son collier cette spirituelle adresse :

Je suis Follette, Beaumarchais m'appartient, nous demeurons sur le boulevard.

La duchesse de Choiseul est mêlée à cette féerie. Si sa vertu reste inattaquée, son indulgence pour les autres frise la complaisance. Comme ses amis, elle ne s'étonne pas de la cohabitation de d'Alembert avec Mlle de Lespinasse. Elle va au Moulin-Joli où Watelet vit avec Mme Lecomte qui a quitté son mari et n'est même pas divorcée. Elle est l'amie de la Pompadour, maîtresse de son mari :

« Je l'aime, et comment ne l'aimerais-je pas; je joins pour elle l'estime à la reconnaissance. »

Plus tard, elle recevra à Chanteloup Mme de Brionne, dernière passion du duc qui lui coûtait fort cher.

Voilà le point faible de la duchesse : si nous ne savions que cette faiblesse était excusée par

l'infini de son amour. Choiseul l'éblouissait, c'est certain. Sa noblesse l'enchantait; il lui avait communiqué le contentement qu'il avait de lui-même et qui, en somme, semblait justifié par ses succès. Elle se sentait vassale près de lui, humiliée, et quelque peu servante. En cela elle est encore absoute par l'attitude du duc et de sa sœur, la fatidique Mme de Grammont. Choiseul certes a pour celle qui porte son nom du respect et des égards, il dit quelque part :

« J'avais épousé une enfant que j'aimais tendrement. »

Et ailleurs :

« Sa vertu, ses agréments, *son sentiment pour moi* ont mis un bonheur dans notre union bien supérieur à tous les avantages de la fortune. »

Ce n'était que reconnaître l'évidence. Il ne va pas plus loin. Il lui fait tort dans ses droits de femme, il la lèse dans ses droits d'épouse. Ses maîtresses ont son cœur; sa sœur est la directrice de son foyer, Louise-Honorine n'avait aucune place dans sa maison. Si les Choiseul s'étaient fort bien accommodés de s'allier à la fille du parti-

san Crozat, dont la fortune servait leur ambition, ils trouvaient mauvais que la duchesse usât des avantages sociaux qu'elle avait payés si cher. Le duc n'allait pas jusqu'à nommer sa femme « la petite Crozat », comme le comte d'Evreux appelait la sienne, il la traitait comme telle, surtout sa sœur qui en usait sans ménagements.

Béatrice de Choiseul-Stainville était née à Lunéville en 1730. Grande, forte, l'œil brûlant, la voix dure, l'abord hautain, elle possédait un intraitable orgueil. Mme du Deffand l'appelait *la dame de province*. Chanoinesse et coadjutrice de l'église de Notre-Dame de Rouvières, destinée d'abord au duc de Beauffremont, elle épousa le duc de Grammont. Le mariage ne fut qu'un simulacre. Grammont, méprisé, déconsidéré, était très riche. En six mois, elle fut mariée et séparée de cet époux putatif dont elle garda le nom et la fortune, et elle vint vivre avec son frère. Elle lui appartient tout entière; on disait même qu'une amitié plus que fraternelle les unissait. On appelait Choiseul *Ptolémée*, par allusion à Ptolémée, roi d'Egypte, qui avait épousé sa sœur Arsinoé. Quoi qu'il en soit, c'est elle qui reçoit chez le

duc. Ils occupent un salon où viennent les courtisans; la duchesse en a un à côté, pour ses amis.

Elle fait sacrifice sur sacrifice, écrit Mme du Deffand, et parvient à peine à l'ombre de la considération. La sœur engloutit tout et sous l'apparence de quelque politesse on écrase son amour-propre.

Louise-Honorine est humiliée. Elle lutte de soins, de prévenances, sans succès.

...Dites, a-t-il parlé de moi? et de quel ton? Il me semble qu'il commence à n'être plus honteux de moi et c'est déjà un grand point de ne plus blesser l'amour-propre des gens qu'on aime.

Que de larmes dénoncent cet aveu, que d'humiliations dévorées en silence! Elle tient bon cependant et garde la dignité de son rôle dans les apparences qu'elle sauve. Malgré tous, elle défend sa place et son titre :

Mon nom peut être ignoré après moi et peut

même l'être pendant ma vie; mais il ne doit pas être associé au vôtre sans qu'on sache que vos vertus intérieures *vous avaient donné une femme honnête et sensible.*

Cet attachement désespéré dénonce le meilleur de cet homme. C'est à travers le temps le plus pur rayon de sa gloire. Le ministre est aujourd'hui dépouillé de son auréole, l'homme de sa séduction, mais nous songeons à lui avec sympathie en nous rappelant qu'il mérita quand même un amour aussi haut. Les contemporains surent le voir. C'est grâce à l'attitude de la jeune femme délaissée que Dufau a pu écrire en 1769 :

Madame la duchesse ne partage pas le maniement des affaires, mais par son enjouement et par mille épanchements de son cœur dans le sien, elle nourrit son âme de cette affection tendre qui lui inspire cette grande humanité qui le caractérise. Par mille traits d'amour, elle lui échauffe l'imagination et lui donne cette fécondité industrieuse. Par l'égalité du caractère, elle entretient dans son cœur cette gaieté qui lui donne la faci-

lité de travailler avec succès aux affaires les plus délicates.

Eloge merveilleux pour qui sait à quel prix elle donnait le change. Il faut dire à la décharge du duc, que la jeune femme occupait une place difficile, où la franchise et la modestie, la tendresse et la fidélité étaient de peu de poids. Evidemment, la duchesse de Grammont était utile à son frère. Elle est dans sa maison le faste, l'intrigue, la morgue nécessaires aux puissants. Elle a l'attitude, la taille, l'ascendant qu'il faut. Elle renforce Choiseul, tandis que la petite Louise-Honorine, maladive, douce, est insuffisante. Sa vertu est clandestine et bourgeoise. La noblesse de caractère ne suffit pas à la femme d'un premier ministre. Elle sait aimer... c'est savoir briller qu'il faut. Que fait-elle en cette cour où rien ne l'éblouit, mais où elle n'éblouit personne?

« O ma jeune amie, dit Mme de Vollange à la présidente de Tourvel, vous êtes bien trop digne d'être aimée pour que jamais l'amour vous rende heureuse. »

Alors elle songe à partir, à laisser sa fortune

qui seule importe à l'homme qui ne peut l'aimer; à réfugier sa jeunesse inutile au couvent de Saint-Chaumont, rue Saint-Denis, où les femmes séparées se retiraient en attendant l'arrêt qui les libérait.

II

...Elle y songe, mais ne peut s'y décider. Sans désespoir elle ne saurait quitter l'homme qu'elle aime et sans humiliation rester à ses côtés. Elle prend le parti plein de sagesse d'une séparation à l'amiable qui conciliera son honneur et le monde. Elle s'éloigne pour apaiser son cœur en révolte et remettre sa santé compromise. La Touraine est son refuge, Chanteloup son carmel.

C'est en mars 1761 qu'elle y fait son entrée solennelle. Les magistrats et les échevins au bout du pont vinrent l'attendre et lui faire des discours au bruit du canon. La duchesse de Grammont était avec elle, n'abdiquant jamais sa tutelle. Mais elle ne reste pas, le duc étant à Paris trop occupé pour accompagner sa femme. Etait-il en-

core l'amant de la Pompadour? Il restait son ami. De Vienne il avait ramené la princesse Kinski et avec la princesse de Robecq il avait renoué une conversation « dégantée ». Peut-être commençait-il à jeter les yeux sur la comtesse de Brionne qui finalement régnera seule sur son cœur.

Je vois la duchesse pénétrer dans sa ville. Elle sourit, mais elle voudrait en être quitte avec ces honneurs. On ne veut pas lui en faire grâce. La royale petite cité sait accueillir ses hôtes. Elle se souvient des entrées fameuses dont ses archives conservent la mémoire. Le long des âges, prétextes à liesses et à spectacles, on vit passer ici le jeune François II et Marie Stuart pour lesquels Pierre Arnault, peintre et imagier d'Amboise, fit des figures de terre glaise de grandeur d'homme. Quand Eléonore, sœur de Charles-Quint, s'annonça, c'est Andrea Solario qui dirigea la décoration. Pour le mariage de Charles, c'est le Vinci lui-même. Pour Charlotte de Savoie, le pont, le « carroir », jusqu'aux portes du château, fut couvert de riches tapisseries. Pour Marguerite de Bourgogne, Etienne de Salles dessine les cos-

tumes de Pâris et des trois déesses. La comtesse de Wurtemberg loge sur les ponts chez Perrenelle la Royère, hôtelière à l'image de Notre-Dame. Ici, passa Mme Marguerite, reine de Navarre. C'est à Saint-Martin-le-Beau, tout proche village, qu'elle entendit le sermon fameux dont elle fit la savoureuse nouvelle, la XI[e] de la deuxième journée.

Figues sèches pour Madame Infante, dragées pour Madame Isabelle, saumon pour Madame Louise, poires de capendu, de bon chrétien, de braquemorte, vin d'honneur pour Mme de Choiseul.

A cette façade du château où le soleil couchant fait jouer ses couleurs tendres, pendirent les corps tordus des huguenots révoltés. Dans la grosse tour, Fouquet commença le long martyre de son exil. Un ami l'y vint voir qui ne put l'approcher et erra le long des murs le cœur navré. C'est La Fontaine, dont les pas résonnèrent dans la petite ruelle étroite.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde aux soins sans pareil.

Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jour sans soleil,
Nuit sans sommeil :

Trois portes en six pieds d'espace,
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes,
Je l'ai fait insensiblement.
...Cette plainte a pour moi des charmes...

La ville qui accueillait la petite duchesse ne différait guère de ce qu'elle est aujourd'hui en ses lignes essentielles. Les ponts étaient de bois, mais Notre-Dame en Grève et l'île Saint-Jean saluaient à leur tour le voyageur qui leur souriait. Les quais plus qu'aujourd'hui étaient verdoyants d'arbres. Les ormeaux plantés depuis trente ans déjà par Jacques Berger, jardinier d'Orléans, tenaient le mail jusqu'à l'embouchure de l'Amasse.

Vous avez, messieurs, deux arbres l'un à côté du pont de l'Amasse, l'autre proche de la pois-

sonnerie, qui font un très mauvais effet à la vue pour la décoration de la promenade de votre quai. Si vous ne trouvez aucuns inconvénients pour vos intérêts à les faire abattre, vous me ferez le plaisir de le faire à la réception de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre humble servante.

La duchesse DE CHOISEUL.

A la place de cette triste maison de brique rouge que nous voyons aujourd'hui, devait être le château de Nicolas Malvost, chirurgien du roi. Le long des quais, ces toits bas étaient ceux du couvent des minimes, construit sur l'emplacement où le dauphin vint saluer François de Paule. Saint-Florentin devait être pareil et aussi le beffroi où une petite vieille vend ses légumes en face de la niche désertée de sa Vierge. La duchesse laissa à gauche l'hôtel de ville et celui de Fra Giocondo, le messager de la Renaissance italienne en France, qui découvrit aux cordeliers d'Amboise les lettres de Pline éditées ensuite par lui chez Alde Manuce en 1504.

Ne fit-elle pas une halte auprès du marquis

de Boissy dont la pyramide de marbre noir dressait un cœur d'or, comme le sien même, brillant sur une destinée de tristesse?...

Les cloches sonnent au clocher Saint-Denis, le carrosse longe la Loire et prend la côte. C'est mars, le ciel est léger, un petit vent encore hivernal frappe les vitres que la voyageuse fait baisser pour mieux voir son domaine.

Le château se composait alors d'un corps de logis, prolongé de colonnades de marbre terminées par deux pavillons. Il s'agissait d'animer ce cadre, de refaire les jardins, de compléter les bâtiments. Quel plus beau projet pour occuper un cœur que le vide oppresse! La petite duchesse est ravie de sa terre dès cette visite. Elle y reviendra au plus tôt, et souvent et longtemps. Le duc l'accompagnera quelquefois, mais ceux qui la suivront toujours sont ses amis à elle, ses fidèles : Gleichen et Barthelemy.

C'est à Rome qu'elle les avait connus tous deux dans les premiers jours de sa peine, et tous deux lui avaient voué une admiration sans borne pour son précoce esprit, une dévotion sans limite

pour la dignité de son chagrin. Ils l'accompagnaient dans ses promenades aux ruines romaines, et l'été à la villa Frascati dans les jardins pleins d'eaux fraîches; ils visitaient ensemble les Borghèse, ou le cardinal Passionnei à l'ermitage des Camaldules, au belvédère Aldobrandini. La duchesse avait vingt ans, Gleichen vingt-trois, Barthelemy trente-neuf.

« Elle jouissait déjà, dit-il, de cette profonde vénération qu'on n'accorde généralement qu'à un long exercice de vertu.

« Elle réfléchissait dans un âge où l'on commence à peine à parler », et cela ravissait l'âme très bonne et l'esprit très fin de Barthélémy.

« Je pense, disait Mme du Deffand, qu'il est Provençal, un peu jaloux, un peu valet et peut-être un peu amoureux. »

Nous le pensons comme elle.

Louise-Honorine s'attacha à lui pour sa simplicité, sa douceur, son intelligence. Bientôt il lui est nécessaire, il est son ami, le compagnon de toute sa vie. Rien n'est touchant comme d'évoquer leur couple désassorti, lui en perruque à rouleaux bien faits, elle, en paniers souples, che-

minant côte à côte à travers la magnificence ou la misère de leur vie mouvementée.

« L'abbé est à Paris, je suis si véritablement malheureuse par cette contrariété de tous les jours, et du matin au soir, qu'au moment où je vous écris, je suis prête à pleurer et je vous en fais l'aveu, par le besoin qu'on a de crier sa douleur. »

Il lui est nécessaire. Il est à sa toilette; il termine ses lettres, il veille à sa santé, il occupe sans la remplir la place du mari souvent absent, et toujours distrait.

Claude de Saint-Martin dit à son tour de Gleichen :

« C'est un homme qui a beaucoup d'esprit, et a frappé à toutes les portes. Il a entendu parler de tout, il a tout lu, mais avec cela je ne pourrais pas dire en quoi il est entré. Enfin c'est un homme tellement habitué à voir du faux et de l'erreur qu'il ne cherche que cela. Ce qui m'a fait dire dans le temps, qu'il donnerait trente vérités pour un mensonge. »

Il nous apparaît plus touchant, fuyant les ambassades lointaines, même un jour sa situation, pour revenir près de la femme qu'il aime d'un

amour sans espoir. Nous le voyons se promener avec Barthelemy, assister à la leçon de clavecin, dîner près de la duchesse, lui dire un mot, s'éloigner. Il s'assied près d'elle, ferme les yeux, la bouche, reste impassible, souffre et se tait. L'ennui légendaire de Gleichen, c'est son amour méconnu.

Avec ses deux amoureux, elle part pour Chanteloup dès février. Elle court à ses manufactures, à ses moutons, à ses paysans, à ses chanoines. Elle organise, crée, refait, construit. Dès qu'elle arrive après quatorze heures de route, elle commence sa vie de campagne, si « délicieusement douce, passive, bête ». Elle monte, suivie de l'abbé un peu ridicule avec ses grandes jambes, ses chevaux favoris Apollon, Pagneux, elle visite son domaine et s'amuse de ses aventures.

Du Chatellier, en forêt d'Amboise.

Je suis dans un petit château, le plus ridicule du monde, avec l'ameublement le plus bizarre, mais dans la plus belle situation qu'il soit possible de voir. Je ne m'ennuie jamais, je m'amuse de

tout. Un gros homme ventru qui a été garde du corps, qui est actuellement capitaine de cavalerie, chevalier de Saint-Louis, capitaine des gardes du gouvernement, capitaine des chasses de M. de Choiseul, capitaine enfin de toutes les capitaineries du monde, de plus grand prévôt de la maréchaussée et maire de la ville d'Amboise, tout bouffi de ses titres et fort gros seigneur... et cependant mon serviteur, est ici ma seule ressource.

Elle rit encore de M. de Montigny, seigneur de Nazelle, qui vient lui lire ses vers en famille. Elle est marraine d'une cloche de Notre-Dame en Grève qui porte encore ses armes et celles du duc. Elle se repose surtout; elle se reprend, elle essaye d'oublier.

La vie que je mène ici, vous vous trompez si vous croyez qu'elle est occupée, elle n'est que remplie.

L'absence de Mme de Grammont l'apaise, mais elle souffre loin de celui qu'elle aime. Pour la distraire, il lui envoie les musiciens de sa compagnie au nombre de six : bassons, clarinettes,

qui lui donnent des concerts le soir. Malgré tout son courage, son cœur a encore des soubresauts douloureux qu'elle apaise dans des raisonnements.

Croyez-moi, le mal que l'on se résout à supporter est bientôt passé et il n'en reste rien après lui. Surtout évitez le malheur toujours dupe et superflu de la crainte. Après avoir bien exercé son esprit, le philosophe le plus [exercé] *sera obligé d'en revenir à l'axiome du plus sot. Les préjugés se multiplient, les arts s'accroissent, mais le monde est toujours pareil, parce que la nature ne change pas. Elle est toujours réduite à ces deux points : être juste pour être bon, être sage pour être heureux.*

Elle est juste et sage, elle n'est pas heureuse. Quelqu'un lui manque que tous les discours ne remplacent pas.

C'est le cœur qui vit, tout le reste n'est que forme,

avoue-t-elle enfin.

Et elle reprend ses occupations pour abréger ses rancœurs.

Ici commencent les grandes chroniques de Chanteloup, contenant oisivetés, silences, occupations, et autres événements remarquables de la vie oisive qu'on y mène.

Les événements remarquables sont l'arrangement de la bibliothèque de 7.000 volumes. C'est encore la venue de Lauzun retour d'Angleterre. Lui aussi vient demander aux champs l'oubli de sa déconvenue avec lady Sarah Bumbury qui lui fut cruelle. Comme tous, ne pouvant échapper à une obsession qu'en l'exprimant, en manière de poème il fait tracer les jardins anglais dont on voit à gauche les accidents pittoresques. Les événements sont encore un pique-nique à Saint-Cosme près de Tours, où M. Cluzel les reçoit dans le jardin de Ronsard.

La jeune femme s'apaise, la mollesse de l'air gagne l'esprit, baigne le cœur qui devient à la longue incertain de ce qu'il éprouve. De cette première période qui vit surgir tant de bâtisses,

ne survivent que les deux pavillons d'entrée qu'unissait une grille dorée vendue depuis au poids de la ferraille. L'un est masqué par des fermes, l'autre, seul au bord de la route, se dresse altier et précieux. Une frise en chien courant brode le faîte. Les angles se décorent des attributs des arts, de la navigation, de la guerre, avec l'écharpe de la pairie attestant les titres divers du puissant maître de ces lieux.

Il est là, doré du côté du soleil, argenté du côté de la lune. Né sous Louis XV, il est du plus pur style Louis XVI qui est en réalité celui de la du Barry. Voulant réagir sur les goûts de l'ancienne favorite, la nouvelle maîtresse adopta les lignes droites où perce l'influence antique révélée par les gravures de Piranesi et que le Directoire devait voir s'épanouir.

Il faut aimer ce qui met tant d'ardeur à survivre. Pourquoi seul demeure-t-il, ce petit bibelot posé sur le coussin des pelouses?

Il fut voulu, il fut conçu par la duchesse de Choiseul. En sa petitesse charmante, sa proportion exacte, je crois qu'il lui ressemble. Témoin de ses efforts, né sous ses yeux embués de tris-

tesse, un moment son jouet, sa distraction et son contentement, il convie le passant à la halte; pour celui qui sait entendre, c'est lui qui dit de sa voix ancienne et un peu grêle :

Cave, viator... cave... sacra humus est...

III

Chanteloup était destiné à une plus bruyante fin. La duchesse avait acquis ce domaine pour s'éloigner de son mari, en conciliant son honneur et son amour; elle ne fit que lui préparer une demeure digne de lui. Dix ans elle parfait son ouvrage. Le château est méconnaissable. Maintenant qu'il est au point, le duc en profite.

Le lundi 24 octobre 1770, Choiseul reçoit l'ordre de son exil. Il devait être parti le lendemain et gagner son gouvernement. Le roi stipule bien que c'est par égard pour Mme de Choiseul qu'il l'envoie à Chanteloup. C'est qu'il savait ce que ce lieu était pour elle.

L'exécution était rapide, mais prévue depuis

longtemps. Dès le fameux dîner de Bellevue, on s'attendait à cet éclat :

« Mme la maréchale de Mirepoix et Mme de Flavacourt se promenaient dans les jardins... lorsque M. le duc de Choiseul est entré avec sa suite et a formé un groupe opposé à celui-là. Les assistants tournaient à droite ou à gauche suivant leur inclination. Les sarcasmes et les rires s'échangeaient lorsque le roi parut et alla à Mme du Barry. Alors la compagnie de M. de Choiseul diminua au point qu'il resta seul jusqu'au souper. »

Rester seul pour un courtisan, cela signifie la disgrâce prochaine. Villeroi disait :

« Il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus. » Sans doute celui-ci pouvait tout arranger, le roi, la maîtresse ne désiraient que sa soumission. Mais il s'entêta dans son opposition. Il fit bien. Ce ne furent ni les jésuites, ni Maupeou, ni la du Barry qui le chassèrent, ce fut sa chance. L'Etat allait traverser une crise qu'il n'était pas capable de résoudre. S'en allant, Choiseul laissa l'illusion de sa valeur

inemployée. La sympathie qu'il inspirait se changea en adoration, on l'aima contre le roi : il était l'opposition. Son départ fut triomphal : il entraîna la noblesse à sa suite avec ce qui fut le charme, la grandeur de l'ancien régime qui s'en allait s'ensevelir en son berceau même : la Touraine.

Il fut heureux de sa gloire et indifférent à ce qu'elle signifiait.

« Que pense le duc de Choiseul du conseil des invalides? » demande Mme du Barry à Gontaut qui revient de Chanteloup.

Elle insiste :

« Eh bien! madame, il dit qu'il s'en f... »

La duchesse est tout aussi détachée.

« La consternation publique est arrivée jusqu'à moi, mais cette calamité me fait plus encore sentir le bonheur d'une disgrâce qui nous enlève au déshonneur et au danger de ces troubles. »

Sa joie renaît. Ce mari que le monde lui prenait, que ses maîtresses accaparaient, que sa sœur dominait, le voici à elle, chez elle, retour inespéré dont elle ne peut cacher son étonnement heureux.

« Je suis avec ce que j'aime le mieux dans le lieu qui me plaît le plus. »

Un flot de vie l'inonde, un renouveau d'énergie la soulève. Elle a avec Mme de Grammont une explication très digne et très nette dans laquelle elle lui assigne sa place : la seconde, après elle. Ici, il n'est plus question d'intrigues à mener, de personnage à représenter, il s'agit d'un mari et de sa femme chez eux, comme des particuliers qui ont droit à leur intimité inviolée. L'ennemie tenue en respect, elle cherche à plaire à l'homme.

« Je n'ai jamais été si bien coiffée ni si occupée de ma toilette que je suis ici.

« Je veux devenir jeune et, s'il se peut, jolie et je tâcherai au moins de faire croire que je suis l'une et l'autre et comme il aura peu de sujet de comparaison, je l'attrapperai facilement. »

Elle étudie le clavecin pour être en état de jouer devant son mari sans rougir. Elle est comme une jeune mariée inquiète de sa maladresse, qui épie dans les yeux de l'aimé ses goûts et ses désirs pour les satisfaire avant qu'il les exprime.

Illusion vite envolée. Choiseul a quitté la cour, la cour vient à lui. C'est une foule, une cohue de carrosses, de visiteurs. Chanteloup n'est plus la retraite délicieuse, les bois ne sont plus silencieux,

c'est « l'estuaire d'un grand fleuve ». Le duc n'est pas non plus le mari qu'elle aura « à elle seule », il est le roi charmant, flatté, adulé, dont on guette les mots, le sourire et les goûts. Rien ne tarit sa gaieté; il est plus heureux qu'à Versailles, il joue au propriétaire, comme il a joué au ministre, et avec autant de bonheur. Mme de Grammont a repris son empire, sa morgue, sa hauteur; Mme de Brionne a repris son amant. A nouveau la petite duchesse est délaissée. Elle ne se plaint ni ne se révolte, nul ne sait sa peine que Barthelemy qui s'en tait, que Gleichen qui en souffre. C'est à des mots échappés à sa plume, à des ironies douloureuses qu'on sent l'angoisse de son cœur :

« Je n'ai plus besoin de plaire à personne puisque personne n'a plus besoin de moi. »

« Jouir, c'est employer sa vie... », dit-elle, oppressée.

Puis en se reprenant courageusement :

« J'ai souvent besoin de me rappeler le seul précepte que ma mère m'ait jamais dit : « Ma « fille, n'ayez pas de goût. »

« Je suis désabusée de craindre, de désirer,

de regretter, de jouir, j'attends de souffrir et de jouir encore. »

Plus que de la déception de son amour, elle souffre de sa déception sur celui qui en est l'objet. Sa retraite aux champs a creusé sa pensée, le silence est entré en son âme, qui donne aux mots jadis approuvés, leur poids, en vérité bien léger. La retraite est une épreuve d'où l'on sort transformé. Il arrive qu'après une période de solitude, un vide en nous s'est creusé que personne ne peut plus combler.

Louise-Honorine, si maîtresse d'elle-même, et qui fait « du courage » avec tant de grâce, trace pourtant ces lignes qui disent tant de choses : « Il ne laisse pas échapper un plaisir, dit-elle du duc, il a raison, mais tout le monde ne se satisfait pas aussi facilement que lui. *Il ne suffit pas de se baisser pour le prendre.* »

C'est bien là le danger de l'élévation du cœur que la solitude instruit. On place le bonheur si haut que rien ne peut le satisfaire.

Bientôt elle est excédée, comme à Paris, elle est malade. La vie qu'on mène est un tourbillon. On s'habille autant qu'à la cour. Choiseul est

« vivant », tout ce qu'il approche vibre comme son esprit, s'anime comme son visage. Il crée une atmosphère de plaisir, de magnificence, de prodigalité.

Le voyageur qui passe sur la route d'Espagne le soir, pouvait se demander quelle fête illuminait le coteau princier. Le jour, on se serait cru à Versailles. Un monde animait les vastes appartements. Salons, salles de concert, galerie, bibliothèque voûtée à colonnes et consoles, bibliothèque privée de la duchesse, salle des archives, cabinet du duc, neuf appartements complets, pavillon des bains, chapelle, communs, étables pavées de marbre. Meubles de bois doré, de laque, de bois teinté, velours, brocart, cretonnes tendres. Tableaux de Guerchin, de Titien, de Van Loo, d'Hubert Robert, tapisseries des Gobelins, tapis de la Savonnerie. Jardins français, anglais, bosquets, jets d'eau, rochers, kiosques, bois de sycomores. Va-et-vient de serviteurs, de journaliers. M. de Perceval, capitaine des chasses, en petit surtout de taffetas rose, monté sur un cheval qui s'arrête et tourne cinq fois sur lui-même... Théorie des soubrettes charmantes et familières comme

Suzanne, parmi lesquelles celles de Mme de Grammont se font remarquer par leur beauté. Toute la galerie des pastels de La Tour et de Peronneau défile. Evêques, conseillers, princes, militaires. C'est le duc d'Ayen qui parle haut; c'est Mme de Poix qui boite un peu. C'est Mme de Chauvelin, née de Mazade, dont Voltaire vante les yeux; c'est l'aveugle et géniale du Deffand; c'est Mme de Luxembourg et c'est Mme de Brionne.

La maréchale est si représentative qu'elle vaut qu'on s'y arrête. Elle avait épousé en premières noces le duc de Boufflers et comme telle avait fait scandale sous la régence par son libertinage et son ivrognerie. Elle habitait chez sa belle-mère et faisait entrer ses amants déguisés en laquais. Ce fut le comte de Pons-Saint-Maurice, puis le duc de Duras, puis le duc de Durfort, Chassé, acteur de l'Opéra, enfin Luxembourg qu'elle épousa après son veuvage. A un dîner chez La Vauplanière, elle eut des gestes si inconvenants que son mari l'avertit charitablement. Chez la duchesse d'Orléans, elle s'attaque à un petit page de jolie figure. Puis elle reste avec quelques-uns,

boit et roule sous la table. Après cela elle vise à la considération et l'atteint à la mort du maréchal, tandis que sa jolie figure s'est changée en grosse face de harengère. Alors elle devient dévote, intransigeante et mauvaise. Sa situation considérable lui fait exercer une sorte de dictature d'honneur. Méchante à l'excès, elle est dangereuse pour ses noirceurs et encombrante par ses humeurs. On la craint, on la subit, on s'incline et c'est le monde de tous les temps.

Mme de Brionne, dont le duc est épris, est Louise-Constance de Rohan-Guémené, femme de Charles de Lorraine, comte de Brionne, grand-écuyer de France, allié à la maison impériale d'Autriche. Elle fut veuve à vingt-sept ans. Belle, imposante, princesse dans toute l'acception du terme, elle tenait les gens à distance et comptait ses regards pour des grâces. Elle avait été élevée au Panthémont, rue de Grenelle, où les filles nobles faisaient leur éducation, tandis que les filles de financiers étaient aux Dames de Sainte-Marie, rue Saint-Jacques, et les filles de France à Fontevrault. Fersen parle d'elle avec admiration; l'abbé de Périgord avec émoi :

« Oh! il faut que la politique attende; en arrivant à Presbourg, je courus me jeter à ses pieds, les larmes m'étouffaient. L'impression que je ressentis était si vive que je dus la quitter pendant quelques instants. Je me sentais défaillir. J'allai prendre l'air sur le Danube. »

Celle qui mérita ces lignes et l'amour de Choiseul devait avoir une beauté que le dessin de Carmontelle ne dénonce pas.

Elle règne à Chanteloup. Pour plaire au maître, on l'adule. Elle a le plus bel appartement au premier et la petite duchesse ne se déplaît pas en sa compagnie.

« Mme de Brionne est ici sans prétention, elle est douce et facile à vivre. »

Tumulte des entrées et des sorties, jeux, chasse, comédies, cerfs-volants lumineux, concerts; quelle vie inlassablement joyeuse. Mais aussi inlassablement intelligente : ici on lit pour la première fois les mémoires de Saint-Simon manuscrits, que Choiseul a dérobés aux créanciers de la succession, sous prétexte qu'ils pouvaient contenir des secrets d'Etat. On lit encore à leur apparition les *Mémoires* de Mme de Maintenon, odieusement

travestis par La Beaumelle, calomnie dont elle est encore à se relever dans la magnificence de sa vérité.

Le comte de Guibert a lu ici ce *Connétable* que la duchesse trouve détestable. Caché dans un bosquet, il ouvre la lettre de Julie de Lespinasse éperdue : « *De tous les jours de ma vie...*

« *Mon ami... je vous aime... je souffre... je vous attends...* »

Le même courrier n'a-t-il pas apporté au chevalier de Boufflers celle de la délicieuse Sabran?

Un homme chétif se promène pensif et redit en lui-même la phrase de son maître : « Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue... ces gens ne savent pas pourquoi ils marchent... vous, vous le saurez. »

Claude de Saint-Martin le sait. Il a quitté la magistrature pour *s'adresser à mieux qu'à des hommes, pour savoir la vérité;* il a quitté l'armée, car *il adore la mort*, mais abhorre la guerre. Il est le philosophe inconnu qui a jeté le monde derrière lui, et possède la harpe de Dieu. Nul ne sait en lui souriant qu'il vient de voir passer, dans ce

parc éphémère, tout le trésor spirituel d'un siècle qui roule à la mort...

De tant de pensées, de tant d'esprit jaillis ici, ne reste-t-il aucune particule vibrante? Ces mémoires, ces lettres, ces livres lus pour la première fois sur ce coteau, d'où ils partirent pour leur glorieuse destinée, n'ont-ils rien laissé dans l'air que je respire? Les personnages que j'évoque sont entrés dans la grande imagerie des siècles. Comme dans *les Folies françaises* de Couperin, ils passent sur ce fond de forêt blonde : les vieux galants et les douairières surannées, *en dominos pourpres;* les « taciturnes » en dominos *gris de maure;* les languides en dominos *violets.* Ils passent au son des harmonies de Gluck ou de Balbâtre. Une frégate ornée de lampions, suivie d'une autre pleine de musiciens, fait le tour de la pièce d'eau, et des voix montent chaudes et vibrantes: celle de M. de Vaudreuil, celle de Mme de Coigny. Un solo grêle domine : la flûte du duc de Guiche. Les cœurs se pâment au long d'un glissando de la harpe de la duchesse de Castries. Ils sont pour nous maintenant un Watteau, un Lancret, un Gravelot, mais ils furent de chair et de sang ici

sur ce sol que je foule et où ils passèrent avant moi. Il y eut leur rire et leur plainte, il y eut leurs soupirs « dans les ramures chantantes ».

Le soleil se couche et déploie dans le vaste ciel ses traînes éblouissantes. De tous les horizons, en vol pressé, les sansonnets accourent vers l'étang. Ils sont cent, puis mille et des milliers, pépiants, soyeux, se balançant dans le crépuscule comme une écharpe souple. Quand ils se sont comptés sous l'œil de l'épervier qui plane, d'un seul coup ils s'abattent dans les roseaux et c'est jusqu'aux ténèbres un concert assourdissant de voix d'oiseaux et de froissements d'ailes.

Certains bruits sont les mêmes que jadis : le mouton qui bêle, le chien qui jappe, le laboureur qui excite ses bêtes, le chant du rossignol au petit jour et du chat-huant dans la nuit, celui de la faux qui siffle dans les blés, celui de la charrette sur la route. D'autres sont différents et me gênent: le train qui s'essouffle dans la vallée, le ronflement de la batteuse, le clakson de l'auto au carrefour. Les gars et les filles chantent au retour de la vigne vendangée, dans le parfum grisant du raisin qui coule des seilles. C'est aujourd'hui

la *Madelon* retour d'Alsace et des Flandres; c'était jadis, dans la même vendange et le même parfum, le *Marlborough* apporté par les survivants du camp du Quesnoy ou retour de Malplaquet.

Mais c'est toujours le même conseil de la nature dont le comte de Guibert se servait comme excuse :

« Remplissez votre jeunesse pour que votre vieillesse ne vous reproche pas de ne pas l'avoir employée... »

IV

Dans le kiosque du petit bois de sycomores était une statue qui inspira à la duchesse de Choiseul le conte délicieux : *la Princesse enchantée.*

« Non, dit Margot..., baissons le ton; il ne faut aux hommes que des contes d'enfant. »

Comme elle traçait ces lignes, elle écrivait aussi à Mme du Deffand :

Oui... oui... je crois que vous m'aimez parce

que vous êtes une enfant... Il n'y a que les enfants qui puissent aimer, la triste expérience dessèche le cœur, on est vieux quand on a le cœur desséché.

Et dans le même temps, on ne voyait plus Louise-Honorine qu'accompagnée d'un adolescent qui, en tous lieux, suivait ses pas comme un page fidèle. C'était Petit Louis, son musicien.

Un éclat plus vif brille sur son visage. En elle un sentiment mal défini s'éveille auquel elle se livre, ne le sachant pas défendu. Petit Louis a onze ans, il met au service de sa passion déjà virile toute la grâce de son enfance. Est-il dangereux? Personne ne le pense. On rit à Chanteloup de ses mines. Il joue avec les rubans de la jeune femme pendant sa toilette, elle lui donne ses mains sur lesquelles il met ses baisers brûlants. Il s'assied à ses pieds, la suit au jardin. Elle, sevrée de soins, affamée de tendresse, qui n'est pas mère et si peu épouse, trouve en ce petit être chaud et vibrant tout ce qui lui manque et tout ce qu'elle envie.

Il est venu à la faveur d'un deuil dont le sou-

venir troublant l'oppresse. La duchesse a maintenant un secret que nul ne soupçonne, elle a un chagrin dont son mari n'est pas l'objet, elle a peut-être un remords sans avoir la conscience souillée.

Balbâtre pour donner à la châtelaine des leçons de clavecin, ne pouvant s'attarder aux champs, appelle, pour le remplacer, un jeune homme appelé Von Eych (Von Ege ou Phonège), fils d'un organiste de Colmar, venu avec sa sœur et son petit frère. Ce jeune homme traîne après lui les brumes de Germanie, toute la sensibilité de Werther dont Gœthe est en train de tracer le nostalgique visage. Von Eych se trouve le maître de la jeune femme abandonnée, touchante autant par son visage que par sa tristesse. Il passe près d'elle de longues heures baignées de musique. Ce qu'il joue pour elle et avec elle, ce ne sont pas les noëls, les pastorales, les tambourins, mais des mélodies touchantes, des romances, et ces *valses* qui commencent à naître au delà du Rhin pour bientôt venir nous alarmer de leur langueur troublante.

Louise-Honorine s'étonne de cet infini ouvert à

son avidité. Elle s'étonne et ne peut pas ignorer ce regard qui accompagne ces nouveaux rythmes. Mais l'émoi de Von Eych est sans aveu, son respect sans défaillance. Cela dure quatre années, et c'est de cela qu'il faut chercher l'imperceptible trace aux sillages aériens que laissent nos moindres soupirs. Hélas! rien ne demeure de cet amour inexprimé, qui si vite se perdit dans la mort, et dont nous avons le soupçon, plus troublant que la certitude. Une épidémie s'abat sur Chanteloup. La vieille gouvernante est emportée, Ribot l'intendant est pris et s'en sauve, Von Eych en trois jours est à l'agonie.

Mais ne l'a-t-il pas ainsi désiré?

Chanteloup, 21 *septembre* 1773.

Ecoutez-moi, malheureux père, malheureuse mère, je plains et je partage votre douleur. Et je suis peut-être plus malheureuse que vous. Il ne s'est pas passé un jour où je n'ai pleuré votre enfant, et je le pleurerai peut-être longtemps encore. Je me reproche sa mort dont cependant on m'assure que je suis innocente. Je crois sans cesse

entendre une voix qui me la reproche... et vous n'avez que de simples regrets.

Je suis bien malheureuse... oui, bien malheureuse. Tous mes plaisirs sont changés en tourments. La musique que j'aimais tant et que je ne veux ni ne peux abandonner fait aujourd'hui mon supplice. Tout me le rappelle, et rien ne le remplace... Ah! mon Dieu!...

Ne montrez pas ma lettre, on trouverait ma douleur ridicule... il n'est permis aux femmes françaises de pleurer que leur petit chien.

La duchesse DE CHOISEUL.

Tout est pur en elle, ses mots et sa pensée. Pourtant ce que le dévouement de Barthelemy et le culte taciturne de Gleichen n'ont pas remué, la passion contenue de Von Eych ne l'a-t-elle pu faire? Il y a, dans l'amour même qu'on ne partage pas, une contagion dangereuse, c'est comme un tourbillon qui attire à lui tout ce qui en approche de trop près. La châtelaine irréprochable a senti près d'elle se creuser un abîme aux irrésistibles attirances, elle en frissonne encore, quand

Petit Louis vient prendre la place du disparu, légué par le grand frère mourant. Il est comme lui musicien, et comme lui amoureux, mais plus que lui il ose, parce qu'il est un enfant.

« L'abbé vous a donc parlé de mon Petit Louis. C'est en effet un fort joli enfant pour le talent, l'intelligence et les manières. *Mais je n'ai fait que saisir en lui une occasion d'aimer et je n'y ai peut-être trouvé qu'un principe de malheur.* »

Elle se méfie. Et elle a vu par son mari combien l'infidélité peut faire de mal, elle vient d'apprendre avec Von Eych combien la vertu peut aussi être cruelle. Il faut prendre garde, si l'on veut que près de nous, nul ne demeure inconsolé.

« Il m'aime à la folie, et moi je l'aime de même. »

Nous voyons avec attendrissement cette femme toute petite rire avec l'adolescent qui a sa taille, et son innocence. Elle le gronde doucement, elle l'embrasse tendrement. Mais bientôt elle soupçonne le danger. Est-ce pour lui, est-ce pour elle qu'elle veut cesser ce jeu qui lui plaît et l'enchante?

« Ses caresses devenaient de jour en jour plus pressantes, et comme l'âge qui s'avance aussi de plus en plus ne les lui aurait bientôt plus permises, j'ai cru devoir le prévenir, et je les ai défendues ce matin... ces caresses qu'il allait me prodiguer avec plus d'ardeur que jamais. La soumission la plus entière a répondu à mes défenses, mais le morne de la plus profonde tristesse a succédé à la joie de l'âge, de la santé et même du sentiment. Il n'a point dîné, rien n'a pu le distraire et tantôt je l'ai retrouvé à mon clavecin le cœur gros de soupirs. Je l'ai appelé *mon bel enfant* pour lui faire une petite amitié qui le consolât. Alors le cœur s'est desserré, ses larmes ont coulé avec abondance. A travers mille sanglots, j'ai entendu qu'il me reprochait de l'appeler « mon bel enfant », tandis que je ne l'aimais plus et que je lui défendais de m'aimer. L'attendrissement m'a gagnée, j'ai voulu lui parler raison... mon cœur s'est déchiré; j'ai pleuré comme lui, puis je me suis enfuie pour lui dérober mes larmes. »

Scène délicieuse dont nous subissons à distance l'émoi tout pur au meilleur de nous-mêmes.

« L'enfant est encore dans mon cabinet, tou-

jours doux, toujours soumis, mais toujours affligé. L'expression vraie de la nature est si rare qu'il est impossible de résister à l'impression qu'elle fait, peut-être autant de surprise que par le fond des choses... Les larmes m'offusquent, cet enfant m'a amolli le cœur... »

Un cœur, est-ce jamais bien affermi? Les années passent, il est muet; un regard se pose sur nos yeux, tout est à la débâcle en nous. Et voilà tout notre courage. Petit Louis lui montre *le vrai* qui seul émeut et réjouit. Elle s'en étonne et n'ose s'en charmer. Lui n'est qu'un enfant qui déjà « l'amollit », un autre n'aurait qu'à venir, plus audacieux et mieux armé, qui la forcera d'un coup de violence. Elle se croyait mieux assurée; tout tremble maintenant en elle d'un émoi qu'elle ne sait nommer.

« Mes rigueurs ont donné trois jours de fièvre à Petit Louis et lui ont ôté l'appétit et le sommeil. Il disait à l'abbé : « *Mon cœur tombe* ». Il s'écriait à chaque instant : « *Ah! je suis perdu...* » et il se mettait en contemplation devant moi, ses yeux se remplissaient de larmes et il allait les répandre dans une autre chambre. Il revenait, il

se mettait à genoux auprès de moi, il caressait ma robe, je le regardais et il disait : « Quoi, même pas cela? »

C'est un véritable drame. Cet adolescent dans la vérité de son amour a toute la science du langage amoureux. Il a le juste mot pour le juste émoi, et la duchesse passionnée de vérité, qui toute sa vie souffrit de la voir travestie ou mutilée par lâcheté ou politique, boit avide à cette source claire; mais elle voit le danger, un jour où l'enfant exalté tente de se jeter de la terrasse du château d'Amboise... :

« Mon cœur tombe » : cela dit toute la détresse de l'être noyé de néant. « Mon cœur tombe » si des mains chaudes ne le prennent, ne le tiennent, ne le pressent, douces et fortes tout ensemble. Le soir sur le coteau, ces mots m'obsèdent dans la nuit qui monte. Novembre a dépouillé les arbres et dans l'if sombre où s'accrochent quelques draperies fanées de vigne vierge rougeoyante, une chouette appelle de ses deux notes monotones quelque chose qui ne viendra pas. Les brumes flottent sur les sillons frais où les mottes nouvellement retournées brillent à

la clarté déjà nocturne, dans les champs, à la place où un adolescent passionné mettant la main sur sa poitrine disait : « Ah!... je suis perdu... Mon cœur tombe... »

Chérubin est venu, Chérubin est parti. Louise-Honorine a vu sur son petit visage tendu vers elle le masque creux de l'amour. Elle a senti dans sa main la fièvre de sa petite main... elle l'a vu s'agenouiller près d'elle, baiser sa robe et l'adorer. Cela suffit à son épreuve. Elle ferme les yeux l'espace d'un moment... Quand elle les rouvre sur le monde, ils seront secs à tout jamais.

Chérubin est parti... On dit qu'il mena une vie misérable, tomba dans tous les vices et mourut à Paris sans avoir revu celle qu'il adorait.

V

Le roi meurt, l'exil s'achève : c'est la troisième période de Chanteloup qui commence. Elle dure dix ans comme la première. L'ancien ministre revient à Paris et y reprend sa vie somptueuse. Il participe sans y croire aux intrigues que ses fidè-

les mènent pour le ramener au pouvoir. Surtout il aime, il soupe, il brille. Il ne revient en Touraine qu'à la belle saison, pour satisfaire à la mode lancée par Rousseau, Delisle et Saint-Lambert. Il traîne après lui toujours une suite de carosses. Le flot passe, la duchesse reste seule avec quelques-uns, s'attarde, demeure sans pouvoir s'arracher. « Pourquoi enterrer tant de vertu dans ce coin de Touraine? » lui dit la marquise dépitée.

Pourquoi? parce qu'ici gisent ses souvenirs : les premiers, ceux de sa tristesse consolée par cette retraite; les seconds, ceux de sa déception atténuée par ces bois. *L'autre*, celui de l'unique amour auquel elle participa dans la chasteté de son âme. Sans doute ces lieux ont perdu leur attrait de nouveauté, dont tout être et toute chose s'auréole à son apparition bienheureuse. Cette exquise nouveauté qu'avec tant de vains efforts nous cherchons à ranimer, quand le temps en est à jamais révolu. Cette nouveauté, dont la poursuite cause nos errements, nos infidélités, nos ingratitudes. Chanteloup a perdu sa nouveauté, il est fini, accompli, définitif; il ne s'agit que d'en

jouir en certitude. « Vous demandez comment je passe mon temps, toute seule? Hélas! je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il passe, que le soir est bien près du matin, que le matin commence pour moi à une heure et que je n'ai pas seulement le temps de jouer du clavecin. Ce n'est pas non plus que je sache bien employer mon temps, mais c'est que je sais bien le perdre. » Cette monotonie lui est chère et sans surprise, elle aime ce lieu de paix et de langueur où du moins le silence lui est assuré.

« Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature humaine qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphent des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse et à la folie. Il est juste de porter les chaînes que l'on s'est forgées. Il n'est pas si difficile d'être heureux. »

Dans ce temps, le duc fait élever en lisière de forêt ce monument baroque et charmant qu'on appelle la *Pagode*. Elle est l'œuvre de Choiseul, sa conception propre. Il veut immortaliser ainsi sa reconnaissance à ses amis fidèles en son exil. Cette tour de sept étages, aux balustrades circulaires et

variées, portait à l'intérieur des plaques de marbre sur lesquelles étaient inscrits les noms des visiteurs. Barthélémy avait composé une inscription qui est tout ce qui reste sur les murs.

C'est autour de la Pagode, que le jour colore diversement, de rose, de bleu ou de safran, que les sansonnets font leur ronde au crépuscule. Elle est une merveille de grâce et d'esprit, elle est aussi le geste d'un homme qui savait sentir le prix de l'amitié, comme il en était le charme.

En ce temps aussi, le duc donna à Amboise son nouveau cimetière. Jamais plus accueillant jardin ne fut offert aux séjours des ombres. On consent plus facilement à la mort en se sentant destiné à l'habiter. Le duc en fut un des premiers hôtes.

Pour ne pas mentir à sa chance, il partit à la veille de sa ruine totale et de la Révolution. Il s'éteignit conscient et souriant, très digne et très noble, en grand seigneur et en philosophe. Il avait tout pris à la vie, il achevait un beau rêve comme Maurice de Saxe.

Mme de Grammont fut son héritière naturellement, mais prudente, elle refusa le testament.

En souvenir du diamant couleur d'aigue marine que lui légua la Pompadour, il laissa à Mme de Brionne le diamant rose de sa toison d'or. La duchesse avait une place dans son tombeau près de lui...

Un carrosse l'amena à Amboise où il désirait dormir. Certains désordres marquèrent la cérémonie à cause d'une dispute de place entre les officiers de la maréchaussée et les porte-drapeaux, mais les funérailles furent belles et dignes du gouverneur de la province. Seuls y assistaient les comtes de Choiseul père et fils, le marquis de Monaco et le marquis de Castellane. La duchesse, abimée dans sa douleur, n'avait pu venir. Elle retrouva tout son courage pour accomplir son devoir. Au simple tertre veillé d'un cyprès mâle que le duc avait demandé, elle substitua un tombeau simple et grand dont elle fit les inscriptions infiniment touchantes, puis elle entreprit de payer les dettes qui s'élevaient à 6 millions. Chanteloup fut vendu.

La petite duchesse ne pouvait pas consentir un plus grand sacrifice. Cela fait, elle va vivre au couvent des Récollettes, rue du Bac, avec une domestique et un chien nommé Chanteloup. L'abbé

vient la voir quotidiennement et tous deux achèvent dans le dénuement une vie de splendeur.

Pendant la Révolution qui survient, comment la femme du ci-devant duc et ministre échappa-t-elle à l'échafaud? Le député Edme Courtois a toujours prétendu l'avoir sauvée. Elle avait été enfermée au couvent des Oiseaux, le 29 germinal an II.

On lit dans un projet d'adresse au roi Louis-Philippe par Henry Courtois, fils du conventionnel :

En remettant volontairement la dernière lettre de Marie-Antoinette dont l'existence n'était connue de personne, le proscrit [*son père*] *donna aussi une lettre de Danton qui constatait l'intelligence avec la duchesse de Choiseul pour sauver les deux victimes* (*la reine et Madame Elisabeth*). *La noble femme, quoique dépouillée de tout par les créanciers de son mari, s'était chargée de toutes les dépenses pour l'enlèvement et disait joyeusement qu'elle risquait une troisième fois sa vie. Deux fois déjà mon père l'avait arrachée à l'échafaud.*

C'était encore un hommage à la mémoire de son mari que cette conjuration. Choiseul avait fait le mariage de la reine qui l'aima et le soutint. La duchesse crut se devoir à elle jusqu'au bout, comme elle sauva et réhabilita son neveu Stainville, le naufragé de Calais. Sa vie ne fut qu'un long dévouement, mais à elle aussi on s'attacha. Ne vécut-elle pas durant la tourmente révolutionnaire des secours que lui apportait Léonard Perrault, jadis Petit-Pierre, manœuvre à Chanteloup, aidé par le duc et enrichi grâce à cette protection?

Elle s'éteignait le 3 décembre 1801, « rue de Grenel, 375e division de Lomet, de fièvre catarrhale ».

On ne sait où elle repose.

Ses suprêmes vœux et les plus chers n'ont pas été exaucés. Elle est séparée à jamais de son amour, la place est vide qui lui était destinée.

...Je viens du cimetière qui est ici ma promenade préférée. Le tombeau du duc de Choiseul est à droite, une allée de vieux ifs taillés en voûte fait le tour de l'enclos. En dehors de leur ronde est le rectangle dressé que je cherche, il est haut

de 3 m. 50. Sa base qui fut en marbre blanc est maintenant rose tendre comme les trois marches de Trianon. Les faces qui furent de marbre noir sont gris argent. Un entablement le couvre surmonté d'une pomme de pin. Démoli à la Révolution, il fut pieusement refait, et entretenu par ce Léonard Perrault qui aida la duchesse à vivre et voulut être enterré à côté de son maître sous une pierre longue. L'ombre du tombeau de Choiseul le couvre à certaines heures. Tous deux regardent Chanteloup sur le coteau découvert. Groupe touchant du seigneur aimé du serviteur reconnaissant, que vous êtes d'un bel exemple et d'une féconde contemplation!

Cela et la pagode dédiée à l'amitié, et le pavillon couleur d'ivoire construit par l'amour, font de ce lieu un unique pèlerinage où l'âme se complaît.

Dans le bourg construit des pierres du château, est une petite maison attenante aux anciennes fermes. Là, Barthelemy acheva *Anacharsis* et c'est tout ce qui demeure de tant de grandeur.

Les résultats extérieurs de l'effort humain le plus glorieux sont toujours imprévus...

De Lucullus, grand conquérant et gros mangeur, il ne demeure que le cerisier qu'il rapporta de Mésopotamie.

De la quatrième croisade qui coûta tant de vaillants hommes, l'Europe n'a gagné que le millet dont le marquis de Montferrat envoya des graines en Italie.

Si on me demande pourquoi Mithridate a remué le monde pendant quarante années, je dirai : « C'est pour que Racine conçoive la délicieuse Monime de sa tragédie émouvante. »

Les Valois conquirent l'Italie quelque jour pour que la vallée de la Loire soit illustrée de ses châteaux merveilleux.

« Les dieux décident de la chute des empires pour que les hommes fassent des chansons », dit Homère.

VI

Ce n'est pas une chanson qui reste ici, mais une comédie : *le Mariage de Figaro.*

Si les personnages qui la composent sont si vivants, c'est qu'ils vécurent. Il n'est pas un caractère, presque pas un détail de scène que nous ne trouvions chez les Choiseul, ou dans leur entourage, ou dans leur décor.

Beaumarchais connaissait le duc. Désirant entrer dans la politique, il lui avait adressé un mémoire qui commençait par ces lignes :

Si, au sortir d'une éducation cultivée et d'une jeunesse laborieuse, mes parents eussent pu me laisser une entière liberté sur le choix d'un état, mon invincible curiosité, mon goût dominant pour l'étude des hommes et des grands intérêts, mon désir insatiable d'apprendre les choses nouvelles et d'en combiner les rapports m'auraient jeté dans la politique.

Choiseul n'accéda pas à ce désir, Beaumarchais en garda quelque rancune. De plus, il partageait forcément les préventions de Mesdames filles du roi, auxquelles il apprit la musique, et qui n'aimaient pas le ministre. C'est ainsi qu'il donna à Almaviva-Choiseul cette déconcertante légèreté qu'on lui reprochait, et qui frise l'inconséquence. Pourtant ce nom d'Almaviva évoque tout un caractère d'ardeur, de vivacité physique et intellectuelle qui fut le propre du duc et lui valut ses succès et ses amitiés.

Il y a en tout ceci des indications avant les preuves que nous dénoncerons plus tard. Pourquoi le chien favori du châtelain de Chanteloup s'appelle-t-il Lindor, nom sous lequel se cache dans Beaumarchais le comte venant faire sa cour à Rosine?... N'est-ce pas une réponse malicieuse du duc qui se savait le modèle du dramaturge? et le mépris amusé où il tenait son caricatural portrait?

Figaro, c'est bien entendu un peu de Caron lui-même; mais c'est surtout et complètement le portrait vivant d'Antoine Crozat, grand-père de la duchesse. C'est sa verve de Gascon, c'est sa

souplesse de laquais, c'est sa déconcertante fortune due autant à son espritqu'à ses procédés. Beaumarchais eut sur lui tous les détails qu'il voulut par les frères Pâris, élèves du vieux partisan et amis associés de l'auteur.

La comtesse du *Mariage* fut Rosine; petite bourgeoise qui monte, elle est exactement, et d'une ressemblance qui n'est pas douteuse, Louise-Honorine avec sa tendresse, sa finesse, sa malice sans méchanceté, son esprit, ses scrupules, son amour conjugal assez exceptionnel en ce temps, assez raillé puis admiré des contemporains pour qu'il serve à désigner celle qui en fournit le modèle.

En poussant les similitudes jusqu'en leurs derniers retranchements, il y a l'étrange tic du docteur Bartolo — qu'on n'invente pas — qui est pareil à la façon si comique de parler de Gatti, hôte perpétuel de Chanteloup, et dont les invités riaient entre eux.

Il y a aussi cette Suzanne endiablée, qui est la reproduction fidèle d'une soubrette de Mme de Grammont, fort à l'usage du maître — à ce qu'on chuchotait tout bas — et ce qui est plus grave

avec la complicité de cette sœur complaisante, qui voyait là le moyen de plaire à son adoré frère et de déplaire à son abhorrée belle-sœur.

Pour Chérubin, le plus ressemblant à son modèle certain, et par son visage et par son âge et par son histoire, ce n'est pas Pierre Caron, à seize ans, amoureux de Mme Francueil, mais Petit Louis de onze ans, avec sa grâce et sa romanesque passion.

Il n'est pas jusqu'aux intermèdes villageois de la comédie qui ne soient la copie de ceux qui avaient lieu à Chanteloup sous la présidence bienveillante du duc et de la duchesse; et pour être tout à fait exacts, les acteurs devraient porter le costume tourangeau et non celui d'Espagne qui ne fut qu'un alibi.

Et maintenant Beaumarchais vint-il à Chanteloup, pour être si au fait des histoires qui s'y vivaient dans le secret de l'exil?

Son nom ne figure pas parmi ceux des visiteurs. Mais bien d'autres que nous savons y être passés ne laissèrent aucune trace, dans la correspondance des châtelains, tel Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, qui donna sa démission

d'officier au moment du renvoi de son bienfaiteur Choiseul et qui, habitant Amboise, vint souvent au château parler avec le duc des étranges choses du monde des esprits, auxquelles ils s'intéressaient passionnément tous deux.

Telle encore la marquise de Pompadour, amie très intime de Choiseul, qui acheta Menars, à moitié chemin de Paris et de Chanteloup, et qui vint voir certainement son amant dans ses terres, puisque la mémoire populaire nomme un petit pavillon démoli aujourd'hui, en plein champ, « les ruines de la Pompadour ».

Si Beaumarchais ne vint pas au château, il fit de fréquents voyages en Touraine, qu'il aima d'une particulière tendresse. Il tenta d'y installer des exploitations agricoles, des entreprises économiques; quelques lettres et mémoires conservés à la bibliothèque de l'Arsenal (manuscrit n° 7053) nous font suivre sa trace au pays de Loire. Il eut des démêlés avec un certain sieur Jean-Baptiste Arvers dont voici la cause :

Après quelques relations avec M. de Beaumarchais, lieutenant-général des chasses du roy, au sujet des affaires des sieurs de Louesne, etc...,

M. de Beaumarchais invita le sieur Arvers de lui envoyer un essay de vin de Vouvray.

Les lettres échangées entre eux portent les dates des 25 juillet, 18 août, 17 septembre 1766 et 8 et 9 juillet 1767.

Dès le mois de mai de cette année, une promesse de vente du domaine et de la maison des Verneries est passée entre Beaumarchais et Arvers :

Vers le milieu du mois de septembre suivant, le sire de Beaumarchais vint à Vouvray avec une grande apparence de vouloir terminer avec le sieur Arvers et il fut convenu au préalable qu'il serait dressé procès-verbal de l'état des domaines, ce qui a été exécuté par Me Martineau, notaire royal audit Vouvray.

Chanteloup fut acheté en 1761, Beaumarchais fait venir du vin de Vouvray qu'il connaît et apprécie en 1767, il devient propriétaire du domaine des Verneries en septembre 1767. Quelques années après 1770, il devient acquéreur d'une partie de la forêt de Chinon. La venue des Von Eych à Chanteloup est de 1770, l'exil de 1771, l'affaire de Petit Louis, la vie de campagne des

Choiseul dont les détails sont si bien notés dans le *Mariage* sont de 1774, époque de la pleine exploitation de la forêt de Chinon où Beaumarchais faisait de fréquents voyages. La représentation de sa pièce eut lieu en 1784, et il dit dans une préface :

La Folle Journée *resta* cinq ans *en portefeuille.*

Et plus loin :

...ce combat (pour arriver à le faire jouer) dura quatre ans. *Ajoutez les* cinq *années du portefeuille, que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce de voir dans l'ouvrage?* Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit *aujourd'hui n'avait pas même encore germé. C'était tout un autre univers.*

En effet, l'affaire du collier et le rendez-vous masqué de la reine datent de 1785.

Le *Mariage* est donc représenté en 1784. En défalquant les cinq années de portefeuille, les *quatre années* de lutte, les mois qu'il a fallu à l'auteur pour écrire sa pièce, nous arrivons en 1774, époque où Petit Louis remplissait les annales du pays de sa romanesque passion; époque où Beaumarchais parcourait sans cesse la Tou-

raine pour se rendre à son domaine des Verneries et à ses exploitations de Chinon.

. . . . . .

Le chef-d'œuvre de la scène française, sur ce coteau a pris naissance. Je l'emporte avec moi dans mes promenades et je ne sais si le soir je n'entends pas la voix juvénile de Chérubin chanter sa ronde amoureuse :

Que mon cœur, que mon cœur a de peine

ou si Petit Louis murmure à travers ses larmes :

...Ah! je suis perdu... Mon cœur tombe.

LE PHILOSOPHE INCONNU

Je vais souvent, en suivant le coteau qui domine la vallée de la Loire, dans un petit village qui se nomme Chandon. Je passe par le chemin des vignes pourpres, transparentes, vivantes, dans le soleil d'automne, comme si du sang vif et chaud circulait en leurs feuilles aux nervures saillantes. Sous ce ciel immense, on respire à pleine gorge un air chargé des essences de la forêt proche. Dans la coupe profonde de la vallée où le grand fleuve traîne, des vapeurs légères, roses et argentées se balancent comme une écharpe molle.

Le point final de cette course enivrante est une maison ancienne aux toits en mansardes, aux belles proportions du beau siècle, entourée d'un

joli jardin dont un if pyramidal occupe le centre. Ce n'est pas une demeure seigneuriale, non plus une ferme. Elle impose je ne sais quel respect qui donne envie de la saluer comme une vieille personne au beau regard bienveillant.

Je sais maintenant à qui appartient cette demeure. Chère à mes yeux pour sa forme et sa situation, elle devient précieuse à mon esprit à cause de celui qui la marqua de sa grâce particulière.

C'est Claude de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », rencontré dans la compagnie d'exil du duc de Choiseul. Nommé quelquefois, peu cité, rarement lu, il eût été digne pourtant d'enrichir le *Trésor des Humbles*, à côté de Ruysbroek, de Novalis, de Swedenborg. Nous aurions beaucoup appris, si Maurice Maeterlinck nous avait conduits vers lui de sa persuasive et savante parole. C'est pourtant à une phrase de lui qu'il cite, que j'ai dû de le mieux connaître.

« ...Avons-nous fait un pas de plus sur la route instructive et lumineuse de la simplicité des êtres... »

Ces quelques mots suffisent à faire aimer celui

qui les prononça. Ils expriment plus que l'âme, une voix et, plus qu'une âme et une voix, un regard posé avec tant d'indulgent amour sur le passant auquel il impose sa sympathie.

Claude de Saint-Martin naquit le 18 janvier 1743, à Amboise, d'une famille noble et pauvre. Il était le quatrième fils d'un soldat aux gardes. Son père, tenu en grande estime par ses concitoyens, fut élu maire en 1769. Sa mère mourut jeune, il fut élevé par sa belle-mère qui l'aima comme son enfant. Elle le baignait de douceur, tandis que son père, plus sévère, lui imprimait une forte discipline morale. Il fit ses études à Pont-Levoy, délicieux collège tourangeau, perdu au milieu des champs, où jadis une école musicale prit un certain renom.

Claude avait une figure charmante, des yeux grands et doux. Chétif et fluet, il dit de lui-même :

« On ne m'a donné de corps qu'en projet. »

Il voit dans cette débilité sa prédisposition aux choses spirituelles. « La divinité ne m'a donné tant d'astral que parce qu'elle voulait être mon mobile, mon élément et mon terme universel. »

Il est musicien et joue parfaitement du violon. Son père lui fit faire ses études de droit à Tours où il fut reçu avocat au siège présidial. Mais il n'entendait rien à la chicane. Un ennui mortel l'accablait durant les insipides débats où il ne put jamais savoir qui avait gagné ou perdu. Nous imaginons aisément son trouble, si nous songeons à l'indépendance de sa pensée plus tard exprimée :

« J'aime beaucoup mieux les choses qui sont rejetées que celles qui sont reçues. »

« Des vérités qui ne reposeraient que sur des témoignages ne seraient plus des vérités. »

« Il y a une vérité, mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes pour la connaître. »

Il quitte la carrière et, par la protection du duc de Choiseul, il entre avec un brevet d'officier au régiment de Foix. Ainsi est-il conduit à Bordeaux où l'attendait le « Quo vadis » des prédestinés. Il commence dès lors à s'adonner aux études secrètes qui firent la joie et le tourment de sa vie.

N'avait-il jamais été attiré, avant ce jour, par ce mysticisme séducteur, qui est à la religion ce

que l'amour libre est au mariage? Un homme à Amboise précéda son père dans les fonctions de maire; c'était Jacques-Jérôme Coullon, qui publia en ce temps un ouvrage singulier intitulé : *Clef du grand œuvre ou lettre de Sancelrien tourangeau. Dans la première, sera enseigné où trouver la manière des sages. Dans la seconde, les vertus et les merveilles de l'élixir blanc et rouge.*

Jacques-Jérôme Coullon et Claude adolescent se rencontrèrent certainement et sympathisèrent. Quand il vit Martinez de Pasqualis à Bordeaux, le jeune officier était, sinon initié, du moins averti, et il ne fut pas nécessaire de l'arrêter dans la rue, comme son condisciple Fournier, pour lui dire :

« Vous voyez marcher toutes sortes de gens. Eh bien! ils ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez. » Il flottait un air trouble au dix-huitième siècle. Les philosophes sapaient la religion, les mystiques réveillaient le merveilleux, les charlatans ranimaient la sorcellerie. Plus on perdait la foi, plus on devenait crédule. De tous côtés en Europe s'élevaient des sanctuaires dont les pontifes étaient souverains.

A Lyon, gouvernait Cagliostro; à Avignon, à Zurich, professait Lavater; à Copenhague rayonnait Swedenborg; à Strasbourg, Jacob Boehm, enfin Pasqualis tenait à Bordeaux son temple. Les convulsionnaires traversent les rues. Des sectes ayant de grandes ressemblances avec celles de Raspoutine s'établissent en différentes provinces sous le nom de « multipliants » ou « condormants » qui, sous prétexte de rites, s'adonnent à des pratiques de la plus basse sensualité. La magie est à la mode et le sceptique Lauzun se fait une nuit rosser par le diable. Barbier parle avec effroi de cette chienne appelée *Charmante*, grande comme un chien de chasse, et qui, pareille aux chevaux D'Elbersberg, compte, résout des problèmes, devine la pensée du spectateur qu'elle traduit au moyen de cartes, portant des lettres ou des chiffres.

Se détachant de ces associations secrètes et de ces pratiques puériles, Saint-Martin ne garde de son initiation que l'idée d'un univers sensible se mouvant en Dieu; la certitude de ses manifestations constantes, invisibles aux profanes; la foi en la survivance des âmes dont nous aidons le per-

fectionnement par nos œuvres; enfin une foi absolue aux livres saints, somme des sciences humaines et des promesses divines.

Certes, je ne le nie pas, ils sont lourds et obscurs, ses livres; mais à chaque page éclatent une pensée, un mot, même une strophe, qui se détachent lumineux, troublants, avec l'éclat d'une période de Chateaubriand, ou la rectitude d'une maxime de Vauvenargues. Surtout ce qui émerveille dans son œuvre, c'est lui-même, sa passion de Dieu, sa soif de Dieu, sa foi dans le progrès des hommes revenant à Dieu. Il n'a aucune affectation de vertu, aucune pose de sainteté. Il vit comme tout le monde, mais mieux que tout le monde. Il est l'hôte des plus grandes maisons : les Bourbon, les Choiseul, les Suffren, les Lusignan. Il n'est ébloui par aucun et ne veut étonner personne. Ainsi que Vauvenargues, il n'est pas dupe.

« Quelques sots se sont dit à table : nous seuls, sommes de bonne compagnie, et on les croit », dit le Lys de Provence.

« A la manière dont les gens du monde passent leur temps, on dirait qu'ils ont peur de n'être

pas assez bêtes », dit le Cygne de Touraine. Mais le premier vit solitaire, le second se prodigue. C'est que l'un ne veut que dénoncer, l'autre veut secourir. Vauvenargues est un réaliste, un moraliste, Saint-Martin est un mystique, plus même, un hermétiste. Il ne prêche pas, il passe, il parle. Il sait le bien qu'on peut faire par sa seule présence bienfaisante et forte :

« Si en présence d'un honnête homme, les absents sont outragés, l'honnête homme devient de droit leur représentant. »

Il sait que toujours et enfin le bien triomphe. A travers les luttes, les oppositions, les sarcasmes, la flamme se fortifie, remonte, avec le temps, avec l'aide du temps, son usure, et sa sélection.

« Fleuve des siècles, vous semblez ne rouler dans vos eaux troubles que l'erreur, le mensonge et la misère. Au milieu de ces torrents fangeux, à peine se trouve-t-il un filet d'eau pure, et c'est tout ce qui reste pour désaltérer les nations. »

Le philosophe inconnu est une de ces ondes fraîches et jasantes, à la suite de François d'Assise, dont il a parfois le génie souriant; de Fran-

çois de Sales, dont il a la grâce mondaine; après Fénelon et Mme Guyon, dont il a aussi les amoureuses divagations; avant M. de Maistre, il fonde la théocratie contemporaine. Avec lui, il justifie les révolutions, les guerres, les sacrifices pour la libération de l'esprit, par l'effusion de sang. Il prélude au spiritualisme de Royer-Collard; il crée la théorie du langage reprise avec gloire par de Bonald.

Je suis son ombre sur cette route qui passe devant ma maison. Je le sais, il fuyait la petite ville d'en bas, Amboise qui fut son horreur.

« Dans *mon enfer*, je ne pouvais ni en parler, ni en entendre parler, parce que tout ce qui tenait à l'esprit y était antipathique. »

Là il connut *les secousses du néant.*

Dès le dix-huitième siècle, la population était marquée d'un caractère indélébile, d'incurable incompréhension spirituelle. Commerçants enrichis, ils se hâtaient d'acquérir des charges procurant la noblesse. L'ancien séjour des rois et le voisinage des châteaux communiquaient aux bourgeois et

manants, cette envie un peu niaise des titres et des blasons. Saint-Martin, inaccessible à toute vanité et que seules les vérités profondes émouvaient, n'en pouvait supporter le spectacle navrant.

Il s'évade, il monte par le petit chemin de la Loire, ou par celui de Saint-Denis, ou par celui de Bléré; il gagne la forêt, il respire en plein ciel dans la paix des cultures et la sagesse des villages... Je le vois avec sa petite taille chétive, sa belle figure expressive, ses manières de gentilhomme et son sourire empreint du désir de vous plaire et de donner quelque chose. Il a « jeté le monde derrière lui », il s'est dégagé de la matière, il va, léger et délivré de tout métier, puisqu'il a donné sa démission; de *tout nom*, puisqu'il est le *philosophe inconnu*, « demeuré victorieux de la bête et de son image, pour posséder les harpes de Dieu ».

Une harpe, oui, c'est cela qu'il tient, dont les notes s'égrènent sur nos âmes. Va-t-il nous apprendre quelque chose? Il n'y prétend pas. Il fait mieux qu'apprendre, il réveille.

« Seigneur, fais approcher le ciel entier du

cœur de l'homme et que ce foyer brûlant lui fasse éprouver ces tourments si salutaires. »

Rien n'est pur et haut comme sa parole aux instants de sa meilleure inspiration. Il sait le langage même de ce spleen que toute âme consciente de son exil porte en elle jusque dans ses joies.

« Homme, n'espère rien si tu n'as pas divinisé ton cœur. C'est pourquoi ne parle jamais de la sagesse qu'à ceux qui l'ont déjà cherchée, ceux qui ont cru pouvoir s'en passer n'y sont pas propres. »

Sainte-Beuve a compris Saint-Martin parce qu'il a aimé Port-Royal, et parce qu'il fut celui qui écrivit *Volupté*. Chateaubriand n'en fit que sourire parce qu'il fut le poète des fastes, non le veilleur du sanctuaire. Nous saurons à quel degré de spiritualité nous sommes nous-mêmes parvenus, au degré d'émotion que sa parole met en nos cœurs. L'œuvre du « Philosophe Inconnu » est un poème en trois strophes : *l'Emanation, la Chute, la Réintégration.*

« Qu'étais-tu, homme, lorsque l'Eternel te donnait la naissance? Tu procédais de lui. Tu étais l'acte vif de sa pensée, tu étais : un Dieu

pensé, un Dieu *voulu*, un Dieu *parlé*. Tu n'étais rien tant qu'il ne laissait pas sortir de lui sa pensée, sa volonté, sa parole. » Dès que l'homme l'eut exprimée, l'homme devint le verbe vivant, le chiffre universel, le tableau d'un être infini. Il est la lampe sacrée suspendue au milieu des ténèbres du temps. Il est la fierté de la terre. Au lieu de demeurer dans sa primitive dignité, il est tombé pour n'avoir pas su manifester seulement la puissance de son créateur, mais avoir voulu l'*usurper*. Il est tombé et se débat dans l'obscurité et la confusion, enlisé de matière, ayant oublié son principe, sa fin et les moyens qu'il doit employer pour revenir à l'un et parvenir à l'autre.

« La douleur, l'ignorance et la crainte, voilà ce que nous rencontrons dans notre ténébreuse enceinte. Voilà quels sont les points du cercle étroit dans lequel une force que nous ne pouvons vaincre nous tient enfermés. Tous les éléments sont déchaînés contre nous. A peine ont-ils produit notre forme corporelle qu'ils travaillent à la dissoudre en rappelant continuellement à eux le principe de la vie qu'ils ont donné. Nous n'existons que pour nous défendre contre leurs assauts,

nous sommes comme des infirmes abandonnés et réduits à panser continuellement nos blessures. » C'est peu de dire que les éléments sont déchaînés contre nous, les frères de misère s'acharnent contre eux-mêmes. Ceux qui devraient s'aider se combattent :

« Parmi ce grand nombre d'hommes, à peine en est-il un qui se réveille pour autre chose que pour être la victime ou le bourreau de son frère. » Et cela encore serait peu si l'homme en butte aux éléments, en lutte avec ses pareils n'était encore acharné contre lui-même en s'attachant à des erreurs qu'à plaisir crée son intelligence dévoyée. « Ce serait un grand service à rendre aux hommes que de leur interdire universellement la parole, car c'est par cette voie que l'abomination les enivre et les engloutit tout vivants. »

Il est bien vrai que la confusion dont nous souffrons est toute verbale. Nous parlons tous le même langage, mais nous ne donnons pas aux mots le même sens. Il semble qu'en ces signes as-

semblés pour nous donner la clé du monde invisible réside cet esprit malicieux et fuyant qui dit :

« Tu voudrais avoir mon âme, mon manteau même t'échappera. »

C'est à un morceau de défroque que nous attachons notre vie. C'est en cette loque que nous enveloppons le plus précieux trésor. Nous confions nos intérêts, nos secrets, nous engageons nos serments, nous dédions nos orgueils et nos enthousiasmes à des mannequins, à des apparences, étonnés qu'ils nous déçoivent ou nous trompent, faute de savoir l'origine sainte des mots et leur hermétique signification.

Ainsi, tout ce qui fait l'objet de notre envie ou de notre respect n'est qu'une déplorable relativité. Défiants avec nous-mêmes, nous fixerons Dieu sans cesse pour que ses perfections servent de norme à nos sentiments; nous jetterons continuellement les yeux sur sa science, pour que nous ne nous persuadions pas savoir quelque chose. Sur sa justice, pour ne pas nous croire irréprochables; sur ses vertus, pour ne pas penser que nous les

possédons. Lui seul est, et tout ce que nous savons n'est qu'un reflet de sa loi inscrite en nos cœurs à la naissance des âges, et dont nous pouvons, aux meilleurs jours de grâce, entrevoir quelques lueurs vacillantes.

« Doctrine humaine, doctrine humaine, laisse aller mon peuple pour qu'il puisse m'offrir ses sacrifices. »

Abaissons-nous jusqu'à toucher le sol, c'est l'humilité qui fait notre force.

«...C'est qu'alors tu laisses régner le principe et que toute ta force vient de lui. »

Respectons-nous pour ne pas encourir le châtiment qui n'est pas celui que les hommes enseignent, mais un autre plus terrible dont ils nous eussent menacés...

« ...S'ils eussent été assez sublimes pour dire aux hommes que ce principe, étant amour, ne punit les hommes que par l'amour, mais en même temps que, n'étant qu'amour, lorsqu'il leur ôte l'amour, il ne leur laisse plus rien. »

On croit lire les pages brûlantes des *Torrents* de Mme Guyon, tandis qu'on voit la source des attendrissements de certains rêveurs russes. Toute

la théorie des passions bien conduites de Vauvenargues est là développée et magnifiée. Et n'est-ce pas encore un peu M. Bergson avec son retour à l'instinct auquel il n'a pas osé ou pas voulu donner son véritable nom?

Ici s'arrêtent les similitudes, peut-être les influences. Le philosophe inconnu, qui a proclamé sa croyance aux lumières naturelles de l'homme, souvenir de son origine et aspiration vers son principe, reconnaît toutefois leur impuissance à agir seules. Il lui faut un secours. Il dit « l'amour », mais ajoute « la prière » de l'homme sont plus forts que sa destinée.

« A tous les moments de sa vie, l'homme a besoin de se sauver. Aussi a-t-il vu entrer dans ses abîmes un libérateur universel et qui ne se reposera jamais. »

« Tu le pries, sois confiant dans le succès de ta prière quand même tu serais assez faible pour mal prier, n'y aurait-il pas l'amour qui prierait pour toi? »

Si forte est sa foi dans la foi, si grande sa confiance aux puissances magnétiques de l'âme en

état de prière et d'amour, qu'il a peur tout à coup de la mal diriger, en défiance de son jugement imparfait, par scrupule de se voir usurper à son tour le pouvoir divin, en imprimant à l'avenir un mouvement contraire à son avancement spirituel.

« Si l'homme ne veille sur les désirs de son âme et sur sa prière même, il peut augmenter son infortune parce que les désirs de l'homme sont puissants et que leur force peut faire obtenir. »

Du fond de l'Inde sacrée, la voix de Siddartha s'était aussi faite impérative contre les souhaits et les supplications :

La douleur la plus précise
Vient du désir qu'on réalise.

Du fond de sa misère où tant d'orgueil l'avait fait descendre, Oscar Wilde a bien su marquer le même regret :

« L'avenir a deux façons de nous décevoir : en réalisant nos vœux et en ne les réalisant pas. »

Nous prions pour écarter la douleur, mais la douleur est le signe de notre perfectionnement,

L'éviter par lâcheté, c'est nous frustrer de son bénéfice. Le philosophe inconnu, s'élevant de plus en plus sur les ailes de la foi, s'écrie donc :

« J'ai dit quelquefois à Dieu : combats contre moi comme l'ange contre Jacob, jusqu'à ce que je t'aie béni. »

La prière est un acte, et cet acte agit dans l'espace. Combien plus précise sera notre influence dans le temps, sur ceux qui procèdent de nous : nos enfants?

« Tout acte de notre part qui n'a pas l'aveu de la nature et de l'ordre, augmente encore les maux et les souffrances attachées à la condition de notre malheureuse postérité. »

Il dit aux frères :

« Tous les hommes ressentent les maux de leurs semblables. Un homme qui fait le mal à un autre homme en fait à tous ceux qui le voient, à tous ceux qui le savent. Ainsi le droit naturel l'oblige à défendre, à secourir, à protéger le faible contre le fort. La douleur que nous cause la vue du faible opprimé est un ordre que la nature nous donne pour courir à son secours. »

« L'âme du malheureux est une espèce de cen-

tre où se réunissent en quelque sorte toutes les âmes des autres hommes, pour souffrir tout ce qu'il souffre. »

Sa sympathie va plus loin encore, elle dépasse les hommes, elle dépasse la terre, elle va jusqu'aux astres, à la ronde desquels il participe.

« Quelle surprise, dit-il avec certitude, pour ceux qui dans leur passage terrestre auront méconnu la gravitation universelle!

« ...L'univers est une grande fable, qui doit faire place à une grande moralité.

« ...L'univers est un organisme dans lequel la terre occupe la place élue et expressive, comme les yeux dans un visage. Le regard de ces yeux, c'est l'homme, l'homme évolué, *le héros*, plus spécialement l'agent de la divinité et dépositaire de quelque vertu de l'unité. »

Et nous voilà bien près de la pensée de Carlyle, dont nous pourrons désormais admirer l'expression, mais non la nouveauté.

Pour nous élever de l'état de dégradation où nous gisons jusqu'à la perfection à laquelle il faudra nous confondre, notre éphémère vie ne

suffit pas. Bien des cycles doivent être parcourus. Nous avons l'éternité pour nous mouvoir, dans laquelle la mort n'est qu'une *promotion.*

« Je dirai qu'à la mort, les criminels restent sous leur propre justice, que les sages sont sous la justice de Dieu, et que les réconciliés sont sous sa miséricorde. »

Nous avons l'éternité pour nous mouvoir, nous avons l'exemple du Christ pour nous rassurer. Et nous avons encore quelque part autour de nous peut-être des âmes errantes qui nous protègent et gémissent dans le vent du soir sur notre ignorance et notre perversité.

« ...Je pleurerai, mon Dieu. Je pleurerai, jusqu'à ce que j'aie pu persuader mes frères que Dieu seul peut nous consoler. »

Heures douces, heures graves et délectables que celles où j'ai cheminé en compagnie de cette ombre, sur ces chemins de Touraine, aux clartés assorties à son âme douce! La terre, sous mes pas, semblait avoir la palpitation d'une tempe sous la main. Tout m'a semblé divinisé, et dans les allées du cimetière d'Amboise couvertes d'ifs centenai-

res comme des piliers et des voûtes gothiques, dans ce cimetière qu'il aimait, j'ai mieux compris l'allègre chant des oiseaux sans terreur sur les branches au-dessus des tombes.

Le philosophe inconnu n'y repose pas. Il est mort en 1803, le 13 mai, à Aulnay, dans cette vallée aux loups où vécut quelque temps Chateaubriand, et où Latouche fut aimé de Valmore. Il est mort et nous laisse ses livres sans confidences sur son cœur. Aussi bien n'a-t-il eu que la passion de Dieu. Sa vie chaste est satisfaite d'avoir pu deux fois l'adorer à travers ses créatures indignes.

« Il y a deux personnes en présence desquelles j'ai senti que Dieu m'aimait... »

O doux poète, faites, du lieu où vous attendez votre retour parmi nous, faites que nous n'en rencontrions qu'une, une seule et que ce soit pour la vie!...

LE BEAU LYS DE PROVENCE

Je n'oublierai jamais ce jour élu où, dans ce printemps provençal, je suis allée au château de Vauvenargues. Pour parfaire un moment, il faut bien des circonstances favorables, dont une manquant abolit toutes les autres. Si j'allais évoquer le beau visage du jeune homme dont le seul souvenir est une élévation, il fallait que ce soit en cette lumière propice, un peu voilée comme son ardeur disciplinée, cette lumière qui réchauffe sans brûler et éclaire sans éblouir. Il fallait que ce soit au temps des genêts dont les buissons dorés, au long des routes blanches, de place en place fulminent, comme des candélabres aux mille flammes, un jour de cortège ou de procession.

Il fallait que ce soit au temps des lys penchés sur leurs tiges fragiles, qui tendent aux pèlerins enivrés déjà de leur pèlerinage, leur coupe trop pleine.

Jusqu'à ce jour, j'admirai Vauvenargues. Je l'aime maintenant. Je l'aime pour l'avoir compris, pour avoir respiré l'air de sa vallée natale sévère et belle dans le cirque grandiose des monts qu'il voulut dépasser; pour avoir franchi le seuil de son château qui lui ressemble.

Il est posé comme un coffret sur le coussin d'une petite colline isolée entre deux pentes verdoyantes. Il surgit, à la fois discret et dédaigneux au tournant de la route submergée des verdures de mai, et c'est justement ce 28, bien par hasard, l'anniversaire de la mort de celui qui y naquit. Les murs sont crépis de roux, couleur de chair hâlée, couleur de miel doré fait du suc parfumé des fleurs méditerranéennes aux violents aromes. Il est flanqué de deux tours rondes, couvert d'un toit plat en tuiles roses, et regarde en une trouée splendide les plans successifs des Alpes déclinantes noyées de brumes mauves. Une muraille haute avec ses quatre tours de guet l'entoure. Nous gra-

vissons le chemin tracé sur les fossés comblés que bordent les cyprès nobles, et nous voici sur la terrasse aux parterres fleuris de géraniums roses. La façade a neuf fenêtres ; la porte monumentale s'orne d'un fronton Renaissance, porté de deux colonnes médicéennes. Un large escalier y accède par une terrasse aux balustres de pierre. L'écusson qui la domine n'est pas celui que je voulais « fascé d'azur et d'argent de six pièces au chef d'or », mais des armes étrangères : celles des nouveaux venus, qui s'arrogent bien imprudemment le droit de porter un nom que leur interdit le conseil d'Etat de 1865. Mais on me dit que seule une orpheline habite le château; on me dit qu'une chambre est close où elle mure un souvenir tragique, et ces détails ajoutent à la mélancolie du souvenir. Ce lieu est-il prédestiné à n'abriter que des nostalgies inguérissables?

Le vestibule est vaste. Les murs sont couverts de bois de cerfs et de sabots de biches, témoins des plaisirs barbares des hôtes successifs. Nous traversons la salle des gardes, quelques chambres nues. Rien ne témoigne du passage du jeune homme illustre, rien, sinon la ressemblance de son

âme avec la sévérité de l'architecture et la noble simplicité des plans. L'ascension de son esprit ressemble à cette rampe de pierre blanche qui, du sol au faîte, en belles lignes simples, monte en deux élans vigoureux dans la belle lumière des hautes fenêtres.

⁂

C'est à son retour de Bohême, venant d'Arras, où il vécut quelque temps après le désastre de Dettingen, que je l'évoque, en décembre 1743. Il est vêtu de drap gris doublé de bleu qui ressort dans les retroussis, les parements et le collet. Les boutonnières sont bordées de soie d'or et les brandebourgs orange. Il est beau toujours, et plus encore dans la mélancolie que voile son visage, mais ses jambes sont lourdes des plaies que lui fit le froid de l'affreuse campagne. Il a vingt-huit ans, et son corps est brisé, son esprit mûri, son cœur endolori. Seule son âme plane, plus dégagée et plus sereine, allégée du poids de ses espoirs. Il va pour toujours quitter son uniforme que sa mauvaise santé ne lui permet plus de porter, et, avec cette défroque défraîchie, il dépouille l'ap-

pareil inutile de la gloire dont il ne garde que l'idée exaltante, préférant, désormais, ce qu'elle mérite à ce quelle donne; et plus que ce qu'elle mérite, ce qu'elle ajoute à l'âme qui la désire. Quand il s'engagea dans le régiment du roi, c'était dans l'espoir de récompenses plus effectives. Ivre des pages de Sénèque, il courait à perdre souffle sous cette terrasse trop étroite pour son élan. Quelques années d'expérience lui ont appris que les champs apparemment illimités offerts à notre action, avaient aussi des balustrades tôt atteintes, dont les piliers sont l'indifférence des hommes, pour ne pas dire leur haine. La gloire, comme en ce temps il la voulait, était l'allégorie séduisante que les anciens brossent à grandes fresques. Il vit aux camps de Bohême son vrai visage de famine et d'injustice dans l'horrible charnier qui profite au plus adroit, en dépouillant le plus brave. Il sut les tracasseries, les misérables discussions des chefs; il connut l'absolu désintéressement du roi.

Louis XV était bien plus inquiet du renvoi de Mme de Mailly et de l'avènement de Mme de la Tournelle que de tous les désastres du monde.

« Le contemporain mollement couché dans une chambre tapissée, invective le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord du fleuve et veille en silence sous les armes, pour la sûreté de l'Etat. » C'est tout ce que le jeune officier note. Pas de récriminations, pas de blâme; une constatation... un degré gravi dans la dure ascension de la vérité. Même pas une révolte, réaction naturelle d'une foi trop complète... Il ne l'abjure point... il la dépouille de toutes ses illusions mensongères et l'affirme à nouveau dans la nudité de son dogme... et la sévérité de sa loi, qui ne promet aucune récompense à son accomplissement nécessaire.

« Le vice fomente la guerre, la vertu combat : s'il n'y avait aucune vertu, nous aurions pour toujours la paix... »

La vertu combat, la vertu s'oppose. Phare lumineux au milieu des flots, battu par eux, et les illuminant quand même. Quel bienfait nous est cette parole à l'heure où les esprits découragés et las se voient submergés et vaincus par l'horreur d'une humanité en opposition constante à la Beauté, à l'Amour...

« ...Je veux que la gloire nous trompe. Les

talents qu'elle nous fera cultiver, les sentiments dont elle remplira notre âme, répareront bien cette erreur. Qu'importe que si peu qui courent la même carrière la remplissent, s'ils cueillent de si nobles fleurs sur leur chemin, si, jusque dans l'adversité, leur conscience est plus forte, plus assurée que celle des heureux du vice. » Ce qu'un tel esprit se propose, c'est une carrière sans borne, celle de la perfection. Ce qu'il hait seulement, c'est la faiblesse, et le désespoir qui en est l'effet immédiat. Ce qu'il souhaite, ce sont les circonstances défavorables. Elles seront pour lui des servantes dociles préposées à le contredire pour lui fournir des occasions de victoires. Ainsi disposé, n'appelait-il pas la douleur? N'était-il pas un mystique sollicitant les épreuves pour se purifier et s'orner de mérite?... Il a disposé son cœur comme un jardin qui attend, pour être fécondé, la divine rosée des larmes.

⁂

Aix est tout près d'ici, avec ses beaux palais déjà vénitiens, ses balcons orfévrés, ses fontaines

inlassables. En ce temps-là, M. de la Tour, intendant, accuse en cette ville 20.000 habitants et tant de richesses qu'il confie au duc de Luynes qu'à elle seule la Provence donne au roi tous les ans 700.000 livres de don gratuit et autant de capitation. Le duc de Villars séjourne dans un gouvernement, tout prêt à flatter la noblesse provinciale en lui permettant d'entrer au parlement avec son épée, ce qui n'était pas en usage. Le jeune marquis a bien des opportunités pour se distinguer et bien vivre. Fauris de Saint-Vincent, délicat comme lui, ne peut-il pas l'intéresser à ses collections d'antiques? N'eût-il pas découvert une compagne de bonne maison plus riche que lui que ses mérites eussent attachée?

Le jeune homme est dépris de ces apparences fallacieuses. Aucune tentation n'a prise sur son âme ascétique... La nature... les fêtes... le mariage... ce sont choses fugaces comme ce printemps exalté... il en a dépassé les rives... il ne sait jouir que des âmes.

« Je hais le jeu, comme la fièvre, et le commerce des femmes, plus que je ne puis le dire. »

Aussi le prince de Ligne se lamente : « Si La Bruyère avait bu, si La Rochefoucauld avait chassé, si Vauvenargues avait aimé, ils auraient mieux écrit. »

Jugement frivole et mensonger. Pour boire, chasser, aimer comme il l'entend, bien d'autres étaient prêts qui ne surent rien devenir, les vices n'ajoutent au génie que s'il les surmonte. Vauvenargues n'eut pas à les dominer, il ne les a jamais connus. Sa ligne d'horizon est si haute que pour l'atteindre nous devons survoler la terre. Si Vauvenargues avait aimé?... Il a aimé, non comme pouvait l'entendre un jouisseur comme le prince de Ligne, il a aimé puisqu'il a placé dans le cœur, à l'exclusion même de l'esprit et de l'étude, la source de toute action, et le mobile de toute grandeur. Il a aimé de toutes les forces de son âme passionnée une autre âme en qui la sienne croyait se reconnaître, il a aimé d'une tendresse pieuse et exaltée son ami de Seytres tombé devant Prague à dix-huit ans. L'éloge qu'il lui consacra n'est qu'une lamentation funèbre, où se module un cri d'une beauté comparable à celle d'un chœur antique. Un cri qui ne peut jaillir qu'une fois et

laisse le cœur qui l'exhala à jamais béant devant la mort dont les ombres l'emplissent.

« Ainsi donc, Hippolyte, j'étais disposé à survivre à notre amitié, quand j'espérais qu'elle adoucirait tous les maux et tous les ennuis de ma vie jusqu'à mon dernier soupir. »

« ...Son aimable expression prévenait tous les cœurs pour lui, et quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de sa nature... Tantôt on remarquait en lui quelque chose de dégagé et comme au-dessus du plaisir même, tantôt il semblait qu'épuisé, desséché par son propre feu, son âme abattue languissait de cette langueur passionnée qui consume un esprit trop vif... Hippolyte, cher Hippolyte, est-ce toi que je vois dans ces tristes débris?... Je t'aimais vivant, et je te pleure au tombeau. Va, je porte au fond de mon cœur une loi plus juste et plus tendre... Ta vertu méritait un attachement éternel, je lui dois d'éternelles larmes... Qui s'est consolé n'aime plus... nulle consolation à qui aime au delà de la mort. »

Ce fantôme va l'accompagner, témoin taciturne de ses pensées, juge de ses actes, inspira-

teur de sa doctrine. Il recrée son visage dans la perfection du souvenir... et son image est plus vivante que dans les veillées du camp, lorsqu il formulait pour lui ses conseils à un jeune homme ou parlait des *Maximes* dans leur jaillissement sincère.

⁂

Je vois Vauvenargues errer dans ce jardin accompagné du fantôme cher. Je le vois accoudé à cette balustrade, je le vois à cette fenêtre. Le climat langoureux aggrave sa nostalgie... Ces parfums, qui eussent grisé le jeune homme ravi aux joies de la terre, l'importunent et le désespèrent. Nos regrets s'augmentent de la félicité des lieux où nous les portons. Il nous faut une solitude assortie à nos tourments. La joie des choses insulte au désespoir des êtres. Vauvenargues veut fuir; il sollicite une place dans la diplomatie, il écrit au roi, il écrit au ministre. Mais le roi et le ministre n'ont que faire d'une requête qui ne s'appuie d'aucune recommandation. Qu'est, pour eux, ce petit noble de province lointaine, sans parents à la cour, sans ami au pouvoir? Sa requête demeure

sans réponse. Seul Voltaire, à qui il avait écrit, sait discerner en lui la pure flamme et le rare mérite. Sa divination justifierait seule le culte que nous lui devons. Le dédain des médiocres pour le génie qu'ils méconnaissent, donne la mesure de leur néant.

Les Amelot et les Biron demeurent à jamais taxés d'indignité pour avoir été vainement sollicités par un Vauvenargues... Cependant, le poste est obtenu pour lui par Voltaire. Il va partir quand une petite vérole maligne lui ravit le peu de forces qui lui restait, affaiblit sa vue et marque son beau visage!...

Ah! qu'il a dit imprudemment : « Je veux que la gloire nous trompe!... » Nos désirs sont les ordres du destin. Si, bravant le sort, il quitte quand même le château doré pour courir à Paris la carrière des lettres, ce sera pour solliciter d'autres désespoirs, mais ce sera aussi pour atteindre sa couronne, en dépit des siens et de lui-même à qui ce pis aller semble une déchéance. Pourtant n'a-t-il pas entrevu à travers les préjugés qui l'aveuglent que là est sa place... et là sa tâche... et là sa gloire, quand il trace d'une main ferme cette

pensée déjà émersonienne : « Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie », et celle-ci presque de Saint-Just : « Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes pour éviter un plus grand mal : la servitude... »

Il dit adieu, en mai 1745, à son toit rose... à ses oliviers... à Sainte-Victoire... aux lauriers et aux lys... Il vient à Paris, dans l'étroite rue du Paon, à l'hôtel de *Tours*, dans une petite chambre trop grande encore pour sa solitude. Il sort à peine, voit peu de monde. A la Cour, on ne le connaît pas. Dans les salons célèbres, qui font les réputations, on l'ignore. Au café Procope, à peine sait-on son nom. Il demeure caché et travaille en silence avec son compagnon fidèle, Hippolyte, qui sans cesse l'appelle par delà la tombe où il l'attend. Il savoure sa désuétude en une volupté que les formulaires appellent du beau nom de *délectation morose*. Il se sent impropre à des fréquentations dont il juge la bassesse. Il n'est dupe de rien et ne sait concéder. Des gens du monde il sait la sottise, des gens de lettres il sait l'insuffisance. Il a mis son idéal de style au niveau de son idéal

de pensée; le clinquant ne l'éblouit pas, le sophisme ne le trompe pas... Il est bien près de mourir, ne sachant plus accéder à aucun mensonge.

« Quelques sots se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons de bonne compagnie; et on le croit... »

« Je ne peux ni estimer, ni haïr ceux qui n'ont que de l'esprit. Souvent fatigué de cet art qui domine aujourd'hui, je dis en moi-même : si je pouvais trouver un homme qui n'eût point d'esprit, qui parlât seulement pour exprimer les sentiments de son cœur!... »

« J'accorde moins que vous aux gens de lettres. Je commence à m'apercevoir que la plupart ne savent que ce que les autres ont pensé, qu'ils ne sentent point, qu'ils n'ont point d'âme, qu'ils ne jugent qu'en reflétant le goût du siècle et les autorités, car ils ne percent point la profondeur des choses... »

***

Son livre paraît, inaperçu, à peine signalé... Sa vue baisse, ses créanciers l'obsèdent... Il va mou-

rir et note son état avec une inflexibilité toute stendhalienne. Il ne se plaint ni ne condamne... il constate, il sourit, et Voltaire, pour la seule fois de sa vie sans doute émerveillé sincèrement, s'écrie : « Vous êtes l'homme que je n'osais espérer, je vous conjure de m'aimer. »

Et Marmontel témoigne devant ce mourant misérable, que sa misère n'atteint pas : « On n'osait être malheureux devant lui. » Mais lui qui se sait prédestiné dans le silence pour la postérité parfaisait son message.

Ce ne sont que quelques pages... Des grammairiens entêtés de vétilles s'acharnent à leur forme... Par delà les contours des phrases et les mots rejoignant la pensée qui souvent leur échappe... c'est une âme qui s'exprime, et l'âme qui l'écoute a compris son langage. Elle dit : Aimez, tout vient du cœur... aimez, seule la passion est féconde... aimez, seul l'enthousiasme délivre... Aimez, mais que votre amour ait sa source dans votre âme... que votre connaissance ait sa racine dans votre âme, que votre ambition ait son siège dans votre âme... Tout ce qui s'accomplit de mal ici-bas vient de cette erreur qui nous fait placer

notre centre de gravité ailleurs qu'en la profondeur sainte de nos vies... en nos âmes... gouttes d'éternité... peut-être poussières de divinité!...

Comme on la comprend, la parole d'un de ceux qui l'ont entendu formuler sa pensée d'une douce voix chaque jour plus éteinte, chaque jour plus sublime : « Il tenait nos âmes dans sa main! » Le 28 mai 1747, le beau Lys de Provence mourait à Paris, et naissait à l'immortalité.

AMOUR TRAGIQUE
AU SIÈCLE DES FRIVOLITÉS

Il advint à Paris, en 1737, une histoire qui fit grand bruit et que les mémoires nous racontent avec effroi : c'est l'aventure de Mlle de Moras et de M. de Courbon. C'était le temps du prince de Ligne, de Richelieu, de Choiseul alors comte de de Stainville. Le temps des amours de Louis XV avec les trois sœurs qu'il admit successivement sinon conjointement à ses faveurs. C'était le temps

où Nivelle de la Chaussée, dans son *Préjugé à la mode*, dénonçait le ridicule du mari qui ose aimer sa femme, tandis qu'il est d'usage de l'ignorer dans sa maison où il laisse sa place volontiers à qui veut la prendre. Une jeune personne de 13 ans dont la richesse fait l'envie de plus d'un duc, et la beauté la convoitise de plus d'un marquis, décide d'épouser un homme de petite noblesse, pauvre et de 25 ans plus âgé qu'elle. Cela, à la suite d'une évasion de couvent romanesque, de coups de pistolet et de sommations royales. Voilà bien matière à scandale. Mais ce qui le doublait, c'était que cette jeune fille, presque enfant, prétendait à cette mésalliance uniquement parce qu'elle estimait, honorait et aimait cet homme à l'exclusion de tous les fantoches chamarrés dont on voulait encombrer sa vie. Il n'est pas bon de vouloir insulter au vice contemporain et général. La raison fait scandale chez les fous. L'inconduite n'est, en somme, qu'une conduite différente de celle des autres. La petite pensionnaire paya cher la volonté de faire son bonheur avec des éléments réprouvés.

Mlle de Moras était fille d'un agioteur : Pei-

renc de Moras, qui avait gagné au « système » plus de 600.000 livres de rente, avec deux ou trois millions d'objets mobiliers. Elle naquit en 1724 et parfaisait son éducation au couvent de la Consolation à Paris, rue du Cherche-Midi, dont Mme Daunay était supérieure.

Charles-Angélique de Courbon-Blainac, capitaine de cavalerie au régiment de Clermont, était né en 1699 et n'avait que 800 livres de revenus. La différence d'âge et de situation était en effet considérable. Pourtant M. et Mme de Moras accueillent le comte avec amitié. Il a beaucoup de bonté et de douceur dans les mœurs. Il vit avec sa vieille mère, ne fait pas de dettes; rend même service à des parents pauvres. Il a l'estime générale qui, à cause de sa médiocrité, ne se ternit d'aucune envie. Cette médiocrité même semble le mettre hors de toute intrigue en annihilant son mérite. C'est pourtant ce mérite qui séduit la jeune fille. Nous ne saurions mieux faire que de transcrire la lettre qu'elle envoie à sa mère pour lui révéler son amour, et lui expliquer sa conduite. Lettre qui dénonce dans cette enfant de 13 ans une singulière maturité d'esprit, une

grande générosité de cœur, et un jugement dont beaucoup de femmes de 50 ans ne sont pas souvent capables :

« ... Maman, depuis que je sais que le sort d'une jeune fille est de se marier, j'ai toujours désiré trouver dans le mari que je prendrai, certaines qualités et certains défauts. Je voulais trouver en lui un fond d'esprit et de raison; pour cela je le voulais d'un âge mûr; je voulais qu'il eût de la générosité sans prodigalité, de la douceur avec de la vérité. Par conséquent, ni compliment ni adulation. Je lui voulais assez de simplicité pour ne pas se faire un mérite de la naissance, sans me soucier que son rang fût plus ou moins brillant; mais je lui voulais surtout de la bonté et de l'humanité qui lui fissent un plaisir réel du bien et des peines qu'il ferait aux gens à qui il serait à portée d'être utile. Je voudrais qu'il ne fût ni ivrogne, ni joueur, ni galant de profession; point bavard, point sournois, qu'il fût capable de connaissance et d'amitié et qu'il en prît pour moi sur la connaissance qu'il aurait été à portée de pren-

dre de mon caractère, comme de mon côté, mon projet était de n'épouser personne sans le connaître. Voilà ce qui m'occupait depuis longtemps. »

Elle veut, en somme, et c'est tout à sa louange, trouver le contraire de ce qu'elle voit chez les autres, et autour d'elle. Elle n'est déjà plus dupe d'aucune vanité et ne désire rien de ce qui fait l'envie des filles de son âge. Son instinct l'avertit de ce qui est le mieux : elle le veut avec passion. Ainsi disposée, elle rencontre dans sa famille le comte de Courbon, âgé de 38 ans. Je veux croire que son physique prévenait en sa faveur, mais ce sont surtout les traits remarquables qu'on cite de lui qui l'émeuvent. Il passe trois semaines dans sa maison et, profitant de la liberté que lui donne son enfance, Mlle de Moras l'étudie avec attention. Sentant grandir en elle le goût qu'il provoque, elle désire trouver en lui les défauts qu'elle réprouve. Mais tout est parfait dans son caractère, elle s'abandonne alors à son penchant avec ravissement.

Les parents et le capitaine lui-même sont certes bien loin de se méfier; si loin qu'on permet à ce dernier d'aller voir la jeune fille au couvent et qu'il lui fait de nombreuses visites. Y eut-il contagion? et la passion de l'une gagna-t-elle l'autre? Vit-il là, avec l'amour qui s'offrait, l'occasion d'un beau mariage? Il est dans tout amour une minute laissée à notre responsabilité, une minute décisive où nous sommes libres d'accepter ou de rejeter l'avenir. Après, il est trop tard, et nous devons résolument fermer les yeux sans regret, nous sachant désormais esclaves de ce que nous n'avons su dominer.

Le comte de Courbon protesta plus tard de son innocence. Quoi qu'il en soit, il vit ce qui n'échappa nullement aux parents qui interdirent bientôt ses visites. Cette rigueur blesse l'amoureuse, cette défiance la pique. Elle sait qu'une jeune fille est soumise aux siens et doit aveuglément accéder à leur choix. Mais elle n'accepte pas cette exclusion.

« J'ai pensé, continue-t-elle d'écrire à sa mère, qu'il fallait faire en premier lieu le bonheur de

ma vie... Pour faire le bonheur de ma vie, j'avais besoin de quelqu'un dont le caractère se mariât avec le mien; que je pusse aimer, en qui j'eusse de la confiance et qui pût être reconnaissant de mes sentiments et de mes soins par sa disposition à m'aimer. J'ai trouvé tout cela en M. de Courbon, tel que je le souhaitais... Que s'il a peu de bien, j'en ai assez pour lui et pour moi, si ce n'est pour vivre dans le faste et l'opulence, du moins dans l'aisance et les commodités. Du reste, j'en ai assez entendu parler, et en ai assez tiré mon profit, pour savoir que le bien du mari et celui de la femme ne décident point du tout de l'aisance de la femme, puisqu'elle dépend de la part que les maris font à leurs femmes de leur revenu. Le caractère de M. de Courbon m'a rassuré sur cet événement. Un homme qui sacrifie son revenu et peut-être son fonds pour l'utilité et l'éducation de parents éloignés; qui se fait un plaisir véritable d'être médiocrement vêtu, d'aller en fiacre pour les nourrir et les instruire, ne laisse pas une femme qui lui a fait sa fortune dans la disette et la pauvreté pour satisfaire à quelque fantaisie. »

C'est fort bien raisonné, et des parents d'une autre qualité eussent compris ce langage. Mais un agioteur a d'autres conceptions de la vie, et ce n'est pas pour faire sa fille unique seulement petite comtesse de Courbon qu'il a gagné tant d'argent. Cette enfant romanesque doit être au plus tôt fixée, et des négociations s'engagent avec le duc de... Entêtée de logique et de bonheur, elle ne veut pas entendre parler de lui. C'est Charles-Angélique qu'elle veut, non seulement parce qu'elle l'aime, mais aussi parce qu'elle est convaincue qu'il fera la satisfaction des siens.

« ... C'est votre ami, c'est de tous les hommes que vous connaissez, celui dont je vous ai ouï dire le plus de bien. Vous m'avez entretenue si souvent de ses qualités que j'ai cru que vous vous feriez un plaisir de faire sa fortune en faisant ma satisfaction. Et je puis dire que je tiens de vous les sentiments que j'ai pour lui. »

Pauvre petite illusionnée, elle ne savait pas la

différence qu'il y a entre l'opinion qu'on se fait d'un être et celle qu'on se fait de sa puissance. Le mérite n'a jamais servi personne, s'il n'est doublé de la fortune ou de l'énergie qui l'imposent. Il est plutôt pour le malheureux qui en est pourvu, une entrave à son élévation. Que peut une conscience pure, tandis que l'ambitieux doit être prêt à toutes les compromissions!...

Cette vertu de M. de Courbon, on voulait bien la louer, mais non s'en embarrasser. La petite sotte a confondu, on allait l'en punir. Elle refuse d'épouser le duc de..., on l'y forcera. A quoi sert le roi, sinon à marier malgré eux les filles de sa bourgeoisie fortunée aux fils de sa noblesse ruinée? Il n'y a pour Mlle de Moras aucun espoir que la fuite. Elle décide donc de quitter le couvent, d'aller en Poitou rejoindre, à Roche-Courbon, l'homme qu'elle aime, et à qui elle demandera secours. Du moins si son audace ne réussit pas, le scandale qu'elle provoquera mettra une barrière infranchissable entre elle et de nouveaux prétendants. Ainsi sera-t-elle fidèle à son amour.

« ...Je vous le dis en tremblant, je vais trouver M. de Courbon, lui apprendre mes sentiments pour lui et l'état d'où je le tire, lui offrir ma main, mon cœur et ma fortune.

« ...Beaucoup de gens nous condamneront, d'autres nous approuveront, il en sera comme de toutes les choses de la vie.

« ...J'aime, voilà le crime qui vous offense. Du reste, maman, ne regardez pas mon attachement comme un sentiment fragile. Il y a dix-huit mois que je l'éprouve dans le silence. Il est en moi comme ma vie, il ne s'en effacera qu'avec elle, et ce sentiment, que vous nommerez sûrement de l'amour, n'en est pas cependant. Je le crois du moins, il ne répond point du tout à l'idée que j'en ai; mais une estime forte, une amitié vive, une conformité qui souvent m'a surprise, de caractère, de goût, d'opinion qui me donne de l'estime pour moi-même, m'assurant qu'il m'aimera, me donnant la conviction que je suis faite pour lui et que je ne puis être heureuse qu'avec lui. Je sens que si c'était de l'amour, j'aurais la pudeur de m'en taire; je serais honteuse de le découvrir et je ne l'irais point offrir sans être désirée. »

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la profondeur des sentiments d'une enfant si jeune, sa vérité, sa justesse ou de l'énergie qui lui fait exécuter son projet une fois qu'il a été conçu. On doit blâmer une révolte quand elle s'oppose à l'accomplissement d'un devoir. Il faut l'admirer, si elle refuse de participer à la sottise des préjugés, à l'injustice des lois en usage qui se modifieront d'ailleurs avec les siècles. Mlle de Moras, qui sut discerner le vrai mérite au siècle des frivolités et du mensonge, devrait être mieux connue des femmes qui travaillent à l'affranchissement raisonnable de leur sexe, et revendiquent leurs droits au bonheur, au plus haut bonheur, dans la liberté de leur choix et la responsabilité de leur avenir.

Seule, elle se procure de l'argent, en demandant à son oncle Perrin, 30 louis, ajoutant : « ...J'en ai trouvé ailleurs. » Elle achète la complicité des laquais, elle se procure une chaise de poste. Elle montre à Mme Daunay, supérieure, et à Mlle Gorry, sa gouvernante, une fausse lettre de sa mère leur enjoignant de la laisser partir. Mlle Gorry, qui croyait prendre avec elle le che-

min de la maison paternelle, marque de l'inquiétude en cours de route. Mlle de Moras lui montre un pistolet et la menace de la tuer sur place si elle n'exécute pas avec elle le projet auquel elle est attachée. Enfin elle parvient au but.

Que dit M. de Courbon en voyant arriver la petite fugitive?

Etait-il averti? Complice? Fut-il surpris? Embarrasser? Heureux? C'est ce qu'il est bien difficile de savoir. Il fut sans doute tout cela un peu et tour à tour; subjugué par la volonté tenace de la jeune fille, flatté sans doute, sûrement conquis. La lettre qu'il écrivit à Mme de Moras est bien curieuse comme document psychologique :

« Mon étonnement a été infini, madame, en voyant paraître ici Mlle votre fille, conduite par sa gouvernante. Je suis convaincu que tout cela vous causera bien de la peine. J'y prends part, je vous assure, comme votre serviteur et votre ami; et comme tel, permettez-moi de vous dire que je crois que si vous lui laissez entrevoir quelque espérance de la satisfaire un jour, vous n'au-

rez besoin que de votre volonté pour la revoir... Du reste, madame, vous connaissez ma probité et mon attachement, et je me ferai un plaisir de vous en donner des preuves, quelque parti que vous preniez. Je remplirai vos vues, qu'elles me plaisent ou qu'elles me peinent. Voilà tout ce que je sais, car j'ignore si je suis bien aise ou fâché, si je rêve ou si je veille. J'ai un brouhaha dans l'imagination qu'il faut que je calme pour bien distinguer ce qui se produit en moi, et pour m'assurer même que ce que je vois est bien vrai... Soyez sûre, madame, que personne ne vous est plus attaché que moi, ne vous honore et ne vous aime davantage; que je me ferai toujours un plaisir véritable de vous en donner la preuve.

« COURBON-BLAINAC.

« A Roche-Courbon, 31 octobre 1737. »

Le lendemain, 1er novembre, il épousait secrètement Mlle de Moras, le curé de Coutré leur donnait la bénédiction nuptiale. Ceci éclaire d'une

façon bien louche cette lettre pleine de protestations écrite au moment où il parfaisait sa perfidie.

Et pourtant il faut le comprendre. Quel homme de son âge, de sa situation, eût refusé pareille aubaine. Il ne séduit pas, il est séduit. La force persuasive de la jeune fille devait être peu commune. S'il n'est pas absous de sa faute, il en est excusé. Ce ne fut pas l'avis du roi ni de la société, ni des parents. Après dix jours, des archers envahirent le château de Courbon et voulurent enlever la jeune mariée. Mais elle éclate de rire en les voyant et, se saisissant encore une fois de son pistolet, menace de faire feu sur le premier qui la touche. Enfin M. de Polisy, son oncle, muni d'un ordre formel du roi, survient et la prie courtoisement de le suivre. Il faut enfin céder.

Les amants sont séparés à jamais. Ils expieront toute une vie leur bonheur de quelques jours. Du moins ils affirmeront leurs droits et insulteront, par leur courage, aux alliances intéressées et mensongères qui font du mariage une honteuse mascarade, un marché de dupes où, en ce temps surtout, le cœur avait peu de place.

Pourtant M. de Courbon cherche à se défendre. Dans l'extrémité où il est, il écrit à la princesse de Conty une lettre qui méritait un meilleur sort :

« ...Madame, comme il n'y a personne dans le monde dont je fasse plus de cas de l'estime et des bontés, j'envoie à V. A. S. la copie de la lettre que Mlle de Moras a écrite en venant ici à Mme sa mère...

. . . . . .

« Elle n'a que 14 ans, madame, mais je ne connais à personne un sens plus droit, plus d'éloquence, plus de force et de courage dans l'esprit; plus simple et plus douce dans le courant... »

Mais la princesse de Conti, qui fut Mlle de Blois, bâtarde du roi Louis XIV et de Mlle de La Vallière, ne peut avoir que des principes irréductibles. Cela est bon pour les princes de sé-

duire les filles d'honneur. Aux capitaines sans naissance, sans fortune, on enjoint une conduite sans défaut et un cœur sans défaillance.

« Je suis étonnée, monsieur, répond-elle, puisque vous vous vantez de me connaître, que vous ne sachiez pas que je déteste le crime, par conséquent ceux qui sont capables d'en commettre, et que mon avis sera toujours qu'ils subissent la plus grande rigueur de la justice. »

M. de Courbon fut condamné à mort par le Parlement en 1739, exécuté en effigie et obligé de se sauver à Turin. Mme de Courbon, sa vieille mère, mourut de chagrin après une longue détention. Mlle Gory, condamnée au fouet, à être marquée à la fleur de lys et à 9 années de bannissement. Le curé de Coutré fut banni aussi, après avoir fait amende honorable. Mme de Moras mourut après le scandale, on ne sut si c'était de honte ou de jalousie, car les méchantes gens insinuèrent que Charles-Angélique avait été aimé

d'elle. Mlle de Moras fut déshéritée et enfermée dans un couvent jusqu'à sa majorité. A la mort de M. de Courbon, en 1750, elle épousa un chevalier de Malte, M. de Beauchamp.

Je veux penser qu'elle demeura secrètement inconsolée.

CHEZ LE POÈTE GUILLAUME DE SALLUSTE SEIGNEUR DU BARTHAS

Rien n'est triste comme de prononcer un nom qui n'éveille aucun souvenir, surtout quand ce nom fut autrefois sonore et semble ne devoir l'oubli qu'à l'indifférence d'une postérité maussade. Il ne faut pourtant pas, à l'exemple d'Anatole France, trop douter de cette postérité. Elle montre en son choix certain jugement, et si l'on examine attentivement les œuvres délaissées, on reconnaît souvent, sinon toujours, les causes de ce silence. Ainsi pensais-je en lisant les œuvres nombreuses et broussailleuses de Guillaume de Salluste, seigneur du Barthas, qui jouit en son temps d'une renommée telle qu'elle fit échec à celle de Ronsard lui-même.

Il m'est allié, puisqu'il épousa dame Catherine de Manas d'Homps, laquelle est de ma directe lignée. Malgré ce cousinage, il m'était, je l'avoue, demeuré étranger, sur le rapport peu favorable qu'en font les critiques littéraires. Le hasard d'une promenade au beau pays gascon me fit rencontrer son château, je désirai en connaître le seigneur disparu.

Elles sont nombreuses, là-bas, les gentilhommières jolies qui furent jadis le repaire de ces turbulents cadets *plus nobles que les hiboux.* Voici celle de La Gardère que Paul Féval dut saluer; voici Bonas qui échut à la tumultueuse famille des Pardaillan. Voici Homps autrefois aux Manas qui s'enorgueillisent d'un coup de poignard donné par l'un des leurs à Henri de Guise lors de la journée fameuse.

Et voici Maravat :

Portrait, lambris, caveaux, solives
Confirment les récits des bahuts pleins d'archives.
On y revoit Luppé, Peissac et Pérignon. [*noms.*
En dix siècles, ces murs n'ont connu que trois

Et voici Mirepoix, bâti vers 1300. Il a appartenu au compagnon d'Henri IV dit *le Faucheur*, à qui le roi de Navarre, confiant la prise de Fleurance, écrivait : « Mon Faucheur, cours, viens, vole, c'est l'ordre de ton roi et la prière de ton ami. »

...Et c'est de la poussière d'histoire. Les notices familiales la recueillent précieusement pour cet héritage d'honneur et de vertu qui va s'amoindrissant de jour en jour. Il faut en regretter la disparition. Au souvenir du geste d'un de nos aïeux, n'avons-nous pas puisé parfois la force nécessaire aux luttes présentes?... N'avons-nous pas rejeté loin de nous jusqu'à la possibilité d'une déchéance, après avoir fixé une seconde un ancien portrait dont l'attitude fière nous suggestionna!

Donc, mon cousin Guillaume habitait une de ces gentilhommières gasconnes, entre Cologne et Mauvezin. Ces deux bourgades n'ont pas grand renom, pourtant elles gardent un pittoresque savoureux. Rien ne doit être méprisé, qui touche au sol de France. Le mieux connaître est notre

ambition, le faire mieux aimer notre devoir, et quand l'occasion se présente de seulement nommer un petit coin perdu qu'on devait ignorer toujours, ne la laissons pas passer, elle ne se représentera peut-être jamais plus.

Cologne est une ancienne bastide fondée en 1286 par Odon de Terride. Philippe le Bel lui donna ses coutumes; son église est romane. Au faîte du portail une Vierge aux voiles légers se détache bénisseuse et protectrice, offrant son Fils enfant à l'admiration de tous. La halle composée d'une bâtisse carrée, sorte de donjon surmonté d'un clocheton, s'entoure d'un porche au toit déclive et en forme de milieu. Certes, elle n'a rien des halles flamandes, plutôt forteresses, mais tout de même, elle est confortable et solide, et les marchés furent bons, et les baloches furent belles, qu'elle abrita. Tout autour de la place, de rustiques maisons Louis XIII font la ronde. Les exquises, les attendrissantes maisons, avec leurs piliers bas, sœurs campagnardes, sœurs de lait de celles qu'on voit place des Vosges. Egarée parmi elles, une, du treizième siècle, avec ses bois en croisillon sur ses pierres rongées, se souvient

d'Odon et des fêtes données à l'occasion des coutumes envoyées par Philippe le Bel.

Mauvezin est voisin de Cologne. Construit sur le même modèle, ses maisons s'étagent sur le coteau au bas duquel passe la Gimone. Son clocher est précieux de ses fenêtres trifoliées.

Entre les deux bourgades, près de la route communale, s'élève le château du Barthas encore de belle allure. Par une allée de châtaigniers, on arrive dans une cour délabrée; un puits en brique rose où monte la vigne vierge aux nervures carminées en occupe le centre. Au fronton de la porte ne plaque porte ces mots : « C'est ici que le poète Guillaume de Salluste composa ses innombrables vers. » N'eût-il pas d'autres titres à notre admiration, cette fécondité avouée par une plaque commémorative la solliciterait.

Il naquit en 1544 à Montfort, petite ville de l'ancien comté de Fezenzaguet. Ayant manifesté de bonne heure un goût marqué pour les belles-lettres, on lui donna des maîtres éminents qui le nourrirent de hautes et nombreuses connaissances : il savait le grec et le latin, l'hébreu, à ce qu'on

croit; la médecine et l'astronomie, à ce qu'on pense; sûrement l'anglais et l'allemand.

Son portrait placé en tête de l'édition anglaise de ses œuvres nous l'évoque. Il a le costume à la mode sous le règne du roi Henri III, mais dénué des élégances de la cour. La fraise godronnée est molle; le feutre rond trop enfoncé sur les oreilles; ses yeux sont mélancoliques, sa bouche tombe alourdie d'amertume. Une moustache inculte en souligne le mouvement, la barbiche en pointe est mal soignée. La physionomie dénonce une certaine hypocondrie que lui-même avoue sous le nom de *taciturnité*. Ses goûts étaient simples et honnêtes. La gloire le surprit mais ne le prit pas; aussi s'en lassa-t-il.

Puissé-je, ô Tout-Puissant, inconnu des grands
Mes solitaires ans achever par les bois. [*rois,*
Mon étang soit ma mer, mon bosquet mon Ar-
[*denne,*
La Gimone mon Nil, le Sarrampin ma Seine,
Mes arbres et mes laths les mignards oiselets,
Mon cher Barthas mon Louvre et ma cour mes
[*valets,*

Les voici les mignards oiselets, et l'étang qui n'est plus qu'un vivier où les canards s'ébattent, et le bosquet, un inculte jardin. J'ai traversé la Gimone sur un joli pont à l'arche basse et massive, et j'ai sauté le Sarrampin encombré de joncs. Le château est transformé en ferme, ses hautes chambres sont devenues des greniers à fourrages. Mais il est robuste encore et les bois extérieurs ont des moulures aux fines saillies.

Ceux qui se sont succédé dans ce domaine n'ont pas eu le culte de celui qui le premier l'habita dans la satisfaction de ses jours lucides. Sa vie est sans mésaventure, à peine y lit-on quelques aventures.

Ami et gentilhomme de chambre de Henri IV, il suivit peu son maître. Un de ses poèmes nous fait penser qu'il dut être à la bataille d'Ivry. Mais le fait est contesté. Il a pu, pour alimenter son inspiration, se faire donner des détails par un témoin. Son reportage se satisfit d'un rapportage. Chargé de négocier le mariage du roi avec la sœur de Jacques I[er], il fut ambassadeur en Ecosse. Il se lia d'amitié avec l'hôte royal et

Elisabeth d'Angleterre et son passage lui valut une grande notoriété en Angleterre; notoriété vivace encore au temps de Byron. Sa mission accomplie, il revint en son château du Barthas pour se marier et vivre en paix.

C'est à sa fiancée, demoiselle Catherine, qu'il adressait sans doute ses rondeaux et sonnets patois, dont voici la traduction :

« Oh! petit dieu malin, oh! traître porteur d'arc, pourquoi m'accables-tu si souvent de tes coups, qui font dans mon cœur brèche sur brèche sans jamais s'égarer? »

Ainsi s'exprime-t-il, tandis qu'il suit à cheval quelque sentier herbu qui le mène au château d'Homps où il va faire sa cour.

Une fois marié, il se livre à sa passion favorite qui est le travail. Il est tenaillé de lyrisme et a l'esprit infatigable et « strident ». Mais on ne remplace pas par un travail acharné l'inspiration rétive, et la phrase rituelle des fêtes dionysiaques nous revient à l'esprit mélancoliquement :

« Beaucoup portent le thyrse, mais peu sont possédés par le dieu. »

Les innombrables vers de Barthas contiennent

de nombreuses beautés, enfin et tout de même de réelles beautés.

Il eut le tort de vouloir copier la Pléiade, dont il était trop éloigné, et tort aussi de ne pas rester le chantre de la nature, à laquelle il doit ses plus sûres inspirations. Dès qu'il y revient, il se retrouve poète et vrai poète. Dans sa librairie qui devait être cette chambre au plancher défoncé, dont une haute cheminée en pierre rose de Solomiac est la parure chancelante, il arrêtait parfois son forcené labeur; et se penchant alors à la fenêtre que voici, par laquelle on aperçoit les Pyrénées aux crêtes blanches :

O Dieu, combien de fois sous les feuillus rameaux
Et les chênes ombreux, et les ombreux ormeaux,
J'ai tâché marier mes chansons immortelles
Aux plus mignards refrains de leurs chansons plus [belles.

Alors, les paupières lassées de lecture se lèvent enfin et consentent à laisser les yeux fixer la vie...

Il oublie, il veut oublier les anciens auteurs et les textes barbares. Il s'abandonne aux charmes de

l'heure et prête aux bruits qui passent une oreille complaisante :

La gentille alouette avec son tire lire
Tire lire à liré et tire lirant lire
Vers la voûte du ciel prend son vol vers ce lieu,
Vire et désire dire : Adieu, Dieu! adieu, Dieu!

Un cavalier passe. Le galop du cheval lui suggère une curieuse harmonie imitative :

Le champ bat, abat, destrape, grape, atrape
Le vent qui va devant.

Mais le silence s'est fait et il ne voit plus que la nature fertile :

Vestue d'un manteau tout damassé de fleurs
Que la pleurante aurore emperle de ses pleurs!

Il est surpris de cette richesse de couleurs, de cette variété de productions : blés, maïs, vignes, prairies, et ses yeux se mouillent de reconnais-

sance envers le créateur de tant d'œuvres parfaites. Certes, il avait une riche sensibilité, celui qui pouvait allier à la délicatesse de ces sensations la robustesse de vers frappant comme des coups d'estoc, quand il vous montre dans le *Cantique de la victoire d'Ivry* le soldat

...La gorge gloutonne
La rage aux yeux, l'outrage dans la bouche,
Sur le dos la cuirasse, à la dextre le fer,

et qu'à ses tons divers il ajoute des notations curieusement impressionnistes dignes d'un Villon, dans cette description de *la Faim :*

Son cuir noir est percé des pointes de ses os;
Elle bâille toujours; l'œil au crâne lui touche
Et l'une joue à l'autre. On voit dedans sa bouche
Jaunir ses claires dents, et ses vides boyaux
Paraissent au travers les rides de ses peaux.
Pour ventre, elle n'a point que du ventre la place,
Les coudes aux genoux, s'enflent sur la carcasse...

Il est descriptif avec précision et imaginatif avec

richesse; s'il n'a pas gardé la place qu'une coterie mal intentionnée pour Ronsard lui a donnée quelque temps, cela tient à deux choses : son manque de goût et les motifs de son inspiration qui prend presque exclusivement dans la Bible, non pour y puiser une chaleur propice à tout élan spirituel, mais pour rimer inlassablement d'interminables récits qui étaient aussi bien, sinon mieux, en prose. Barthas n'est pas artiste.

Il faut attribuer ce manque de goût à son éloignement voulu de la cour; à cette ignorance de son siècle, qui fut pourtant un des plus riches en nouveautés et en émerveillements.

Né à la limite extrême du règne de François I^er^, il traverse les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III sans que son œuvre reflète en rien leurs troubles et leurs frissons.

Titien peignait, Ronsard chantait, Alde Manuce lançait ses éditions nouvelles, Servet découvrait la circulation du sang; Vésale faisait la première description anatomique. Montaigne disséquait la pensée, Erasme souriait doucement, Rabelais riait aux éclats, Paracelse découvrait la nature. Mais Barthas racontait en neuf cent

quatre-vingt-dix-neuf vers et davantage, l'aventure tragique de Judith et d'Holopherne.

Au Louvre, dans la galerie Française, toute cette époque vit dans les œuvres qu'elle a laissées. Voici l'admirable François Ier du Titien, et voici les mignons sur de mignons tableautins : le duc de Balzac d'Entraigues et Paul Destner de Saint-Maigrin. Qu'ils sont charmants avec leurs fraises en dentelle frisée, et leur pourpoint à la Polichinelle; qu'ils sont élégants avec leur plume à la toque et leurs belles mains baguées!

Je ne vous pardonne pas, beau cousin Guillaume, d'avoir voulu tout ignorer de ces amusantes ou tragiques intrigues. Comme le dit Gœthe : *Ce n'est pas assez d'avoir du talent, il faut, pour devenir instruit, autre chose encore. Il faut vivre dans de grandes relations, avoir l'occasion de voir dans les cartes des grands joueurs du temps, et courir, en jouant soi-même, les risques du gain et de la perte.*

Vous pouviez, par votre situation, vivre au cœur même de l'histoire. C'était bonne fortune, pourquoi vous y être refusé? Beau cousin, il faut être

curieux, car c'est à la curiosité que nous devons toute science et toute conscience.

A la cour, vous eussiez appris le cérémonial qui semble puéril, et qui est pourtant, comme toute éducation, un admirable exercice de souplesse. Vous eussiez ajouté à vos lourdes connaissances la légère science des joyaux et pierres précieuses travaillées par Jean Subtil, joaillier de la reine, et chantées par le gentil Belleau. L'Angevin du Bellay vous eût parlé de la mélancolie des ruines païennes et votre devancier Marot, encore très en faveur dans les écoles poétiques, vous eût enseigné que, pour se faire lire des dames et seigneurs de son temps et de tous les temps, il fallait être bref dans sa profondeur, spirituel dans sa critique, clair toujours, divertissant, multicolore; tous en chœur vous eussent crié : « Deviens léger, Barthas, le vers est la danse de nos pensées, le poète est chose légère et sacrée. »

Laisse toutes ces vieilles poésies françaises aux Jeux Floraux de Toulouse et aux puits de Rouen; jette-toi à ces plaisantes épigrammes à l'initiative d'un Martial. Distille ces pitoyables élégies à l'exemple d'un Ovide, d'un Tibulle ou d'un Pro-

perce. Chante-moi ces odes inconnues encore de la langue française, d'un luth bien accordé au son de la lyre grecque et romane. » (Du Bellay.)

Non, Barthas n'est pas léger. Il peine sur sa feuille comme un laboureur sur le sillon, et quelle tristesse de songer que le produit de tant de veilles ne sert qu'à nous faire dormir.

Mais j'ai souci, mon cousin, de cette hostilité. Vous valez tout de même mieux que le total oubli. Vous eûtes des amis notoires, Byron, Gœthe, Heredia; près d'eux bien humblement je me place pour vous faire cortège. Vous avez beaucoup aimé votre Gascogne, et à cause de cet amour, que nous partageons, il vous sera beaucoup pardonné.

Quelque jour, à un prochain voyage, je rechercherai votre tombe... et j'y mettrai — pieux hommage d'une cousine à son cousin — et d'un poète à un autre poète, des herbes et des fleurs simples cueillies aux bords du murmurant Sarrampin et de la jasante Gimone.

UN HOMME LIVRESQUE

« De quel côté se dirigera celui à qui Dieu n'a pas donné des ailes?... » A chaque pas dans sa vie consciente, l'homme s'arrête anxieux... A cette heure où nulle croyance n'impressionne plus nos actes, où la raison n'est plus que le jugement froid des avantages inégaux de deux partis qui nous convient. « De quel côté se dirigera celui à qui Dieu n'a pas donné des ailes? » Et la phrase dantesque bourdonne et tournoie, s'inverse et se disloque perdant et retrouvant son sens comme dans un cauchemar.

C'est ainsi que je vais dans les salles du Louvre, l'attention rétive, accompagnée de *l'infé-conde mélancolie au front ceint de douce amère!*

Tout m'apparaît décevant et vain dans l'orgueilleuse prétention des créateurs, qui veulent faire de leurs sensations brèves des monuments éternels.

Cependant, je m'arrête devant une toile scrupuleusement peinte, de couleurs neutres, de lignes sobres, d'attitude discrète.

Le tableau, dédaigneux de l'effet, me retient par suggestion, plutôt que par intimidation. A la longue, une sorte d'exaspération s'en dégage. Un homme écrit, de profil, l'angle facial accusé. De son chapeau à oreillères s'échappe une mèche grise. Vêtu d'un vêtement noir à revers bruns, au col et aux manches, il se détache avec netteté du fond sombre dont une bande de tapisseries à fleurettes éteintes est le seul ornement.

Tel est Didier Erasme de Rotterdam, peint par Holbein le jeune, entre Anne de Clèves, femme de Henri VIII, et Guillaume Warham, tous deux ses protecteurs.

Placer son modèle dans le milieu qui lui convient, avec son attitude coutumière et l'expression, unique, propre à chacun de nous, est le devoir du portraitiste.

Reproduire un visage, c'est faire œuvre psy-

chologique autant que picturale, en sorte qu'un portrait doit être en sa synthèse, l'essence même de l'être.

Holbein, ami d'Erasme, dut en ce cadre enfermer tout entier l'humaniste narquois, qui fut en sa maladive grandeur, l'un des pilotes de la Renaissance. La seule façon de vous le montrer écrivant est une révélation.

Que nous sommes loin de cette figure mobile, tourmentée, en proie au délire lyrique, anxieuse et juvénile, cette figure que Fragonard nous présente sous le nom « d'Inspiration » et dont les cheveux fous, les habits oranges et rouges comme une flamme, traduisent toute la frénésie d'une âme ardente... Que nous en sommes loin... Certes... ce n'est pas un poète que j'ai devant moi, c'est un tout autre, d'une toute autre race. Si nous donnons au mot poète le sens antique que Platon et Homère lui attribuaient. Erasme est un calme, un modéré, un ironiste. Il tient de Montaigne, de M. Bergeret, de M. Pigeonneau. Il sait extraire « le suc et substance et moelle d'un ouvrage ». Il sait distiller sa verve, accommoder ses harangues avec piment et huile en qualité convenable.

Ses paupières sont longues... distendues, à force de s'abaisser sur les lignes; ses narines voluptueuses palpitent et s'enivrent au délicieux flair des reliures... Elles dénotent, ces narines, une sensibilité extrême... La bouche sèche et plissée est celle de quelqu'un qui touche au sacerdoce. Elle est malicieuse et bonne, elle sait sourire et mordre. Elle est gourmande... N'est-ce pas celui-ci qui se plaignait de la frugale nourriture, offerte avec tant d'amitié par Alde Manuce?... N'est-ce pas celui-ci qui faillit porter en France le trésor de son érudition, non pour se rendre à la gracieuse invitation de François I^er^, mais surtout pour boire notre bourgogne...

Entre le nez et la bouche, l'ironie et la malice firent leur nid...; entre la bouche et le menton, c'est la crainte, l'irrésolution, l'hésitation avec tendance à la lâcheté; aux deux coins des lèvres, la sournoiserie guette... La main droite tient une plume. Elle est levée sur la page à demi-écrite, dans l'attente du mot juste, de la citation précise, qui doit d'elle-même jaillir de la prodigieuse mémoire.

N'ai-je pas lu qu'Erasme écrivait sans se re-

lire et qu'à l'imprimerie Aldine il livrait à l'impression ses feuillets à peine secs...

Peut-être encore l'écrivain s'est-il arrêté dans sa tâche, parce qu'au regard des auteurs qu'il pratique, posant sa propre valeur, il la trouve insuffisante? Oh! le dangereux arrêt!... doute qui peut briser les forces, s'il ne les exalte; et de quel orgueil ne faut-il pas se sentir soutenu pour oser se hausser à la hauteur des maîtres...

Le savant hollandais avait la fierté de lui-même... « A peine naît-il un Erasme par siècle », disait-il... C'est uniquement, alors, pour jouir de son esprit, qu'il lève sa plume sur la page commencée, c'est en se délectant d'une subtilité philosophique ou d'une judicieuse remarque ou d'une joie maligne qu'Erasme, grand maître d'ironie, polémiste plein de ruse, esprit libre et raisonneur, ébauche le sourire qui se précisera avec les siècles et deviendra sur les lèvres de Voltaire... le diabolique rictus, cauchemar des croyants.

Et voici l'autre main posée sur la feuille. Elle est pure, nerveuse et teintée. Des anneaux l'ornent. A l'index, sans doute, est celui qui lui fut donné par l'archevêque de Saint-André. Un dieu

terme y était gravé, dont il se servait comme cachet, avec cette devise : *Concedo nulli.*

Y fut-il fidèle? Qui peut savoir le programme intérieur d'un esprit et la ligne sûre qu'il suit au travers des apparentes contradictions.

L'usage de porter des bagues à l'index était très répandu aux époques médiévales et renaissantes.

Les portraits d'Holbein, de Bellini, de Van Eyck, de Lotto de Memling et de combien d'autres en font foi, c'est un tout petit détail auquel il me plaît de m'attarder.

Il dénote une recherche dans la jouissance... c'est pour le plaisir de tous que nos anneaux brillent aux autres doigts.

Alors qu'il nous faudrait retourner nos mains, presque toujours à demi fermées dans une tâche quotidienne.

C'est pour notre plaisir propre que nous les portons à l'index.

Nos regards s'accrochent aux fines ciselures, et aux reflets des pierres.

Des idées s'allument aux scintillements des diamants, et dans les nuances des perles, on trouve

autant de fécondes méditations que dans la mouvance du ciel.

Cependant je ne sais si les yeux de l'humaniste s'attardaient, ravis aux détails de sa bague, alors que son esprit errait dans les jardins de sa connaissance; Erasme n'était pas artiste. Il avait trop de science et pas assez d'instinct. Son œil bleu germanique ne s'attachait pas aux apparences et aux revêtements des choses. C'est à leur substance que s'intéressait sa raison.

Erasme n'était pas artiste. Passant à Milan, il se scandalisa du luxe de la Chartreuse. Il ne voit pas les fines arcades décorées de terre cuite, de Rinaldo de Stauris, les fresques du Borgognone, les douces et enivrantes vierges de Luini.

Le petit cloître empli d'iris comme une corbeille précieuse, ne le fait pas vaciller à la griserie des sèves odorantes.

« Pourquoi donc, se demande-t-il avec mélancolie, pourquoi donc prodiguer tant d'argent pour élever un temple destiné seulement aux psalmodies de quelques moines, qui seront dérangés par l'affluence de ceux qui recherchent seulement le luxe des marbres. »

A Florence, il passe sans entrevoir Botticelli et Vinci.

Il ne sait pas, ou il veut ignorer que le secrétaire de la République écrit *Le Prince* et que Cellini cisèle des dagues et des aiguières pour les Médicis...

Le tumulte de la ville des fleurs l'importune.

Politien chante sa « ballade des roses », Laurent le Magnifique aime Simonetta, les lentes vapeurs mauves montent de l'Arno, vers les hauturs de San-Miniato.

L'ombre de Dante passe toute éplorée d'amour, les cendres de Savonarole fument encore...

Cependant Erasme s'applique à mettre en latin les vers de Lucien.

Rome lui étale la cicatrice de ses anciens désastres! Michel-Ange y sculpte et Raphaël y peint. Saint-Pierre s'élève et la Sixtine revêt ses fresques somptueuses.

Cependant Erasme passe son temps à la bibliothèque du Palais Grimani.

A Venise, près du Rialto, loge Alde Manuce. La ville offre l'extraordinaire floraison d'art dont elle devait mourir. Les maisons aux murs exté-

rieurs, ornés de fresques dont Giorgone avait répandu la mode.

Titien, Véronèse, *il furioso*, le soleil rouge du Lido, et les gondoles aux poupes d'or, et les fêtes nautiques... Venise exulte dans cette orgie de couleurs.

Cependant Erasme prépare l'édition de Térence et complète ses adages.

Erasme n'est pas artiste.

S'il admire Durer, c'est avec sa raison; s'il admire Holbein, s'il lui confie l'illustration de ses livres... c'est que sa raison en est satisfaite.

Il trouve chez eux l'exactitude, la logique, la ressemblance, la mesure.

Aussi peignent-ils sans fureur ni frénésie, ainsi écrit-il sans fougue ni tumulte. Voyez-le tranquille et heureux... tout en lui-même...

C'est cette indifférence obstinée, envers tout ce qui n'est pas sa propre idée; c'est cette incuriosité des manifestations extérieures et des instables reflets qui me font comprendre la phrase que Luther lui adressait : « Parmi tous les dons que tu as reçus du Christ, tu as, au plus haut point, celui de déplaire à beaucoup de gens! »

Egoïste, maladif, geignant, esprit encyclopédique et éminemment compréhensif... Erasme me représente le type accompli de ce que Montaigne appelle si joliment « l'homme livresque ».

Oh! la souriante et savoureuse expression, géniale trouvaille d'un esprit tout de justesse et de bonhomie. L'homme livresque : qui se plaît aux livres; qui vit des livres; qui aime les livres. Le voluptueux de la connaissance, le gourmet des idées. L'homme livresque, qui, selon M. Anatole France, fait le rêve de sa vie dans sa bibliothèque, qui, selon Montaigne, « pelote ses auteurs ». L'homme livresque qui coupe les feuillets vierges en se délectant par avance des beautés qu'ils promettent; qui, sur la page merveilleuse et parfaite que les yeux viennent de savourer, aime, pour s'en imprégner davantage, à y promener ses mains en une caresse lente.

L'homme livresque... l'homme de tous les âges, de tous les pays, qui suit le phénomène humain dans ses diverses phases et ses manifestations de l'œil curieux du chimiste observant des réactions.

L'homme livresque! l'homme perdu dans les idées, comme le fumeur d'opium dans ses rêves...

Le livre est l'antagoniste de l'action, c'est le cloître, l'église, la prison, la forêt, le désert où s'évadent les fatigués et les débiles.

C'est pour la jeunesse craintive, qui a la terreur et la curiosité de la vie; la vue du monde dans une tour de verre. Des sirènes chantent au fond de la connaissance. Séduit par les ornementations de la margelle, le curieux s'approche et tombe dans le puits... Celui que le livre a séduit abhorre le bruit, qui le tire de son évanouissement conscient; comme Caliban à son réveil. « ...Il pleure du désir de rêver encore... »

L'homme livresque est le moins solitaire parmi les solitaires; c'est le seul qui puisse en se retournant ne pas constater son isolement... il a pour amis les dociles fantômes!!...

L'homme livresque est le plus égoïste parmi les égoïstes.

Il a tracé autour de lui un cercle contre lequel viennent mourir toutes rumeurs. Il consent parfois à regarder par delà la ligne, et ses yeux avertis par l'étude savent découvrir toutes les erreurs.

Par l'éternel recommencement des mêmes combinaisons, il a lu la solution des problèmes

actuels dans les nœuds dénoués des crises anciennes.

Il se divertit infiniment à ce spectacle, il consent à sourire, avant de refermer la fenêtre de sa librairie.

Parce qu'il a horreur du bruit, l'homme livresque déteste la guerre et les guerriers aux « sonores armes ». Il est d'ailleurs impropre aux exercices du corps et les dénigre par cela même. Il voit la vie en fresques et fait de ses goûts des critériums. « Mais je réfléchis », dit M. Bergeret, et la réflexion nuit à l'intrépidité...

Gérome Coignard raille la simplicité des génies qui ont remué le monde et se glorifie en son humilité d'être incapable d'une conquête... « La réflexion m'y embarrasserait dès les premiers pas... et je découvrirais à chacun de ces mouvements des raisons pour m'y arrêter... » La réflexion, c'est-à-dire la raison, ce qui conclut que les hommes d'action sont des fous ou des ignorants ou des désespérés.

Les petits faits ne prennent une importance souveraine que lorsqu'on est au niveau des petits faits... Et ce sont alors ces rêves de paix perpé-

tuelle, sécurité et silence pour tous... que l'homme livresque en vue de son bien propre désire pour l'humanité.

Je ne sais s'il viendra, ce troisième âge annoncé par Joachim de Flore dans son « Evangile » éternel : « l'âge de la liberté succédant à celui de l'obéissance et de la servitude... ; l'âge des amis succédant à celui des fils et des esclaves... le plein jour venant après l'Etoile et l'Aurore... le lys qui croît sur le terrain où dépérissent les roses et les orties... » Je ne sais s'il viendra, cet âge, et si c'est le socialisme (?) qui nous l'amènera... J'en redoute l'approche comme une paralysie.

Etre l'homme tranquille que nul danger n'aiguillonne et dont nulle situation critique n'exerce l'ingéniosité. Se faire tout petit pour ne pas gêner le voisin et refaire notre personnalité dont le relief pourrait provoquer la jalousie, principe de guerre ; retrancher de nos instincts, le plus fort... le plus fécond... celui qui nous commande de tordre de la vie!... Etat lamentable en vérité, voisin de la mort.

Etes-vous sûr de ne pas arracher l'amour de nos âmes, en leur enlevant la haine!

Certes, c'est une grande nature que celle de l'homme livresque, et si vous voulez, élevez-lui une statue... mais elle doit être de plâtre et non de bronze.

Erasme qui s'évanouissait aux courses de taureaux de Sienne ne manqua pas de malmener les soudards... qu'il déteste presque à l'égal des moines. La lutte ne lui semble juste qu'avec la plume, car il y excellait. Et bien que les querelles religieuses l'importunassent pour les risques à courir, au milieu de ces fanatiques, il sut habilement s'en tirer, alors qu'il n'avait pas assez de foi pour la confesser et trop de science pour renier toute croyance. « Ambitionne qui voudra la gloire du martyre », car comme Montaigne il ne trouvait pas que ces questions valussent la peine « de se faire cuire ».

Erasme, tu souris sur ta toile aux teintes sobres, toi dont la raison souveraine fit l'éloge de la folie, j'eusse aimé que ta faiblesse exaltât la force...

Il faut lui savoir gré d'avoir induit aussi loin en touchant à des questions inactuelles... qui ne furent reprises que plus tard.

Bien avant M. Brieux, il posa le problème

des remplaçantes et se préoccupa aussi de l'hérédité. « Pensez-vous qu'il soit indifférent de naître du premier venu? d'être élevé de n'importe quelle manière et de recevoir n'importe quel principe? »

La douceur de sa mère Marguerite était en lui... et il se souvenait d'avoir revêtu chez les moines de Stein la dissimulation avec la cagoule.

Il donnait à l'hygiène et à la régularité des occupations une large part dans la réussite de nos travaux. « Pour s'instruire, rien ne vaut la première partie de la journée « Diluculum », sortant de table nous sommes à peine des hommes. »

Et je m'attarde aussi devant ce portrait... dans l'angoisse de mon cœur... je voudrais y trouver la réponse que je cherche...

« ...De quel côté se dirigera celui à qui Dieu n'a pas donné des ailes?... » Que n'ai-je comme Erasme l'égoïsme passif... la suffisance de moi-même, la quiétude du cœur... Que ne suis-je livresque!...

Mais à quoi sert de vivre... sans vivre... et je repars par les salles du Louvre...

Un petit cadre m'arrête d'un vague appel dis-

cret. « L'Indifférent » de Watteau. Le joli seigneur... puéril, vêtu de satin bleu, fait de ses deux bras un balancier et règle sa démarche sur la grâce de sa pensée. C'est en cela que réside son élégance et sa joie. Et voici ce que je me dis : toute vie a son rythme qu'il importe tout d'abord de trouver.

Y conformer son allure et ses actes, qu'on soit livresque, poète ou indifférent, qu'importe!

Trouver son rythme et passer... comme les rames de Cléopâtre s'avançaient aux cadences des flûtes lybiennes...

TROIS MESSAGES DU PASSÉ

Les yeux courent sur les rayons des bibliothèques ou se ferment pour laisser à la mémoire le repos nécessaire aux souvenirs qu'on veut rejoindre. Durant une heure de paresse laborieuse, sont venues se grouper devant moi par une mutuelle attirance trois lettres de jadis, jaillies d'une même source, d'une même inspiration, toutes trois précieuses pour l'enseignement que nous cherchons. On nous a dit : « Jeunes âmes qui voulez vivre, lisez donc la lettre d'apprentissage d'un Wilhelm Meister ». Nous en savions par cœur les formules fortifiantes... Il y avait pourtant chez nous plus et mieux qu'elle, qu'il eût fallu connaître — il y avait ces trois chefs-d'œuvre de trois

de nos maîtres selon l'esprit et selon le style : Rabelais, Laclos, O. Feuillet, et ces chefs-d'œuvre sont trois lettres : celle de Gargantua à son fils Pantagruel, celle de Camors à son fils, celle de la marquise de Merteuil à Valmont. Il faut les rapprocher pour que de leur voisinage naisse plus de clarté, plus de force. Une même main ne les a pas écrites, un même esprit les a dictées et cet esprit est celui de notre race bondissante et victorieuse.

De sa ville d'Utopie le dix-septième jour du mois de mai, Gargantua adresse à Pantagruel ses conseils et ses encouragements. Pour la première fois une tristesse immobilise le rire sur ses lippes avides. Le bon géant vainqueur de Picrocole, soudain pense à la mort par laquelle « sera réduite à néant cette tant magnifique plasture en laquelle avait été l'homme créé ». Est-il donc vrai qu'un jour viendra, prochain peut-être, où tout sera fini? A ses yeux, un instant pleins d'effroi, une image s'offre réconfortante et douce : son fils... non, non... la vie ne lui sera pas arrachée sans espoir de survivance! Le jardin merveilleux dont il aimait à savourer toutes les essences, il le parcourra en-

core; il se sent immortel, il a un fils. « Je rends grâce à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse. » Et Gargantua fixe Pantagruel avec ravissement; ses bras s'ouvrent d'un élan passionné dans lequel il étreint comme une promesse d'immortalité.

« Très chier fils... »

Très chier fils, a-t-il dit, car les yeux de Pantagruel vont voir des merveilles que lui Gargantua ne soupçonna jamais, « *les temps étant encore ténébreux* ». Aussi veut-il faire de l'enfant la plus magnifique machine à jouir et à comprendre qu'humaniste ait jamais réalisé « comme si je n'eus autre trésor en ce monde que de te voir en ma vie, absolu et parfait, et de te laisser tel après ma mort comme un miroir, représentant la figure de moi, ton père... ».

Absolu et *parfait.* Cela signifie : réalisation de tous ses possibles, en ne laissant en soi rien d'inculte et de négligé : faire de ses dons, de ses facultés les instruments dociles de ses désirs disciplinés, afin qu'ils deviennent ces désirs, sujets de jouissance et non de torture. « Je veux que rien

ne te soit inconnu, dit le géant, les pierres de tout Orient et Midi, les langues grecque, latine, chaldaïque, arabique, la chevalerie, les armes; enfin la parfaite connaissance de cet autre monde qui est l'homme. »

Autrement dit, la vie la plus magnifiquement matérielle, la plus délicatement intellectuelle. Prendre possession du monde entier et de soi-même et ajouter à la joie d'être la joie de connaître qu'on est, afin de dominer, d'être fort, et parce qu'on est fort, pouvoir être bon et juste : « ceci pour défendre ma maison et nos amis, les secourir dans leurs affaires contre les assauts des malfaisants ». Encore : « afin qu'en ce train vertueux, tu vives et que de vivre et d'avoir ainsi vécu tu te réjouisses en courage pareil pour l'avenir... » C'est une parole neuve et profonde d'enseigner que la joie se puise dans le *train vertueux*. Dans l'instant qui s'en va se prend le courage et la raison de vivre l'instant qui vient. L'heure naît de l'heure. Les joies et les souffrances qu'elle apporte ne sont pas nées et ne mourront pas avec elle... Il importe dès lors de calculer non seulement ce que chacune sera en elle-même, dans sa

valeur propre, mais encore de combien elle pèsera sur celles qui suivront; le passé s'appesantit sur nous, implacablement — que les pères s'inquiètent! Les jours coulent, qu'ils soient vivifiants comme une eau de cascade, qu'ils nous raffermissent, qu'ils nous purifient; craignons les remords qui étreignent — les regrets qui creusent, les résolutions insoutenues, les tristesses obstinées, veillons, vous dis-je. Le « train vertueux » c'est l'accomplissement conscient de tous nos devoirs envers nous-mêmes, envers les autres. Pour connaître ce double devoir, il faut se connaître soi-même et connaître les autres, faire sa morale en cultivant son esprit et son cœur. Programme immense jamais atteint, mais dont la partielle réalisation est pour nous la seule joie et la seule raison d'être.

***

Gargantua vit en Pantagruel un continuateur. Camors vit en son fils un vengeur. Comme sa lucidité tardive donne raison aux paroles rabelaisien-

nes!... Nous voyons, ici, l'exemple d'un passé qui écrase et empêche toute régénération. « Mon fils, la vie m'ennuie... je la quitte. » Pourquoi cet insurmontable dégoût?... « Faute d'un principe d'action j'ai flotté au hasard, ma vie n'a pas eu de but. » Gargantua prévoyait cette détresse d'un être qui n'a pas d'idéal, c'est pourquoi il trace à son fils la voie difficile et longue qui le conduit à ses propres limites. Camors a vécu au hasard. Au lieu de discipliner ses désirs, pour en jouir plus longtemps, il les satisfait et les épuise. Comme il est trop tard pour remédier au mal, il se tue. Il a du moins le courage de cette lâcheté et veut que sa triste expérience ne soit pas vaine. Il laisse à son fils le résultat de sa tardive et féconde méditation. Comme Gargantua, il lui demande d'avoir un principe d'action et un plan : conformer sa vie à sa foi ». En quoi? « En l'honneur, religion dernière de l'humanité. » Et Camors met en ce mot à peu près ce que Gargantua mettait en son « *train vertueux* ». C'est ici, cette sorte d'hygiène morale indispensable à la santé et à l'harmonie, cette estime de soi, cet orgueil de soi, ce contentement qu'on a à voir nos gestes bien d'accord avec nos

principes... Quel principes? « Chacun a ceux de son tempérament, chaque génération veut sa proie, il faut se préparer de loin à en prendre la tête, secouer toutes les entraves, toutes les servitudes, instincts, affections naturelles, sympathie. Ne point se fâcher, ne point rire. Ne point pleurer. User sans scrupule des femmes pour le plaisir, des hommes pour la puissance; graduer ses sensations, aller du plaisir des amourettes au jeu sanglant des révolutions, se rendre maître de toutes les questions, ne se laisser passionner par aucune, être impassible comme un dieu devant le sang des uns et les larmes des autres... Finir dans une tempête. »

Rude programme, dangereuse science. Gargantua conseillait à Pantagruel de connaître aussi : « *cet autre monde qui est l'homme* ». Je crains que Camors ne l'ait appris à ses dépens. Si les mots sont amers et les commandements cruels, ils demandent de l'élégance en même temps que de la force. C'est la victoire douloureuse d'une intelligence sur une sensibilité. — Elle ne l'exclut pas. Elle la domine. Discipline étroite, mais du moins discipline. Vertu païenne, mais tout de même

vertu. Ironie surtout, ironie altière que résume le dernier conseil dont j'aime à savourer l'âpre vérité. « Mon fils, votre jeu est trop large, modifiez votre escrime. »

⁂

Entre Gargantua et Camors il est arrivé quelque chose. On ne passe pas ainsi du robuste optimisme du géant à l'amertume du mondain. Des siècles furent vécus qui ont épuisé les forces humaines, des secousses ont ébranlé les édifices. Entre Rabelais et Feuillet, il y eut le XVIII^e^ siècle tout entier, début charmant et fin tragique. Ce fut vraiment l'heure où l'esprit atteignit sa grâce la plus délicate. La religion et la philosophie sont en coquetterie. L'une est en petit collet, l'autre en petit sonnet. Rien n'a de valeur — et l'on attache du prix à tout. Vivre est un plaisir et cela fait qu'on arrive à la Révolution sans y prendre garde et qu'on se laisse égorger pour n'avoir pas à discuter avec qui ne comprendra pas. En cette langue de Laclos si fièrement railleuse, si châtiée, si condensée, qui serait presque, d'un mot de Du Bel-

lay, « une rime en prose », voici la confession de la marquise de Merteuil à Valmont. Elle raconte comment, tout enfant, elle conçut un programme de vie qu'elle se vante d'avoir réalisé jusqu'en son âge mûr. « Faite pour les aventures, née dans le siècle des plaisirs, elle se conforme à elle-même et à son temps : elle sera libertine. Vivant d'autre part dans une société timorée d'apparence, elle veut avoir un renom de vertu qui lui attirera des éloges et facilitera ses agissements. Jouir du plaisir jusqu'à l'excès et de la bonne réputation jusqu'à la gloire, demande une émulation peu commune, aussi tout enfant s'est-elle habituée à feindre. « J'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. » Elle possède à quinze ans les qualités des grands diplomates. Elle se marie pour se situer dans le monde — mais son mari meurt. Loin de perdre en vaine tristesse un temps qui lui est précieux, elle s'attache à tourner à son profit cet événement contraire. Elle rendra féconde cette année de réclusion en étudiant les philosophes. « Je cherchais même dans les moralistes les plus sévères, ce qu'ils exigeaient

de nous, et m'assurai aussi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on pouvait penser, de ce qu'il fallait paraître. » Elle sort de sa solitude riche de ses méditations, et commence ses aventures. Elles sont rapidement engagées. « Vous savez que je me décide vite : c'est pour avoir remarqué que ce sont presque toujours les soins antérieurs qui livrent les secrets des femmes. » Mais ne risque-t-elle pas de faire de ses amants renvoyés d'irréductibles ennemis? Elle se précautionne. Elle les compromet par des histoires dangereuses; elle les tient par des secrets et les met dans l'impuissance de nuire. Il n'est pas jusqu'à sa femme de chambre qui ne lui soit attachée par la crainte plus puissante que la reconnaissance... Elle joue avec le danger, s'est débarrassée comme le demande Camors de toutes les affections naturelles : tue les hommes par le ridicule, capte les confiances et enchante les âmes. Quelle femme merveilleuse! qui sut si parfaitement se réaliser. Pas à pas, d'une marche sûre, elle serait allée jusqu'à ses cheveux blancs, ayant épuisé toutes les sensations et tari tous les éloges; pourquoi fallut-il qu'elle faillît à elle-même ! Libertine, elle devint amoureuse. Celle qui ne vou-

lait que se prêter fut prise. Valmont devint son maître. Et quel maître! plus sûr qu'elle encore, plus énergique, plus réalisé! Trop jalouse de la présidente de Tourvel, la Merteuil ne fut plus maîtresse de ses calculs... l'édifice tombe... Certes, cette défaillance ne déplaît pas à notre cœur. Elle déçoit pourtant notre esprit que captivait ce jeu hardi, plein de risques. Elle l'instruit en nous montrant que, quelle que soit la tâche entreprise, nous ne la dominons qu'en sachant être son esclave. Cette marquise marque les mêmes préceptes de dissimulation et de patience invincible que consignait Richelieu dans ses carnets de Luçon...

Gargantua, Camors, la marquise; en pourpoint bleu et blanc, en frac, en brocard rose, ils nous sourient et nous saluent. Faut-il croire à leur bavardage? Du même pas ils sont venus, du même rythme ils ont dansé, du même pas ils s'en iront... « Veux-tu vivre? » disent-ils tous les trois; et tous les trois répondent : « Apprends à vivre. Tu seras toi-même le constructeur de ton palais. Notre formation réclame un effort intensif. Elle veut les violences et les caresses de la fortune. Seul res-

ponsable de toi-même, tu rendras compte à toi-même de ce que tu seras devenu. Prends garde au désespoir qui crispera ton cœur vieilli si tu constates au déclin de tes jours que tu as été vainement un beau miroir poli fait pour réfléchir le monde. »

TABLE DES MATIERES

	Pages
Les Palantides.	5
Chanteloup, la duchesse de Choiseul et Chérubin	19
Le Philosophe inconnu.	119
Le beau lys de Provence.	141
Amour tragique au siècle des frivolités. . .	157
Chez le poète Guillaume de Salluste, seigneur du Barthas	175
Un homme livresque.	191
Trois messages du passé.	207

IMPRIMERIE RAMLOT & Cie
52, Avenue du Maine, 52
PARIS

LIBRAIRIE J. FERENCZI & FILS

9, Rue Antoine-Chantin — PARIS (14e)

Dernières nouveautés recommandées

Cyril BERGER.....	**L'Adversaire Inconnu**, roman.....	6 75
Paul BRULAT.....	**Eldorado**, roman	6 75
Charles de BUSSY.....	**Le Tour du Demi-Monde en 80 nuits.**	6 75
Paul-Émile CADILHAC...	**L'Héroïque**, roman	6 75
Francis CARCO et André PICARD.....	**Mon Homme**.....	6 75
COLETTE.....	**La Maison de Claudine**.....	6 75
Maurice DEKOBRA.....	**Ma Princesse chérie**, roman.....	6 75
Jehanne D'ORLIAC.....	**Dans notre monde**, roman.....	6 75
Maurice DUPLAY.....	**Le Visage Démaquillé**, roman.....	6 75
Auguste DUPOUY.....	**L'Affligé**, roman	6 75
Charles FOLEY.....	**La Folie de l'Or**, roman.....	6 75
Huguette GARNIER.....	**Le Cœur et la Robe**.....	6 75
Marion GILBERT.....	**Celle qui s'en va**, roman	6 75
Gustave GUICHES.....	**La Tueuse**, roman.....	6 75
Jeanne LANDRE.....	**Mordus** ou *Les Amours contrariées*.	6 75
René LE CŒUR.....	**Un Voyage**, roman.....	6 50
André LICHTENBERGER.	**Père**, roman.....	6 »
Eve-Paul MARGUERITTE.	**La Folle Poursuite**, roman.....	6 75
MIDSHIP.....	**Vent debout**, roman	6 75
Pierre MILLE.....	**Myrrhine**, roman.....	6 75
Jean PELLERIN.....	**L'Evadé de l'Enfer**, roman	6 75
RACHILDE	**L'Hôtel du Grand Veneur**.....	6 75
L.-F. ROUQUETTE.....	**Les Oiseaux de Tempête**, roman....	6 75
Werner SCHEFF.....	**Juan Fernandez.** *La Débâcle Impériale*.	6 75
Edmond SÉE.....	**La Lettre anonyme**, roman.....	6 75
SHERIDAN.....	**Renée, confession d'une amoureuse.**	6 75
G. SPITZMULLER.....	**Mademoiselle Molière**, roman.....	6 75
Charles TARDIEU	**La Maison du Bout du Quai**.....	6 75
Gabriel TIMMORY.....	**On danse**..	3 75
Pierre VEBER.....	**Archytas-Roi**	6 50

Tirages spéciaux sur papiers vergé et alfa des Papeteries Lafuma.

IMP. RAMLOT ET Cie, 52, AVENUE DU MAINE — PARIS.

BOUND BY
HM